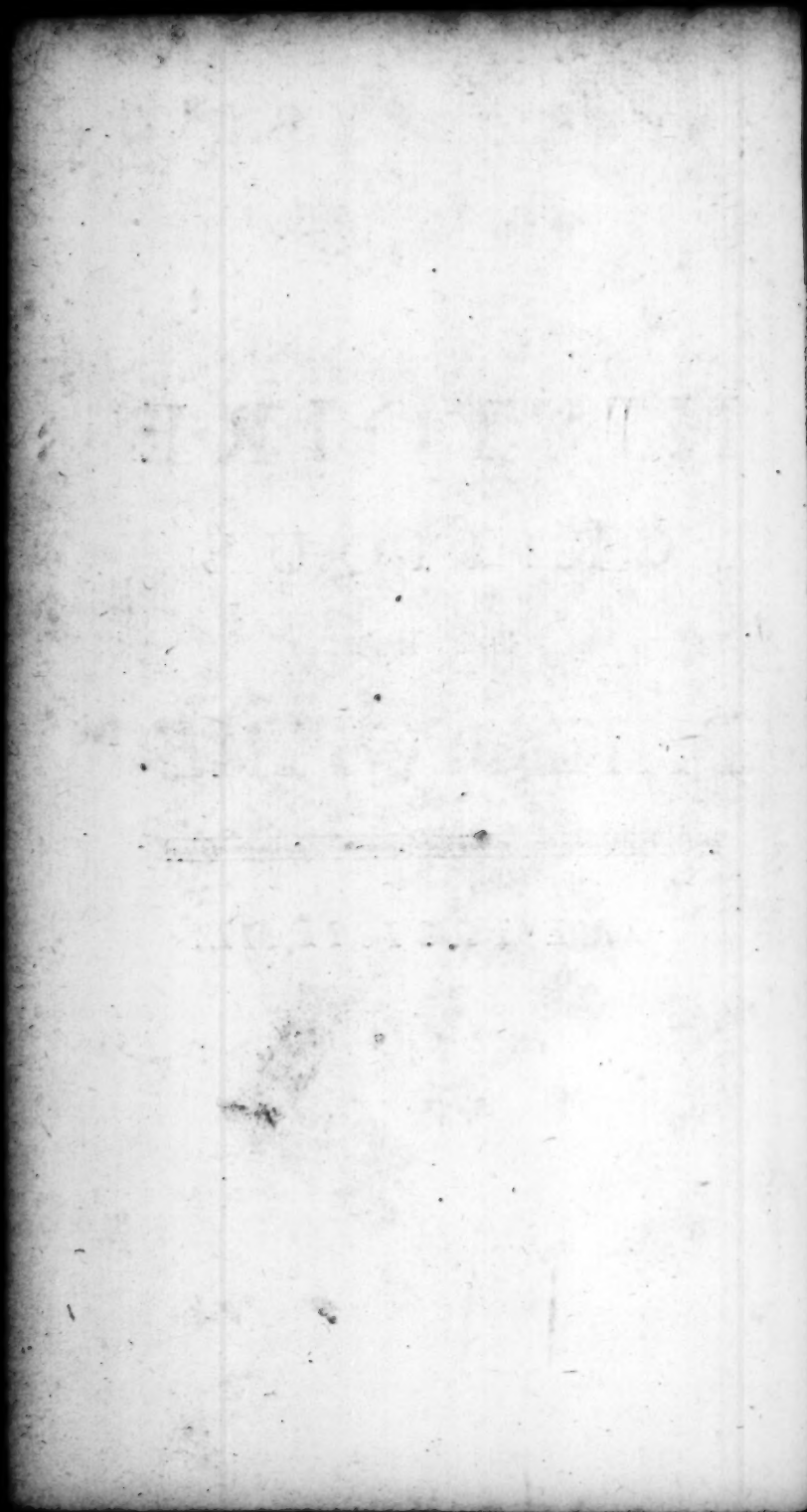


HISTOIRE  
CRITIQUE  
DE LA  
PHILOSOPHIE.

---

*TOME TROISIEME.*





HISTOIRE  
CRITIQUE  
DE LA  
PHILOSOPHIE.

OU L'ON TRAITE

DE SON ORIGINE, DE SES PROGRES,  
& des diverses Révolutions qui lui sont  
arrivées jusqu'à notre tems.

*André François Bousquet.*  
Par MR. D<sup>es</sup> *Carrières.*

TOME TROISIÉME.



A LONDRES,  
Chez JEAN NOURSE.  
MDCCXLII.

Phil 803.1

I.  
II.  
III.  
IV.  
V.

I.

II.

# TABLE

## DES

### CHAPITRES

#### DU TOME III.



#### LIVRE SEPTIÉME.

Des Philosophes qui ont fleuri  
à Rome.

#### CHAPITRE XXX. Page 1

- I. *Commencemens de Rome*, 2
- II. *Rapport de la Philosophie de Numa Pompilius avec celle de Pythagore*, 5
- III. *Décret contre les Philosophes*, 8
- IV. *Ambassade des Grecs à Rome*, 10
- V. *Comparaison des Grecs & des Romains*, 13

#### CHAPITRE XXXI. 21

- I. *Que presque tous les illustres Romains qui ont fleuri depuis le premier Consulat de Pompée, se sont adonnez à la Philosophie*, ibid.
- II. *De Lucrece*, 25
- Tome III. \* III. *Abbré-*

# T A B L E

|                                                       |    |
|-------------------------------------------------------|----|
| III. <i>Abrégé de sa Doctrine,</i>                    | 28 |
| IV. <i>De Cicéron,</i>                                | 31 |
| V. <i>Réflexions sur ses Ouvrages Philosophiques,</i> | 33 |

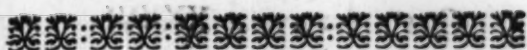
## C H A P I T R E XXXII. 37

|                                                                     |    |
|---------------------------------------------------------------------|----|
| I. <i>De la Philosophie qui s'introduisit à la Cour d'Auguste,</i>  | 38 |
| II. <i>De celle qui s'introduisit à la Cour de ses Successeurs,</i> | 41 |
| III. <i>Mort de Thrascéas Pætus,</i>                                | 42 |
| IV. <i>Premier Exil des Philosophes sous Nérôn,</i>                 | 46 |
| V. <i>Second Exil sous Vespasien,</i>                               | 47 |
| VI. <i>Troisième Exil sous Domitien,</i>                            | 48 |

## C H A P I T R E XXXIII. 53

|                                                                                         |       |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| I. <i>Réflexions sur les différens Exils où les Philosophes ont été exposez à Rome,</i> | ibid. |
| II. <i>De Sénèque,</i>                                                                  | 54    |
| III. <i>De Pline,</i>                                                                   | 61    |
| IV. <i>De Plutarque,</i>                                                                | 67    |

## DES CHAPITRES.



### LIVRE HUITIÉME.

Des Philosophes qui ont fleuri depuis le Règne de Trajan jusqu'à la Décadence de l'Empire Romain , & depuis sa Décadence jusqu'à la Chute de l'Empire d'Orient.

#### CHAPITRE XXXIV. 73

- I. *Naissance de Jésus-Christ* ,           ibid.
- II. *Des changemens que sa Doctrine a apportez dans le monde* ,           75
- III. *De Potamon d'Alexandrie* ,           83
- IV. *Des Electiques* ,           84

#### CHAPITRE XXXV. 87

- I. *De l'Empereur Hadrien* ,           ibid.
- II. *De Marc-Aurele-Antonin* ,           89
- III. *Du Manteau que portoient alors les Philosophes* ,           94
- IV. *De l'Impératrice Julie* ,           97
- V. *De la ressemblance avec Alexandre le Grand* ,           100
- VI. *Du rétablissement des Repas Philosophiques* ,           102
- VII. *Noms des principaux Philosophes qui ont fleuri depuis Marc-Aurele jusqu'à la fin du III. siècle* ,           103

# T A B L E

## CHAPITRE XXXVI. 110

- I. *Origine de la Philosophie Théurgique ,* ibid.
- II. *Combien le Christianisme accrut cette Philosophie ,* 115
- III. *Que tous les jeunes Platoniciens ont été accusez de Magie ,* 126
- IV. *D' Apollone de Thyanes ,* 127
- V. *D' Apulée de Madaure ,* 131
- VI. *De Plotin ,* 133
- VII. *De Porphyre ,* 138
- VIII. *De Jamblique ,* 139
- IX. *Des Disciples de Jamblique ,* 142

## CHAPITRE XXXVII. 143

- I. *Comment la Philosophie s'introduisit dans le Christianisme ,* 144
- II. *Des explications allégoriques de l'Ecriture ,* 147
- III. *Méthode générale qui a été employée contre les Payens ,* 152
- IV. *Dogme de la préexistence du Verbe ,* 157
- V. *Diverses erreurs où sont tombez les premiers Peres de l'Eglise ,* 160

## CHAPITRE XXXIII. 169

- I. *De Constantin le Grand ,* ibid.
- II. *De Constance ,* 173
- III. *De*

## DES CHAPITRES.

|                                                                      |     |
|----------------------------------------------------------------------|-----|
| III. De Julien l'Apostat ,                                           | 174 |
| IV. Sentimens & discours du Philosophe<br>Thémiste ,                 | 176 |
| V. Remarque de St. Grégoire de Nazian-<br>ze ,                       | 178 |
| VI. Commencement de la Décadence de<br>l'Empire d'Occident ,         | 180 |
| VII. De la mort de Symmaque & de Boë-<br>ce ordonnée par Théodoric , | 186 |

## CHAPITRE XXXIX. 188

|                                                                    |     |
|--------------------------------------------------------------------|-----|
| I. Suite de la Décadence de l'Empire<br>d'Occident ,               | 189 |
| II. Du Mariage de Théodose le jeune ,                              | 193 |
| III. D'une nouvelle Ecole de Philosophie<br>fondée à Athènes ,     | 195 |
| IV. Des Empereurs Iconoclastes ou Bri-<br>seurs d'Images ,         | 200 |
| V. Du Patriarche Photius ,                                         | 203 |
| VI. De Léon le Philosophe ,                                        | 205 |
| VII. De Michel Psellus ,                                           | 207 |
| VIII. D'Anne Comnène ,                                             | 208 |
| IX. Réflexions sur les deux Empires , l'O-<br>rient & d'Occident , | 216 |



# T A B L E



## LIVRE NEUVIÈME.

Des nouveaux Systèmes de Philosophie  
inventez par les Arabes & les Scho-  
lastiques.

### C H A P I T R E XL. 228

- I. *Caractère avantageux de Mahomet*, 229
- II. *De l'Alcoran*, 233
- III. *De l'application que les Mahométans  
donnerent aux Sciences*, 238
- IV. *Succès favorables qu'eurent leurs con-  
quêtes*, 243
- V. *Histoire de Mamon ou d'Almamon*, 245

### C H A P I T R E XLI. 247

- I. *Réflexions sur les Sciences que les Ara-  
bes n'osèrent cultiver*, ibid.
- II. *Du Paradis de Mahomet*, 251
- III. *Du mépris que ses Disciples témoigne-  
rent pour l'Histoire*, 253
- IV. *Des Progresz qu'ils firent dans l'étude  
de la Physique*, 255
- V. *De leur Médecine*, 259
- VI. *De leurs inventions en Mécanique*, 262
- VII. *De leur Chymie*, 264

C H A P I T R E



## DES CHAPITRES.

### CHAPITRE XLII. 169

- I. *Idée générale de la Scholastique*, *ibid.*
- II. *De St. Jean de Damas*, 271
- III. *De la Théologie des premiers siècles de l'Eglise*, 273
- IV. *Division de la Scholastique en trois Ages*, 276
- V. *Du premier & du second*, 282
- VI. *Des coups qui furent portez à Aristote*, 285
- VII. *Du rétablissement de sa réputation & de sa Doctrine*, 288

### CHAPITRE XLIII. 295

- I. *Que les Scholastiques n'ont point seu faire un juste accord de la Philosophie & de la Théologie*, *ibid.*
- II. *Origine du titre de Scholastique*, 298
- III. *Des premiers Scholastiques*, 300
- IV. *De leurs erreurs & de leurs subtilitez*, 301
- V. *Des condamnations qu'elles essayèrent*, 303
- VI. *Des nouveaux Scholastiques*, 306
- VII. *De St. Bonaventure, de St. Thomas, & de Scot*, 313
- VIII. *Des disputes sans fin qui agiterent les Ecoles, jusqu'à la renaissance des bonnes Etudes*, 320

### CHAPITRE

## TABLE DES CHAPITRES.

### CHAPITRE XLIV. 323

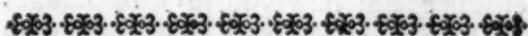
|                                                                      |     |
|----------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>I.</b> De quelques Philosophes qui ont eu des idées singulieres , | 323 |
| <b>II.</b> De Roger Bacon ,                                          | 324 |
| <b>III.</b> De Raimond Lulle ,                                       | 328 |
| <b>IV.</b> D'Arnaud de Villeneuve ,                                  | 331 |
| <b>V.</b> De plusieurs Livres de Chymie ,                            | 334 |
| <b>VI.</b> De Pierre d'Apono ,                                       | 335 |
| <b>VII.</b> De Jérôme Cardan ,                                       | 337 |
| <b>VIII.</b> De Théophraste Paracelse ,                              | 339 |

Fin de la Table des Chapitres  
du Tome III.

HISTOIRE



HISTOIRE  
CRITIQUE  
DE LA  
PHILOSOPHIE.



LIVRE SEPTIÈME.

DES PHILOSOPHES QUI ONT  
FLEURI A ROME.

---

CHAPITRE XXX.

I. *Commencemens de Rome.* II. *Rapport  
de la Philosophie de Numa Pompilius  
avec celle de Pythagore.* III. *Décret  
contre les Philosophes.* IV. *Ambassa-  
de*  
Tome III. A

## 2 HISTOIRE CRITIQUE

*de des Grecs à Rome. V. Comparai-  
son des Grecs & des Romains.*

1.

Commen-  
cemens de  
Rome.



ES commencemens de la Ré-  
publique Romaine n'ont rien  
que de commun, & même  
de bas. Elle dut son origine  
à une troupe de gens rassemblez sans  
choix & au hazard, que l'amour de  
la nouveauté, ou la crainte d'éviter  
une juste punition, arrachioient des  
lieux de leur naissance. Une pareille  
Colonie qui ne respiroit qu'une liberté  
effrénée, qui ne vivoit que de pillages  
& de butin, n'eut d'abord d'autres  
loix que celles qui peuvent subsister  
entre des hommes méchans & suspects  
les uns aux autres. Romulus, dont tou-  
tes les ressources étoient l'audace, toute  
la politique, l'envie de dominer, ra-  
mena insensiblement des hommes si  
fiers de leur indépendance, à un genre  
de vie fixe & arrêté. Il profita avec  
adresse de l'idée qu'on avoit de sa nais-  
sance fabuleuse, pour s'attirer une con-  
sidération que son propre mérite ne  
pouvoit lui donner, ou qu'il ne lui au-  
roit donnée que bien tard. Mais ce  
qu'il y a en cela de plus surprenant,  
c'est que d'une troupe de débauchez  
&

& de brigands, tels que je viens de les dépeindre, il se forma un Empire que la vertu a rendu encore plus illustre que la valeur, & les conquêtes innombrables.

Romulus jetta les fondemens de la ville de Rome, de cette Ville qui n'étoit d'abord qu'un amas de quelques maisons mal bâties, mal alignées, & qui devint dans la suite la Capitale de l'Univers entier. Parmi les réglemens qu'on attribue à ce nouveau fondateur, Denys d'Halicarnasse remarque qu'il Antiq. rejetta tout le systême de la Théologie Rom. l. 2. Poërique des Grecs. Il trouva que leurs fables contenoient des choses basses, puériles, injurieuses à la Divinité, capables en un mot de corrompre les esprits foibles & vulgaires. De simples mortels, ajoutoit Romulus, auroient honte qu'on leur reprochât ce qu'on impute aux Dieux sans aucun ménagement; ou qu'on voulût les honorer d'une manière aussi licencieuse & aussi dissolue, qu'on honore ces mêmes Dieux. Ainsi, plus Philosophe qu'on ne devoit se le promettre de son éducation, il accoutuma ses nouveaux Sujets à n'avoir que des idées magnifiques de l'Etre Suprême, & à dédaigner toutes ces fictions qui entretiennent l'ignorance & la crédulité, sa compagne inséparable.

#### 4 HISTOIRE CRITIQUE

De-la vint apparemment le mépris enraciné que les premiers Romains eurent pour les Grecs; mépris qui s'accordoit & avec la dureté de leurs mœurs, & avec leur aversion pour toute espece de servitude.

Denys d'Halicarnasse ajoute que de son tems on avoit plus d'indulgence pour l'Histoire fabuleuse des Grecs. On prétend même, dit-il malignement, que sous des figures énigmatiques elle cache les plus rares merveilles, & renferme des choses très-sensées. Je n'examinerai point, continue-t-il, si cette opinion est fondée sur de bons titres, & si ceux qui la font valoir ne cherchent point à s'éblouir eux-mêmes. Je me reserve seulement à soutenir ici, que tout le monde n'est point en état de pénétrer ce sens mystérieux & reculé. Croira-t-on surtout, que le Peuple ait le talent de deviner? Quand on lui retrace l'Histoire des Dieux adorez dans la Grece, ou il les méprise, à la vue des miseres & des foiblesses qui les environnent, ou il se porte aux plus grands déréglemens, encouragé par leur exemple.

Les Romains, comme on le voit, ne furent pas toujours aussi sages & aussi circonspects qu'ils l'avoient été pendant l'enfance de leur République. Ils se livrerent dans la suite, & par une  
pente



pente assez naturelle, à une infinité d'opinions absurdes : ils rencherirent même sur les Grecs. Varron assure qu'il y avoit de son tems 30000 Dieux à Rome ; & le Philosophe Bruxillus , dans sa dernière Harangue au Sénat , dit qu'il en laissoit 280000. C'est ce qui donna lieu à cette piquante raillerie de Pétrone : *L'Italie est maintenant si sacrée , V. Juven. qu'il est plus facile d'y trouver un Dieu* sat. 13. *qu'un homme.*

## I I.

Le Règne de Romulus fut guerrier : Rapport celui de Numa Pompilius, qu'on choisit de la Philosophie de Numa Pompilius pour le remplacer, fut plus doux & plus tranquille. Quelques Auteurs ont prétendu, que ce Prince avoit été disciple avec celle de Pythagore ; mais ils se sont certainement trompez. Pythagore ne vint en Italie que sur la fin du règne de Tarquin Plut. in le Superbe, & il s'y fit en peu de tems Num. une réputation très-brillante. Les peuples pénétrez de sa vertu, & naturellement Cic. Tusc. l. 1. & 4. tournez à l'admiration, le regardoient comme une Divinité. Cicéron croit L. 2. de que les Romains, pour relever davantage la haute sagesse & l'exacte probité Leg. 1. de Numa Pompilius, confondirent exprès les tems, & supposèrent avec plaisir qu'il avoit été instruit par le fonda-



## 6 HISTOIRE CRITIQUE

teur de la Secte Italique. Un si grand Maître ne pouvoit former que des Eco-  
liers dignes de lui.

Ubi suprà.

Quoiqu'il en soit , Plutarque a trou-  
vé que les Loix établies par Numa Pom-  
pilius avoient beaucoup de ressemblan-  
ce avec les sentimens de Pythagore. On  
pourroit conclure de-là que le Monar-  
que & le Philosophe auroient tous deux  
puisé dans la même source , je veux di-  
re , dans la doctrine des Sabins. L'un  
avoit pris naissance parmi eux , & il de-  
voit être informé de leurs mœurs & de  
leurs coutumes : sans doute que l'autre  
à son arrivée en Italie s'appropriâ les  
connoissances qui y étoient répandues, &  
se contenta pour les déguiser adroite-  
ment , de leur donner un air de liaison  
& de système. Les Sçavans sont bien  
sujets à ces sortes de larcins. Numa  
Pompilius faisoit accroire au Peuple qu'il  
étoit inspiré par les Muses , & surtout  
par une Nymphé qu'il nommoit la se-  
crette , ou la cachée. Il avoit ordonné  
que dans les Cérémonies de Religion ,  
il y auroit toujours un Héraut qui crie-  
roit à haute voix : *Peuples , gardez un*  
*profond silence.* Pythagore , charmé de  
la même maxime , en avoit fait un des  
principaux points de sa Philosophie. On  
sçait qu'il étoit fort délicat sur le choix  
de ses Disciples , & qu'il ne leur devoit

V. Ovid.  
Fast. l. 2.

loit le fin, le mystérieux de son système, qu'après plusieurs années d'un silence très-rigoureux. Le premier, convaincu de l'existence & de la nécessité d'un Etre immuable, infini, en convainquit aisément ses Sujets. Il leur persuada sans peine, que cet Etre n'avoit point de figure corporelle, & que rien n'étoit plus absurde que de vouloir le représenter par des statues ou par des peintures, n'y ayant aucune proportion entre les choses spirituelles & les matérielles. Le second soutenoit aussi que la première Cause, le Dieu suprême, étoit impassible & invisible; qu'on ne pouvoit l'apercevoir ni par les sens, ni par l'imagination; enfin, que la seule voye pour parvenir à sa connoissance étoit l'entendement pur. Tous deux, comme d'intelligence, défendoient qu'on profanât les Autels par des sacrifices & des meurtres, jugeant bien qu'il y avoit une sorte d'indécence à s'en approcher les mains encore teintes du sang des animaux. On connoitra par ce parallèle combien étoit pure, droite, sensée, la Religion de Numa Pompilius. Cependant les Romains n'y restèrent attachez qu'environ soixante & dix ans. Ils s'abandonnerent ensuite à toute sorte de superstitions; & cela avec un tel excès de fureur, que souvent ils en rougissoient.

## 8 HISTOIRE CRITIQUE

Aul. Gell.  
l. 4.  
Cic. de U-  
riv.

eux-mêmes, & n'en rougissoient jamais assez. Vers le tems de Cicéron & de Cesar, parut Nigidus Figulus, homme de qualité & de grande réputation, qui voulut remettre en vogue l'ancienne Philosophie de Numa Pompilius. Mais tous ses efforts furent inutiles, & les différens Ouvrages qu'il composa, quoique pleins de choses sublimes & recherchées, tomberent bien-tôt, tant à cause de leur obscurité, que parceque cette Philosophie n'étoit plus sur le ton des esprits. Réellement chaque siècle en a une qui lui est propre & affectée, & qui se ressent des manieres, des goûts, des travers même de ce siècle.

### III.

Décret  
contre les  
Philoso-  
phes.

Si l'esprit pacifique de Numa Pompilius eût gagné les Romains, il y a apparence qu'ils auroient été bouleversés dès leur origine, & que, jaloux du nouvel établissement qu'ils se procuroient, leurs voisins les auroient anéantis sans ressource. Mais Rome étoit née pour la guerre, pour les combats; & la plus décidée de ses inclinations fut toujours de s'aggrandir, & de ne se rendre pas moins formidable au-dehors qu'elle étoit bien unie, bien réglée au-dedans. Les Arts & les Sciences n'entroient point

Point dans le plan de sa politique : elle les regarda longtems comme des choses frivoles , & même dangereuses. L'amour de la liberté , qui rend les hommes aussi forts & aussi généreux que la servitude les rend mous & complaisans , étouffoit presque à Rome les sentimens de la Nature. Le Citoyen renonçoit à être Pere , Mari ou Frere , & chacun attentif aux besoins de l'Etat , & désintéressé pour lui-même , ne connoissoit d'autre bien que le Bien public. De cette disposition générale des esprits , de cette grande austérité de mœurs , se forma je ne sçai quoi de rude & de farouche , qui ne pouvoit guères s'accorder avec l'amour des Sciences. En voici quelques preuves choisies.

Pline rapporte qu'un homme Consul- L. 23.  
laire , faisant fouiller dans un champ qui lui appartenoit , y trouva un coffre de bois où étoient renfermez plusieurs Manuscrits , qui traitoient des mystères de la Philosophie Pythagoricienne. Ces Manuscrits étoient de papier d'Egypte , & on avoit eu soin de les couvrir de feuilles de citronnier , pour empêcher que les vers ne leur fissent quelque dommage. A peine Q. Petilius , qui se trouvoit alors Préteur , fût-il informé de cette découverte , qu'il ordonna que tous les Manuscrits fussent jettez au feu :

## 10 HISTOIRE CRITIQUE

tant il s'exagéroit les suites que la Philosophie pouvoit avoir dans une ville tout occupée de la Guerre.

Sous le Consulat de C. Fannius Strabon & de M. Valerius Messala , ceux qui amoureux d'un loisir tranquille & éloigné des affaires , cultivoient à Rome les Sciences , se virent contrainsts d'en sortir. On nous a conservé le Décret trop rigoureux , qui fut rendu à cette occasion , & que je cite ici avec quelque répugnance. » M. Pomponius Préteur ayant consulté le Sénat sur le » chapitre des Philosophes & des Rhé- » teurs , & lui ayant représenté que » c'étoient des gens inutiles & perni- » cieux : le Sénat l'a prié très-fortement » de veiller sur leur conduite , & de ne » point souffrir qu'ils demeurent plus » longtems à Rome , persuadé que » cette attention est du devoir de sa » Charge , & conforme à l'ordre public. Que ce Décret dut ensevelir de talens , qui tombent s'ils ne sont encouragés , & languissent bien-tôt ! Qu'il dut faire triompher l'ignorance , qui n'est partout que trop bien appuyée !

Aul. Gell.  
l. 13.

### IV.

Ambassa-  
de des  
Grecs à  
Rome,

Six ans après , & sous le Consulat de Publius Scipion & de Marcus Marcellus ,

lus, vinrent à Rome trois Ambassadeurs *Cic. Acad. Grecs, qui étoient en même tems d'il- Quæst. l. 4.*  
 lustres Philosophes, pour négocier une  
 affaire délicate, & qui intéressoit fort  
 les Athéniens. Ces trois Ambassadeurs  
 curieux de se faire connoître, & plus  
 curieux encore de s'insinuer dans les  
 esprits, commencerent à haranguer, à  
 prononcer des discours de parade, sui-  
 vant la maniere des Grecs. Leur des-  
 sein étoit de s'essayer par le peuple à  
 vaincre le Sénat. Carnéade l'un d'eux  
 enlevoit surtout d'illustres suffrages. On  
 ne pouvoit lui résister: on se laissoit ga-  
 gner sans peine par ses discours étudiez  
 & persuasifs. Sa physionomie ouvroit  
 les cœurs aux charmes de son éloquen-  
 ce. Les vieux Romains, & particulie- *Plut. in*  
 rement Caton le Censeur, s'opposèrent *Cat.*  
 de toutes leurs forces à ces nouvea-  
 tez brillantes. Ils engagerent le Sénat  
 à donner une prompte audience aux Am-  
 bassadeurs Grecs, & à les renvoyer  
 sans délai dans leur Patrie. » Qu'ils se  
 » contentent, disoit Caton, de gâter  
 » & de séduire les jeunes Athéniens!  
 » qu'ils leur apprennent l'art de dispu-  
 » ter, & de parler sans mesure sur rou-  
 » te forte de matieres! Mais qu'ils lais-  
 » sent à nos enfans la seule science qui  
 » leur convient, la seule que nous leur  
 » avons montrée, qui est d'obéir aux



## 12 HISTOIRE CRITIQUE

» Loix, de respecter les Magistrats, de  
» s'enhardir de bonne heure, aux tra-  
» vaux de la Guerre !

Le même Caton, toujours zélé pour l'ordre ancien, pour les choses établies, fit encore chasser de Rome tous les Médecins, qu'il appelloit une peste publique & le fléau de la Société. » Une  
» preuve qu'ils sont inutiles, ajoutoit-il  
» sérieusement, c'est que je suis parve-  
» nu sans leur secours à une extrême  
» vieillesse, & que j'ai préservé toute  
» ma famille d'une infinité de maux  
» qu'ils traînent d'ordinaire à leur sui-  
» te ». Il paroît que la Médecine a tou-  
» jours été fort suspecte aux Romains. En

Plin. l. 15. effet, un de leurs meilleurs Auteurs dit  
agréablement : » Cet art est le plus dan-  
» gereux de tous, & celui où l'on s'inf-  
» truit à nos périls. Les Médecins passent  
» pour habiles, si-tôt qu'ils assurent opi-  
» niâtrément qu'ils le sont. On n'ose-  
» roit les accuser, ni même les soupçon-  
» ner de faux. Cependant ils se trom-  
» pent, & chacune de leurs expériences  
» coute la vie à quelque malade. Cela  
» même leur réussit : car loin de leur rien  
» imputer, c'est sur le mort que tom-  
» bent tous les reproches, c'est lui seul  
» qu'on condamne.

Il faut avouer pourtant, que si les  
Médecins sont presque toujours inutiles

&c



& très-souvent dangereux, dumoins la Médecine est salutaire, & d'un usage favorable dans les différens périodes de la vie. J'entends par la Médecine, ce qu'entendoit Hippocrate lui-même. l'art de rappeler la santé, quand par malheur on se trouve malade; & l'art d'éloigner la maladie, quand on se trouve en pleine santé. Dans le premier cas, il faut des remèdes, mais en petit nombre & à peu de frais; dans le second, il faut moins de remèdes que de précautions, & encore des précautions qui ne soient point trop gênantes ni trop importunes; car elles rendroient la vie extrêmement triste. La Médecine, remarque Cicéron, qu'est-elle autre chose qu'une connoissance réfléchie des principaux ressorts qui animent le corps humain, & qu'une suite d'observations que chacun peut faire sur ce qui a altéré, ou raffermi sa propre santé? On est sur cela son Juge, son ami, son conseil; & qu'on a d'intérêt de ne se point tromper!

## V.

On peut s'appuyer de tout ce que je Comp-  
viens de dire, pour faire un parallèle raison des  
des Grecs & des Romains. Les pre- Grecs &  
miers étoient en général plus adroits & des Ro-  
plus mains.

#### 14 HISTOIRE CRITIQUE

plus industrieux, ils embrassèrent tous les Arts & toutes les Sciences, ils excellèrent dans la plûpart. Les seconds cherchoient moins à briller : mais ils pensoient avec plus de droiture & de solidité, ils se consacroient entierement à la gloire de la République, ils ne se laissoient toucher que de ses avantages.

Quint. l.  
12.

*Romanum quidem velim sapientem, qui non secretis disputationibus, sed rerum experimentis atque opcribus vere civilem vitam exhibeat.* On s'entretenoit curieusement dans la Grece : on agissoit à Rome. Là on enseignoit ce qu'il faut faire : ici on le pratiquoit religieusement. Là on s'enivroit de toute sorte de plaisirs : ici on ne connoissoit d'autre plaisir que le devoir. Jugez par-là, dit Cicéron, combien la République Romaine devoit l'emporter sur toutes celles de la Grece : combien son Gouvernement étoit plus sage, plus modéré ; sa politique plus ferme, plus prévoyante ; ses maximes plus utiles, plus vertueuses !

Tuscul. l.  
1.

Il est vrai que toute cette austérité nuisit à l'accroissement des Sciences. Elles aiment à respirer un air plus libre & plus agréable. Aussi, dès l'origine de leur Monarchie, les Grecs eurent-ils d'excellens Poëtes, tels qu'Homère, Hésiode, Archiloque. Pour les Romains,

main, ils ne cultiverent que fort tard la Poësie : car ce fut 410 ans après la fondation de leur Empire , que Livius Andronicus fit représenter à Rome la première Pièce de théâtre. Parmi les Grecs on estimoit infiniment la beauté de la voix & la souplesse du corps : cette estime leur procura aussi de bons Musiciens & d'habiles Athlètes. Ces mêmes Grecs récompensèrent libéralement tous ceux qui s'appliquoient aux Mathématiques : l'attrait des récompenses leur offrit aussi une infinité de Mathématiciens. Les Romains au-contraindre ont toujours été fort pauvres de ce côté-là , & la véritable raison de cette disette , c'est qu'ils bornoient toute leur estime à la Géométrie pratique , la seule qui leur fût nécessaire.

A l'égard des autres parties qui composent les Mathématiques , & des Arts qui en dépendent , sinon pour le détail toujours varié , du moins pour les principes toujours fixes ; les Romains n'y eurent aucune attention : & le plus grand de leurs Poëtes , celui qui a paru s'intéresser davantage à la gloire de sa Patrie , leur en a même fait honneur.

» Qu'on trouve , dit-il , dans les autres Virg. Æ-  
 » Nations , & des Fondateurs plus habiles neid. l. 8.  
 » & des Sculpteurs qui donnent une  
 » sorte de vie au marbre , & des Ora-  
 » teurs

## 16 HISTOIRE CRITIQUE

» teurs plus persuasifs , & des Astrono-  
 » mes qui ayent une connoissance plus  
 » nette du Ciel : je ne m'en étonne  
 » point. Pour toi , ô Romain , tu né-  
 » glig-ras toutes ces superfluités. Ta  
 » seule occupation est de t'assujettir ,  
 » de régler le Monde , de pardonner à  
 » ceux qui plient devant toi , & de  
 » dompter ceux qui osent te résister.  
 Mais cette Rome si fière , si méprisante ,  
 sentit le besoin de ce qu'elle avoit  
 rejeté avec tant de hauteur. Après les  
 conquêtes si distinguées qu'elle fit en  
 Asie & dans la Grece , elle s'appropri-  
 tout ce qui avoit rendu si recomman-  
 dables & la Grece & l'Asie : peut-être  
 même alla-t-elle plus loin. Toutes les  
 Sciences , tous les Arts s'introduisirent  
 à Rome ; & si ce ne furent pas toujours  
 des Romains qui se piquerent d'y bril-  
 ler, ils s'acquirent au moins des hommes  
 de choix , ils s'attachèrent tous les il-  
 lustres malheureux , dont le mérite &  
 les talens étoient payés avec usure. Rien  
 ne prouve mieux la supériorité d'un  
 Royaume , que de voir les Etrangers  
 qui se sentent , y accourir avec joye , &  
 y recevoir tous des récompenses pro-  
 portionnées à l'utilité dont ils se trou-  
 vent à leur nouvelle Patrie.

Je ne parle point de l'Eloquence. El-  
 le est trop d'usage dans tout Gouverne-  
 ment

ment populaire , pour s'être refusée aux Romains dès leur origine , pour leur avoir manqué. Mais cette Eloquence , dans les commencemens , n'avoit rien de superbe ni d'ambitieux : elle ne connoissoit ni Art ni Méthode. Celui qui vouloit haranguer devant le Public , sans se piquer de donner aucun ordre à ses pensées ni à ses paroles , laissoit agir son esprit & suivoit impétueusement la pente de la Nature , toujours avide de persuader , jamais curieux de plaire. Mais après avoir entendu les Philosophes Grecs , & démêlé les premières règles de l'Eloquence , les Romains s'enflâmerent pour elle , & s'enflâmerent d'autant plus vivement , que par le nombre , l'importance & la diversité des affaires qui leur survinrent , ils apperçurent sans peine que la facilité de parler est un don frivole , si des connoissances & des réflexions approfondies ne la nourrissent. Galba , Scipion l'Africain , Lælius , étoient des hommes d'un grand sens & qui avoient beaucoup médité. » Les » Orateurs qui les suivirent , avouë Ci- Ubi supra.  
» céron , furent encore plus habiles ,  
» plus éclairés : ils saisirent mieux l'art  
» de remuer les passions , de faire agir  
» ces ressorts cachez que la Nature a  
» mis dans le cœur humain. Et aujourd'hui , continuë Cicéron , nous éga-  
» lions

## 18 HISTOIRE CRITIQUE

» lons les Grecs, si même nous ne les  
» surpassons point ». Ce langage s'étoit  
bien dans la bouche d'un tel personna-  
ge, & pour parler ainsi, il n'avoit qu'à  
se tâter, qu'à se sonder lui-même. *Opor-  
tet unumquemque*, dit si ingénieusement  
Pline le jeune, *de mortalitate aut im-  
mortalitate suâ sentire.*

Il ne restoit plus aux Romains qu'à  
cultiver la Philosophie. M. Terent.  
Varron, le plus fort génie de son tems,  
leur en montra l'exemple. Cet homme  
qui avoit tout lu, & dont le nom pa-  
roissoit encore à la tête de plusieurs  
Ouvrages, entreprit de mettre en Latin  
ce qu'il y avoit de plus curieux dans la  
Philosophie Grecque. Il ajouta l'agré-  
ment à l'instruction, pour s'attirer un  
plus grand nombre de Lecteurs, pour  
plaire aux gens habiles & à ceux qui ne  
l'étoient point. Le même goût anima  
Cicéron. Quand il vit, après la bataille  
de Pharsale, que la Liberté Romaine  
étoit entièrement perdue, & que le  
Peuple énervé s'appriivoisoit avec la ser-  
vitude, il rompit toutes ses chaînes, &  
après un si long travail dans le Barreau,  
joint à l'exercice de tant de Magistratu-  
res, il se jeta entre les bras de la Phi-  
losophie. C'étoit un port tranquille, &  
éloigné de la mer tumultueuse des af-  
faires. D'abord Cicéron, que la fortune  
avoit

Aug. de  
Civ. Dei.  
l. 6.

Cicero ipse  
de se, l. 1.  
de Nat.  
Deor. & 2.  
de Offic.

Id. l. 2.  
Epist. 8.  
ad. Attic.



avoit jusques-là empêché de s'abandon-  
 ner au goût qu'il se sentoit pour les  
 Beaux Arts, se plut à former un certain  
 nombre de jeunes Elèves. Il leur appla-  
 nissoit le chemin des Sciences ; & que Plut. in  
Cicer.  
 ce chemin devoit paroître doux &  
 agréable , à la suite d'un pareil Institu-  
 teur ! Mais s'étant dégoûté d'un Emploi  
 si pénible , & plus ingrat encore , il  
 sortit de Rome pour toujours , & se  
 partagea entre ses différentes maisons de  
 campagne. Là il s'abandonnoit à de  
 profondes réflexions, en se rappelant  
 toute la suite de sa vie passée , & tous  
 les périls qu'il avoit essuyez, soit pen-  
 dant son Consulat , soit dans les efforts  
 qu'il avoit faits pour arrêter ceux qui  
 vouloient perdre la République. Quel-  
 quefois il traduisoit en Latin des Ou-  
 vrages Grecs : plus souvent il compo-  
 soit des Dialogues sur les matieres les  
 plus intéressantes qu'offre la Philoso-  
 phie. *Je me flatte , écrivoit-il dans un Cic. Tus.*  
*de ces Dialogues , que mon loisir sera cul. l. 1.*  
*aussi fructueux & aussi utile au Public ,*  
*que l'ont été mes occupations : d'autant*  
*plus que je ne porte point les livrées d'au-*  
*cun Philosophe , & que j'emprunte de*  
*chacun ce qu'il a de meilleur , ou dumoins*  
*ce qui me paroît tel.*

Ce n'étoit point alors un travail mé-  
 diocre , que de parler dignement de la  
 Phi-



## 20 HISTOIRE CRITIQUE

Philosophie. Le fond de la Langue Latine, commel'a démontré Philippe Cluvier dans ses Ecrits Géographiques, venoit de l'ancien langage des Osques, des Sabins, des Samnites, des Etrusques, & il y a apparence que tous ces Peuples n'avoient pas une forte teinture de la Philosophie. Ainsi, lorsque les Romains résolurent de s'y appliquer à l'exemple de Varron, ils se virent contraints d'employer des expressions Grecques & Phéniciennes, qui avoient déjà servi à faire connoître ce que la Philosophie renfermoit de plus sublime. On ne pouvoit mieux remplacer une disette aussi grande, que celle où étoient alors les Romains. » Notre langue, dit Lu-

» crece, manque de termes propres &  
» d'expressions énergiques. La nouveau-  
» té des choses demande nécessairement  
» des mots nouveaux ». Il fallut donc  
en créer, ou les tirer des Etrangers, &  
ensuite les naturaliser à Rome. Il fallut  
prévenir les reproches des Critiques  
ignorans, & par-là même plus hardis  
à décider. Que de peines, souvent en-  
core mal récompensées !

L. I. de  
Nat. Re-  
rum.

## CHAPITRE

## CHAPITRE XXXI.

- I. *Que presque tous les illustres Romains qui ont fleuri depuis le premier Consulat de Pompée, se sont adonnez à la Philosophie.* II. *De Lucrece.* III. *Abrégé de sa Doctrine.* IV. *De Cicéron.* V. *Réflexions sur ses Ouvrages Philosophiques.*

J'AI fait voir que la Philosophie, trop disproportionnée aux premières inclinations de Rome, n'y entra que vers le tems de César & de Cicéron. Ce fut aussi le plus beau siècle de l'Empire Romain, celui où les talens & les vertus parurent dans tout leur éclat ; & au moyen de ces vertus & de ces talens, certains vices qui de loin imposent, qui se font même estimer. On vit alors, suivant la remarque d'un fin Connoisseur, briller une foule d'hommes illustres, qui quoique d'âge différent, sembloient s'être réunis pour se prêter mutuellement la main, pour se rendre plus illustres encore. Le contraste servoit à mettre chacun mieux dans son jour. Et quoique la gloire de la Patrie fût le grand motif qui les fit tous agir, qui

Que presque tous les illustres Romains qui ont fleuri depuis le premier Consulat de Pompée, se sont adonnez à la Philosophie.

Vell. Pat. l. 2.

animât

## 12 HISTOIRE CRITIQUE

animât leurs projets ou feignît de les animer, ils ne laissoient pas de donner à l'étude une partie considérable de leur tems : persuadez que les Affaires mêlées aux Sciences, font trouver aux Sciences mêmes des attraits que d'ordinaire elles n'ont point. De-là venoit que l'homme de Guerre parmi les Romains étoit tout ensemble Homme de Lettres, & que celui qui avoit harangué devant le Sénat, qui avoit cité un grand nombre de Loix & de Coûtumes, qui avoit développé les plus secrets ressorts de la politique, celui-là même passoit au Commandement des Armées, gaignoit des Batailles, dispoit des Royaumes. Cet air de dignité que donne l'intelligence seule, l'accompagnoit partout. Je n'en rapporterai point d'exemples : ils sont assez connus.

Cic. Acad. Quand la Philosophie se naturalisa à  
 Quest. 4. Rome, il n'y eut plus d'éducation bien  
 entendue sans son secours. Cela, joint  
 à quelques autres circonstances, lui ac-  
 quit beaucoup de vogue & d'autorité.  
 Car tout dépend d'une certaine faveur,  
 & les Muses mêmes, ce qu'on auroit  
 de la peine à croire, y sont sujettes.  
 César & Cicéron, l'un & l'autre d'un  
 génie vaste, & parvenu aux premiers  
 honneurs de leur profession, avoient  
 étudié à Rhodes sous Apollonius Mo-  
 lon;

lon, & c'étoit-là que leur amitié, peu sincère au fond du cœur, (des hommes de cette trempe, des rivaux de gloire peuvent-ils s'aimer?) avoit pris naissance. Cicéron s'étoit encore arrêté à Athènes, où se trouvoit alors Pomponius Atticus. A l'envi l'un de l'autre, ils s'attachèrent beaucoup aux leçons qu'on faisoit dans l'ancien Jardin d'Epicure : ils repassoient ensuite sur ces leçons, & se propoisoient réciproquement des difficultés pour avoir le plaisir de les résoudre. Un pareil combat mène toujours à la perfection.

Quelques autres Romains, non contents de leurs premiers exercices, voulurent encore avoir des Philosophes auprès d'eux : ils les regardoient comme des confidens utiles, des amis de toutes les heures. Tels furent Marcus Crassus qui se servit long-temps d'un nommé Alexandre, fort versé dans la Doctrine d'Aristote & de Platon : M. Brutus, le généreux assassin de Jules-César, qui appella à ses travaux littéraires & politiques le Philosophe Ariston : Marc-Antoine, qui malgré un luxe curieux & son penchant pour les plaisirs de l'amour, s'associa Aristocrate & Lucilius, l'un Grec & l'autre Romain, & tous deux très-sçavans en Philosophie. L. Lucullus, qui reçut dans son Palais & à sa Table

Antio-

## 24 HISTOIRE CRITIQUE

Antiochus, frere d'Ariston, & fondateur de la cinquième Académie. Ce Lucullus avoit beaucoup de goût & de politesse : on le nommoit agréablement le Xerxès d'Italie. Il introduisit le premier à Rome cet air agréable & galant qui se communique à tout , aux bâtimens, aux meubles, aux habits, aux repas. Il avoit acheté un grand nombre de Livres, & les avoir rangez fort proprement dans sa gallerie. Là tous les honnêtes-gens étoient bien traitez : là on passoit une grande partie de la journée, & on s'entretenoit de matieres utiles & intéressantes. Lucullus ordinairement faisoit les fraix de la conversation, & chacun s'étonnoit avec juste cause, comment il avoit pu acquérir tant de connoissances, malgré les distractions perpétuelles où l'avoient plongé les affaires & les plaisirs, qui en un sens ne sont pas l'Emploi le moins important de la vie.

Qu'on ne dise donc plus qu'il y a de l'antipathie, de l'opposition entre les Lettres & les affaires, & que peu susceptibles d'accommodement, elles ont de la répugnance à s'associer ensemble. La vie des Romains, qui se trouvoient d'autant plus propres aux affaires qu'ils avoient acquis plus de connoissances utiles, qu'ils sçavoient davantage, prouve  
bien

bien le contraire. Et s'il se rencontre aujourd'hui des hommes en place, qui ne peuvent lier les affaires avec les Lettres, & qui les regardent comme étant d'une nature différente, d'un caractère mal-assorti les unes aux autres, cela ne vient que de deux causes : ou d'une grande dépravation de mœurs qui les empêche de sentir le vrai dans toute son étendue, ou du peu d'étoffe dont est composé le fond de leur esprit. Un tel défaut, s'il ne devient contagieux, est pour le moins irréparable.

#### II. *De Lucrece.*

Nous n'avons de cet Auteur, Poëte DeLucre-  
par goût, & Philosophe par réflexion, ce.  
qu'un seul Ouvrage en Vers qui traite  
de la Nature des choses. Il le com-  
posa à plusieurs reprises, & pendant les  
intervalles de raison que lui laissoit une  
longue maladie de fureur, dont il étoit  
attaqué. Cette maladie venoit d'un  
philtre amoureux que lui avoit fait pren-  
dre sa femme, ou plutôt une maîtresse  
jalouse ; car le mariage qui lasse & ras-  
sasié, sans attendre qu'il se forme de  
nouveaux désirs, dispense les femmes de  
recourir à des remèdes si violens. Quo-  
iqu'il en soit, le Poëme de Lucrece est  
écrit d'une manière serrée, quelquefois  
*Tome III.* B délicate,



## 26 HISTOIRE CRITIQUE

Cic. ad Quint. Frat. l. 2. ad délicate, rarement agréable. Pour moi, je trouve que l'art s'y fait trop sentir : ce qui répand sur tout l'ouvrage je ne sçai quoi de sombre & d'obscur. Je trouve encore que les matieres n'y sont point assez bien nouïées les unes avec les autres, & que les premieres preuves ne préparent point à celles qui les doivent suivre. L'abondance même des pensées est un défaut, quand elle nuit au choix. Pour former une preuve sensible & complete, il faut que toutes les parties d'un discours se touchent immédiatement.

L. 1. Comme Lucrece se fait honneur de marcher sur les traces d'Epicure, il commence, à l'exemple de son Maître, par nier la Providence divine. Aucune considération ne l'arrête, aucune peur ne le retient. Il veut que tout le monde l'écoute, & il hausse la voix : il se félicite même d'être le premier à Rome, qui ait osé secouer le joug de la Religion. *C'est la seule récompense*, ajoute-t-il, *que je me promette de mon travail*. O homme, qui parlez ainsi, ignorez-vous combien cette Religion est nécessaire pour entretenir la paix & le bonheur des Societez ; combien elle console dans les disgraces & les malheurs inséparables de la vie ; combien elle a de force & de puissance sur ces esprits rebelles & intraitables, que l'impunité

punité porteroit encore au crime ? Quand même ce que vous osez dire seroit vrai , nous devrions , & pour notre repos & pour l'intérêt du genre-humain , nous devrions tous unanimement souhaiter le contraire.

L'impie , quoiqu'il entreprenne , n'est pas long-tems d'accord avec lui même. Souvent il lui échappe des aveux de sa foiblesse : souvent ses yeux éblouis s'ouvrent à la vérité qu'il voudroit se dérober. Ainsi Lucrece , en niant la Providence , admet une certaine force dans la Nature qui remplit sa place. C'est elle qui agit sans mesure ; c'est elle qui se jouë de nos projets & de nos désirs ; qui élève , qui abbaisse , qui anéantit enfin toutes les grandeurs humaines. Quelques Vers auparavant , Lucrece parloit de la destruction du Monde , & de la facilité qu'auront les atômes à se séparer les uns des autres. Cela même , s'écriait-il , arrivera peut-être sous nos yeux. Plaise cependant à la Nature qui remuë & gouverne toutes choses , de nous préserver d'une si horrible catastrophe.

J'ajouterai à cela , que les maximes les Th. Cree- plus sévères de la Morale , en passant ch. inPræf. par les mains de Lucrece , prennent un Lucret. air touchant & persuasif. Il les débite , non à titre de parure & d'ornement ; mais comme l'essentiel & le fond même

## 18 HISTOIRE CRITIQUE

de son Ouvrage. Heureusement pour la Religion, les plus grands ennemis n'osent se montrer : ils n'osent paroître qu'en empruntant son langage ; c'est-à-dire, en donnant mille éloges aux bonnes mœurs.

### III.

Abrégé de sa Doctr. Pour le système de Lucrece, il est tout semblable à celui de Démocrite & d'Epicure. Mais le Philosophe Romain ne se contente point de supposer l'existence du vuide & des atômes, il s'attache particulièrement à la prouver, & il élude avec assez d'adresse les objections

- L. I. qu'il ne peut résoudre. » J'avouë, dit-il, que les atômes ne sont ni visibles » ni palpables : mais pour cela devez-vous douter de leur existence ? Ap- » percevez-vous le froid & le chaud ? » touchez-vous les vents, le bruit & » les odeurs ? Qu'y-a-t-il cependant de » plus réel & d'une expérience plus convainquante ? J'ajoute que ces atômes » sont encore indivisibles & impénétrables. Car la Nature ayant donné à » chaque Etre des propriétés & des perceptions différentes, elles auroient été » sujettes à une infinité de changemens, » si les premiers corps y avoient aussi » été sujets. Ce sont eux qui depuis » tant

» tant de siècles rendent uniformes &  
 » le plumage de certains oiseaux , & les  
 » couleurs de certaines fleurs : ce sont  
 » eux qui font que tous les arbres d'une  
 » certaine espece , les lauriers par exem-  
 » ple , se ressemblent , & se ressemblent  
 » ront jusqu'à l'âge le plus reculé , &c.

L'existence des atômes ainsi prouvée ,  
 Lucrece prouve la nécessité du vuide.  
 C'est , selon lui , un espace immatériel ,  
 une étendue infinie & propre à recevoir  
 toute sorte de corps. *S'il n'y a point de  
 vuide , continue-t-il , comment peut-il y  
 avoir du mouvement ? Le plein suppose  
 partout une égale pression & une égale  
 résistance : tout sera donc en repos ; un  
 corps n'en déplacera jamais un autre. Le  
 vuide par conséquent est nécessaire , & lui  
 seul explique la plus grande partie des  
 Phénomènes de la Nature.* Ces Phéno-  
 mènes assez connus sont la pesanteur &  
 la légèreté , la propagation momentanée  
 du bruit & de la lumière , l'égale distri-  
 bution du suc nourricier , & l'action par  
 laquelle certains corps paroissent en pé-  
 nétrer d'autres , & passer au-travers de  
 leur substance. De-là encore se déduit  
 l'idée de l'infini , que les Epicuriens pro-  
 posent hautement. Ce qui termine les  
 atômes , disent-ils , c'est le vuide : & ce  
 qui termine le vuide , ce sont les atô-  
 mes. L'une de ces deux choses suppose

indispensablement l'autre, & en fait naître l'idée. Par conséquent, on ne peut leur assigner aucunes bornes, ni fixer leur nombre à quelque somme que ce soit. On pourroit appeller cet Infini, un Infini de succession, & pour ainsi parler, d'assortiment.

Je ne suivrai point Lucrece dans le détail des figures qu'il attribué aux atômes, & des corps qui résultent de ces différentes figures. J'observerai seulement que sa Philosophie est toute mécanique, & par conséquent d'une beauté de recherche qui revient souvent. Rien n'existe, remarque-t-il, que le vuide & les atômes. Le vuide est quelque chose de passif : toute l'activité réside dans les atômes. Au moyen de leurs mouvemens, de leurs masses, de leurs figures, s'exécute l'ouvrage immense & laborieux de la Nature. Cet ouvrage, éternel sujet d'admiration, ne renferme que des corps dont toutes les proportions & toutes les richesses dépendent du hazard, qui seul forme leurs assemblages, & cause ensuite leurs dérangemens. Les Epicuriens ne pouvoient croire que Dieu eût créé le Monde, ni qu'il le conservât par une attention toujours renaissante. L'indolence & le repos leur paroissoient l'appanage de l'Etre Suprême, son unique félicité. Quel appanage monstrueux !

monstrueux ! Quelle félicité imparfaite ! Et combien les Disciples de Platon raisonnaient-ils plus sensément, eux qui pensoient que le repos seul ne pouvoit rendre heureux les Sages & les Philosophes, dont la récompense après cette vie étoit un séjour paisible dans les Isles des Bienheureux, & qui joignoient à ce repos une connoissance approfondie de tout ce qui regarde les merveilles de la Nature, connoissance qui encore chaque jour alloit en augmentant ! Car la curiosité ne se rassasie point, & elle devient d'autant plus vive, qu'elle trouve plus d'occasions de se satisfaire.

#### IV. *Du Cicéron.*

On n'estimera jamais ce Grand-Homme autant qu'il le mérite. Son esprit, <sup>De Cité-rou.</sup> si je l'ose dire, contenoit tous les esprits, ceux mêmes qu'il est si rare de rencontrer séparément. Politique habile : qui a jamais eu plus de zèle pour sa patrie, plus de talens pour percer dans l'avenir, plus de sagacité pour les grandes affaires ? Orateur sublime : qui a jamais loüé avec plus d'adresse, & repris avec plus d'amertume ? Philosophe sensé : qui a mieux connu les devoirs de l'homme ? Qui a mieux développé toutes les opinions des Grecs &



### 32 HISTOIRE CRITIQUE

même celles des Barbares ? Le Philosophe cependant ( je fais ici l'aveu sincère de mon goût ) l'emporte & sur le Politique & sur l'Orateur.

- Vell. Pa- Cicéron ne dut sa fortune qu'à son  
terc. l. 2. seul mérite , & il la conduisit heureu-  
sement , à-travers une infinité de pé-  
rils & de jalousies. La première fois  
qu'il parut dans le Public , il s'attira  
l'inimitié de Sylla , qu'on n'offensoit  
point impunément. Mais ce qui de-  
voit ruiner toutes ses espérances lui  
servit dans la suite : il fut connu , avant  
même que d'avoir travaillé à se faire  
connoître. Le chemin de la gloire est  
bien doux & bien agréable à qui com-  
mence avec tant d'éclat & de bon-  
heur. Aussi Cicéron surmonta-t-il tous  
les obstacles , ou plutôt il n'en trouva  
que ce qu'il falloit , pour mettre ses  
talens dans leur véritable jour. Chaque  
année voyoit croître sa réputation ; &  
les graces qu'il obtenoit rapidement ,  
paroissoient toujours au-dessous de cel-  
les qu'il devoit obtenir. Malgré un  
mérite si rare , je trouve deux grandes  
taches dans la vie de Cicéron : une va-  
nité trop grande , & je ne sçai quelle  
lâcheté d'ame , qui deshonne toujours  
celui qui se trouve à la tête des affaires.  
Il est impossible que l'homme en place  
ne se décele par quelque endroit : tous  
les

Plut. in  
Cicer.

V. F. Fa-  
bric. in vi-  
tâ Cicer.

Dio Cass.  
Hist. l. 39.

les yeux sont tournez sur sa conduite.

La victoire inespérée de Cesar changea toute la face des affaires. On ne vit plus que des malheureux qui implo- roient tristement sa protection. On tra- vestit en louanges, en applaudissemens, le mépris & la haine qu'on devoit avoir pour l'usurpateur. Cicéron s'abbaissa encore plus que tous les autres. La crainte & la défiance, compagnes ordi- naires de la vieillesse, le jetterent dans un long excès de flateries. Quel étran- ge langage pour une ame Romaine! Peut être en eut-il honte lui-même; car je remarque, que depuis ce moment son irrésolution augmenta, & qu'il ne parut plus touché que de l'étude de la Philosophie. Elle avoit été sa premiere Cic. Epist. inclination, elle servit encore à le con- 15. ad Brut. soler dans ce déclin de l'âge, où l'on revient naturellement à soi. Heureux qui se prépare un tel secours!

## V.

Pendant sa jeunesse Cicéron s'étoit Réflexions fixé à la troisième Académie. *Nous ne* sur les Ou- *sommes pas*, dit-il, *de ces rigides Plato-* vrages Phi- *niciens qui s'imaginent qu'il n'y a rien de* losophi- *vrai; nous croyons simplement que le vrai* ques. *& le faux sont confondus, incorporez en-* L. 1. de *semble, & que l'œil humain n'a point la* Nat. Deor.

B 5

force

### 34 HISTOIRE CRITIQUE

V. etiam  
1. & 5.  
Quæst.  
Acad.

*force de les démêler. Il suit de-là, que tout n'est que probable dans l'Univers; mais ces probabilitèz adroitement ménagées suffisent pour conduire le Sage, pour l'empêcher de s'égarer pendant le court trajet de cette vie. On juge bien qu'avec de tels principes Cicéron ne prend jamais un air décisif, ni un ton imposant. Il se moque même de ceux qui se passionnent pour quelque Auteur, qui le regardent comme leur Oracle, qui cèdent aveuglément à toutes ses décisions, qui ne font aucun usage de leur esprit. Vivere, c'étoit sa devise, cogitare est: on ne vit en effet autant qu'on pense. » Sur cela, continue-t'il, je ne puis m'empêcher de rire de l'entêtement des Pythagoriciens. Si on leur conteste quelque Proposition, ils ne daignent point l'expliquer, & ils répondent avec une folle assurance: « C'est lui qui l'a dit ». Ainsi on accorde à l'autorité le droit de convaincre, qui n'appartient qu'à elle seule. Cicéron gardoit la même conduite dans le cours ordinaire de la vie. Il ne jugeoit point des hommes sur les apparences, ni à la première vue. Il étoit toujours en garde contre leurs subtilitez & leurs tromperies. Rien au fond ne lui paroïsoit sublime ni abjet, louable ni répréhensible. Non solèo, mi Brutus, (quod tibi*

Epist. 1.

*tibi notum est arbitror) temerè affirmare de altero. Est enim periculosum, propter occultas hominum voluntates, multiplicesque naturas.*

V. etiam ad Attic. Epist. plurimas, & præf. l. 14.

Le premier Ouvrage que composa Cicéron depuis sa retraite, fut un Discours vif & pathétique pour exhorter à l'étude de la Philosophie. Comme on n'a aujourd'hui que quelques fragmens de ce Discours, on n'en peut juger que par la rapide impression qu'il fit sur le cœur de Saint Augustin, & par les mouvemens de vertu qu'il avoit excitez à Rome. L'Auteur qui se rend aimable, & dont le cœur est d'intelligence avec la main, persuade infailliblement. Je trouve le même art, les mêmes délicatesses de style, dans tous les Ouvrages Philosophiques de Cicéron. Il ne cherche point à s'assujettir le Lecteur, il le conduit avec prudence, il le ménage en se cachant de lui, il l'échauffe par degrez. Souvent on ne prévoit point la route qu'il veut tenir, pour frapper au but; mais il y frappe sûrement, tant de fleurs, & des fleurs si belles, naissent sous ses pas, qu'il s'amuse d'ordinaire à les cueillir. Il ne se hâte point, tout lui devient un sujet de digression. Mais l'accessoire n'est jamais inutile, & même s'il manquoit, quelque chose manqueroit au principal.

36 HISTOIRE CRITIQUE

C'est-là tout ce que peut faire le plus habile Maître.

De Fin. l. 5. Ici Cicéron reconnoît que la véritable Science de l'homme est de se procurer le bien, & de fuir persévèrement le mal, tant par rapport à l'esprit que par rapport au corps. Il réduit à des notions générales tout ce que les Anciens avoient dit sur cette matiere : & ce qu'il y ajoute, quoiqu'un peu long & un peu diffus, me semble trenchant. Là Cicéron étale les principes les plus sûrs & les règles les plus invariables pour bien vivre. Il commence par le mépris de la mort, qui est certainement la plus rude de toutes les épreuves, & celle qui humilie davantage notre amour-propre. Il montre ensuite que la douleur & les maladies ne doivent point abattre un homme de courage, ni le porter à des plaintes ridicules; que les revers & les disgrâces de la fortune sont, à tout prendre, plus aisez à soutenir que ses faveurs, ses bienfaits; qu'on tombe dans un abîme de maux, en écoutant trop ses passions, elles qui se déguisent de tant de manieres différentes, & qui changent si souvent d'allure & de physionomie. Enfin, il conclut que rien ne peut nous rendre heureux que l'exercice constant de toutes les vertus; car elles forment  
une

une étroite chaîne, & ne se détachent l'une de l'autre qu'à leur ruine entière & à notre pure perte.

Mais ce qui accrédite davantage l'Orateur Philosophe, ce sont les Livres de la Nature des Dieux, & principalement le second. On y trouve un amas prodigieux de connoissances & de réflexions, plus encore de ces dernières que n'en offrent les principaux Ouvrages des Anciens. Souvent, lorsqu'on a trop de matériaux à employer, on hésite & on se trompe sur le choix. Mais Cicéron réussit encore de ce côté-là. Son goût le distingue autant que ses vastes recherches. Dirai-je qu'à tant de beautés se joint une expression noble & élégante ? Ce mérite est ordinaire à Cicéron, & ne demande point à être relevé.

## CHAPITRE XXXII.

- I. *De la Philosophie qui s'introduisit à la Cour d'Auguste.* II. *De celle qui s'introduisit à la Cour de ses Successeurs.* III. *Mort de Thrasséas Pœtus.* IV. *Premier Exil des Philosophes sous Neron.* V. *Second Exil sous Vespasien.* VI. *Troisième Exil sous Domitien.*

I. APRÈS



## I.

De la Philosophie  
qui s'introduisit à la  
Cour d'Auguste.

Hist. du  
Second  
Triumv.  
Tome 3.

Suet. lín  
Aug.

**A**PRÈS les fureurs inouïes de la guerre civile, après les meurtres & les proscriptions du Triumvirat, Rome parut goûter les douceurs de la paix. Une main propice essuya les larmes, qu'elle avoit si souvent répandues sur le tombeau de ses enfans animez à leur perte mutuelle. Ce fut Auguste qui ramena de si beaux jours. Devenu Maître de l'Empire, il ne songea plus qu'à se faire aimer : & à force de bienfaits, il s'attacha le Peuple Romain desaccoutumé de l'ancienne liberté ; mais qui vouloit une tyrannie douce & déguisée. Quoique le pouvoir suprême fût remis entre ses mains, il ne s'en servoit qu'avec prudence & modération, souvent même avec un regret affecté, qui donnoit espérance du rétablissement de la République. Il vouloit gagner les esprits avant que d'exiger les humbles devoirs. La félicité publique augmentoit la sienne, ou plutôt il confondoit l'une avec l'autre. Au milieu de tout cela, la vie d'Auguste étoit celle d'un Empereur ; mais d'un Empereur qui commande à une Nation magnanime. Sa Cour, moins brillante à la vérité que polie & spirituelle, sembloit être la patrie de tous les honnêtes-gens. Il se dépouilloit

dépouilloit parmi eux de l'orgueil du Trône, & ne gardoit que le titre d'Homme-d'Esprit. Qualors il devoit paroître délicieux ! Son mérite personnel agissoit seul, & plus on l'avoit admiré, plus encore on l'aimoit, & presque sans s'en apercevoir. Il disoit souvent, que c'étoit la marque d'un esprit léger & glorieux, que de troubler le repos de ses Citoyens, pour se procurer l'honneur du triomphe & une couronne de Laurier, *qui à la* Aur. Vic-  
*bien priser*, disoit-il en riant, *n'est après* tor.  
*tout qu'un amas de feuilles inutiles.*

Cette vie molle & oisive, ce raffinement de conduite, ce goût délicat qui préféroit la réputation de bien écrire à la volupté, & la volupté à tout le reste; d'autres laisons encore mirent à la mode la Philosophie d'Epicure. Tel fut Auguste lui-même; tels furent ses meilleurs amis, & précisément ceux qui meritoient le plus de l'être; Mécénas, Agrippa, Statilius Taurus, Horace, Virgile, Rabirius, Tite-Live, Tibulle, Ovide, &c. Quels hommes ! & qui a jamais eu plus qu'eux de finesse, d'agrément, de pénétration d'esprit ? Autant qu'on les a admirez pendant leur vie, dit Velléius Paterculus, autant est-il difficile de les blâmer après leur mort. Les Ouvrages des uns sont remplis de ces traits brillans, qui ont paré presque tous les

L. 2.

40 HISTOIRE CRITIQUE

les Ecrits des siècles suivans : les autres , par leur générosité & leurs bienfaits ont enhardi les Auteurs de ces Ouvrages , & les ont mis en état de travailler. Enfin le mérite malheureux , & quelquefois ignoré de lui-même , trouvoit en ce siècle des amis & des protecteurs : il n'avoit pas même besoin de se faire connoître.

Ubi suprà. Au rapport de Suétone , Auguste fit bâtir un Temple à Apollon , & l'orna d'une Bibliothèque magnifique. Souvent il venoit s'y renfermer avec ses meilleurs amis : dans sa vieillesse , il y donnoit audience aux principaux de sa Cour & aux Ambassadeurs Etrangers , qui ne rougissoient point de voir ainsi les Lettres se marier à l'Empire. Quoique son goût le portât aux choses d'agrément , il ne négligeoit point la Philosophie. Il eut même plusieurs personnes à sa Cour , qui en faisoient une étude sérieuse. Je ne nommerai qu'Apollodore de Pergame , Aréus & ses deux fils , Nicolas de Damas , & Athénodore de Tarfe qui publia un Commentaire sur les Catégories d'Aristote. Leur exemple anima l'Empereur à composer lui-même des Discours judicieux pour inspirer l'amour de la Philosophie. Sans doute qu'il entendoit cette Philosophie sensée & toute d'usage , cet air de modération

Rapin,  
Réflex. sur  
la Philos.

dération & de douceur , qui l'avoit fait régner assez paisiblement , dans une révolution aussi violente que le fut alors celle de l'Empire Romain.

## I I.

La Philosophie Epicurienne , qui s'étoit introduite à la Cour d'Auguste , s'abolit entierement sous ses Successeurs. Il en falloit une plus forte & plus courageuse , pour supporter les excez & les bizarreries du nouveau Gouvernement. Tibere fraya le chemin à la tyrannie. Tout devenoit criminel sous un Empereur , qui se sentoît toujours coupable. Il punissoit aussi sévèrement les plaintes & les soupîrs , que les crimes , & d'ordinaire il déguisoit les punitions les plus violentes , sous un air d'amitié. Il défendoit aux malheureux ce qu'on ne peut leur ravir sans injustice , le sentiment de leurs peines & de leurs disgraces. Cela fut cause que tous les honnêtes-gens de Rome embrasserent le Stoïcisme , & se firent une Philosophie conforme à l'état douloureux où ils se trouvoient. Contrainte amere ; mais plus propre que la prospérité à inspirer le goût de la vertu !

Tibere s'étoit fort attaché à l'Astrologie , pendant le séjour qu'il avoit fait à Rhodes.

De celle qui s'introduisit à la Cour de ses Successeurs.

Suet. in Tib.

## 42 HISTOIRE CRITIQUE

- Tac. An. Rhodes. Un certain Thrasylle ou Thrasylle l. 6. fulle l'entretenoit dans cette folie, qu'autorisoient par malheur quelques essais de prédictions qui réussirent à Tibere, & dont la principale étoit son élévation à l'Empire. J'ai remarqué que non seulement les hommes vicieux se deshonorèrent par une conduite choquante & dissoluë ; mais encore qu'ils recherchent dans le cours de leurs études ce qu'il y a de plus frivole & de plus chimérique.
- Aug. de Civit. Dei. l. 6. Néron aussi méchant que Tibere, & qui s'essayoit pendant les cinq années qu'il parut vertueux à ne plus l'être tout-à-coup : Néron, dis-je, remplit Rome & sa Cour de Magiciens Arabes & Syriens. Il se fit dès-lors initier à leurs Mystères ténébreux & insensés, par le moyen de Tiridate Roi d'Arménie &
- Phil. l. 4. lui-même grand Magicien. Ce Tiridate étoit venu à Rome pour recevoir l'investiture de ses Etats, & pour s'acquérir de nouveaux amis. Il poussa la superstition pendant son voyage, jusqu'à n'oser cracher dans la mer, tant les élémens lui paroissoient sacrez & dignes de ce ménagement.
- Plin. l. 30.

## I I I.

Mort de Mais, ô légèreté, ô foiblesse extrême  
 Thraséas de l'Esprit-Humain ! Néron se dégouta  
 Partus. bien.

bien-tôt des Imposteurs qui brilloient à sa Cour. Sous prétexte d'annoncer l'avenir , ils excitoient secrètement à la révolte & à la sédition : ils favorisoient tous les Conspirateurs. Aussi leur chute ne surprit-elle personne , & Néron entre autres fit charger de fers Musonius le Babylonien. Pendant qu'il étoit en prison, Apollone de Thyanes vint à Rome ubi supra. pour le voir , & comme ils ne purent l'un & l'autre s'entretenir de vive voix , ils s'écrivirent par adresse les Lettres suivantes.

*Apollone au Philosophe Musonius.*

» J'avois dessein de vous aller voir  
 » pour admirer & votre éloquence , &  
 » la fermeté avec laquelle vous soutenez  
 » vos malheurs. J'aurois aussi examiné  
 » s'il n'y a point quelque moyen de les  
 » adoucir. Peut-être qu'on vous aura  
 » dit que mon Art peut aussi facilement  
 » vous tirer de prison , qu'Hercule tira autrefois Thésée des Enfers.  
 » Mandez-moi quelles sont là - dessus  
 » vos intentions. Adieu.

*Musonius au Philosophe Apollone.*

» Je vous suis extrêmement obligé de  
 » votre générosité. Mais un homme qui  
 » n'at-



#### 44 HISTOIRE CRITIQUE

» n'attend que l'heure favorable pour  
 » se justifier , & qui ne se reproche  
 » aucun crime , doit supporter ses chaî-  
 » nes jusqu'à ce que son innocence  
 » éclate. Adieu.

Ce fut pendant ce voyage qu'Apollone fit une si belle réponse à Télésin , qui avoit à Rome la principale Intendance des choses sacrées. Cet homme , qui étoit plus politique encore que Prêtre , l'avoit prié de lui dire naïvement ce qu'il demandoit aux Dieux dans ses longues prières. » Je leur demande , reprit Apollone , que la paix & la justice régnent entre les hommes ; que les Loix ne perdent point de leur force ni de leur vigueur ; que les sages soient toujours indigens , que les sots s'enrichissent seuls , de manière cependant qu'ils n'ayent point le pouvoir de nuire. Je demande encore aux Dieux , continua-t-il , qu'Apollone ne souhaite que ce qui convient à son état & à sa condition ; que son bonheur dépende de son attachement à la vertu ; qu'il soit enfin le plus malheureux de tous les hommes , s'il s'écarte de son devoir.

Outre les prétendus Magiciens sur qui tomba l'implacable colere de Néron , il s'attaqua à tous ceux qui cultivoient la  
 Phi-

Philosophie Stoïcienne. *Son dessein*, dit Aanal. I.  
Tacite, étoit d'étouffer toute la vertu 16.

*qui restoit sur la Terre, & de montrer  
que les autres Empereurs avoient bien pu  
faire mourir des hommes; mais que lui  
seul faisoit mourir des hommes vertueux.*

Tels furent Rubellius Plautus, Lucius  
Vétus, Antéius Ostorius, Annæus  
Mella, Baréas Soranus, Thraséas Pœ-  
tus, &c. Ce dernier surtout avoit une  
haute réputation de sagesse. Quand  
l'Empereur l'eût condamné à la mort,  
il lui envoya un Officier de ses Gardes  
pour l'instruire de son Arrêt. Thraséas  
se reposoit alors dans ses jardins, envi-  
ronné de tout ce qu'il y avoit à Rome  
de plus illustre & de plus sçavant. Le  
Philosophe Démétrius étoit assis à sa  
droite, & ils s'entretenoient l'un & l'au-  
tre des prérogatives de l'ame raisonna-  
ble, de sa nature, de la maniere dont  
elle se sépare du corps. Un des amis  
de Thraséas vint, les larmes aux yeux,  
lui apprendre le rigoureux jugement de  
l'Empereur. Il l'écouta sans aucune  
émotion, & ayant annoncé cette triste  
nouvelle à ceux qui l'accompagnoient,  
il les pria de se retirer promptement, de-  
peur que sa disgrâce ne leur devînt fa-  
tale. Il conjura en même-tems sa fem-  
me qui étoit fille de l'illustre Arri, &  
qui vouloit suivre l'exemple de sa me-  
re,

re , de ne point se tuer , & de se conserver pour l'instruction d'une famille malheureuse. Après quelques momens de solitude , & sans se permettre aucune plainte contre l'injustice des Dieux , Thraséas se fit couper les veines ; genre de mort qu'il avoit choisi par préférence. Comme son sang couloit abondamment , il appella l'Officier de Néron , & lui dit d'une voix affoiblie : » Vous » voyez qu'elle est ma fermeté. Je sou- » haite que les Dieux immortels vous » préservent d'une mort si violente ; » mais les tems sont fâcheux , & il est à » propos d'avoir devant les yeux des » exemples forts qu'on puisse suivre.

## IV.

Premier  
Exil des  
Philoso-  
phes sous  
Néron,

J'ai rapporté d'autant plus volontiers tout le détail de la mort de Thraséas Poetus , que ce fut comme le signal de la persécution qui s'éleva à Rome contre les Philosophes , & en général contre tous les honnêtes-gens. Ceux qui échappèrent aux traits meurtriers de Néron , ou s'exilèrent eux-mêmes , ou furent transportez par ordre de l'Empereur dans des lieux écartez & solitaires. Jamais on ne vit une plus odieuse calamité. D'ailleurs , cette mort peut servir de modèle. Personne n'est à l'abri des

des malheurs les plus effrayans ; mais on est maître de les soutenir avec courage , & de regarder la mort comme la seule action d'importance qu'on ait à faire pendant toute la vie. *Hoc quod Sen. de  
trepidie meditare , ut possis aquo animo vi- brev. vitæ.  
tam relinquere.*

## V.

Il y a grande apparence que les Phi- Second  
Exil sous  
Vespasien.  
losophes maltraitez revinrent à Rome , ou sous Galba , ou sous Othon ; car à peine Vitellius eut-il la Couronne sur la tête , qu'il donna la charge d'Intendant-Général des Vivres à Caius Musonius Rufus , Chevalier Romain , qui se trouva en cette qualité au fameux Siège de Jérusalem. Or Musonius Rufus V. Jonsf. l.  
avoit été envelopé dans la disgrâce ; commune des Philosophes , arrivée par les ordres de Néron , & même il s'étoit retiré à la campagne pour éviter l'orage qui le menaçoit. Il faut donc que son retour dans la Capitale ait précédé le règne de Vitellius. La conséquence est palpable.

Une autre raison encore , c'est que Vespasien jaloux de son autorité éloigna de Rome une seconde fois tous les Philosophes. Il vouloit par-là se ven- Suet. in  
ger des traits injurieux & satiriques Vesp.  
dont

## 48 HISTOIRE CRITIQUE

dont ces Philosophies l'accabloient chaque jour. Souvent même ils refusoient de se lever, lorsque l'Empereur se présentoit aux spectacles ou aux promenades publiques, lui reprochant par ce dédain affecté, & la bassesse de son origine, & les commencemens honteux de sa fortune. J'ajouterai à cela, que L. Mucianus, qui avoit été Gouverneur de Syrie, contribua beaucoup à fomentier dans le cœur de Vespasien cette aversion pour les Philosophes. Leur conduite trop régulière étoit une Critique suivie, & par-là même plus insultante, des désordres qui régnoient parmi les Courtisans, & que Mucianus, homme vain & naturellement voluptueux, autorisoit de son exemple. On peut assurer que d'ordinaire les défauts des Princes & des Rois sont moins leurs défauts propres, que ceux des personnes qui les approchent, & qui par leurs indignes flatteries, par une complaisance étudiée, les enhardissent au crime, ou du moins à une vie toute pleine de bagatelles & noyée dans les plaisirs

Tillem.  
Hist. des  
Emp. t. 2.

### V I.

Troisième      Le nouveau règne de Titus ramena  
Exil sous      les Philosophes à Rome, qui sentoient  
Domitien.      bien

bien le mérite de se retrouver dans une ville, où abondoit tout ce qui peut nourrir & fertiliser l'esprit. On dit même que cet Empereur si doux, si bienfaisant, ne dédaignoit pas de converser, de s'instruire avec eux; & que ce fut Apollone de Thyanes qui les lui avoit recommandez. En passant par la Grece, Titus s'étoit fait un mérite de l'aller voir, & de l'interroger sur la maniere dont il devoit se conduire, pour régner avec sagesse, avec gloire. Apollone lui répondit: *Aimez qu'on vous dise la vérité, & recherchez ceux qui oseront vous la dire. Je connois à Rome un Démétrius, Philosophe Cynique, avec qui vous ferez bien de vous familiariser. S'il apperçoit quelque tache dans votre vie, s'il trouve quelque défaut dans la conduite que vous tiendrez, soyez sûr que ce Philosophe vous en avertira sans détour, sans user d'aucun déguisement.*

A Titus succéda Domitien son frere. Mais comme il étoit aussi corrompu, aussi gâté dans ses mœurs, que son prédécesseur avoit été vertueux, il attaqua pour la troisième fois les Philosophes & les exila de Rome. » Je suis fatigué, disoit-il, d'entendre louer sans cesse Thrascéas Pœtus & Helvidius Priscus. Je suis las de voir que dans une corruption générale il y ait en-

Aul. Gell. l. 15.  
Suet. in Dom.  
Plin. Epist. l. 3.



» core des ames privilégiées qui s'abf-  
 » tiennent du crime.

Les Philosophes que Domitien avoit bannis , se retirèrent tous , les uns dans les Gaules , les autres en Espagne , quelques - uns même dans les cavernes & les déserts d'Afrique , sans autre secours que le travail de leurs mains , & sans autre adoucissement que les Ouvrages de Platon , qu'ils emportoient avec eux. Mais ce qui mit le comble à la tyrannie qu'exerçoit l'Empereur , c'est qu'il vouloit impérieusement qu'on trouvât criminels tous ceux qu'il haïssoit , & il auroit cru perdre le mérite du châtimement , si quelqu'un avoit plaint les malheureux qu'il châtioit avec le plus de rigueur , & le moins de justice.

Tillem.  
 Hist. des  
 Emp. 1. 2.

On croit qu'Epictète sortit de Rome avec les autres Philosophes que chassa l'impétueux Domitien. Cet Epictète , le plus disgracié de tous les hommes , soutint ses malheurs avec un courage inflexible. Il brava les fers , les maladies , la pauvreté même , si honteuse à ceux qui aiment l'indépendance. Il croyoit avec les Stoïciens , que les Dieux qui ont tout arrangé dans le meilleur ordre possible , tiroient une partie de leur gloire des agrémens de sa condition , & cela considéré , il en étoit satisfait , il s'en applaudissoit même d'une  
 manier

maniere très-sincere. Qu'il seroit heureux, pour le soulagement de la vertu maltraitée & avilie, que tous les hommes pensassent ainsi ! Nous avons encore sous le nom d'Épictète, un Traité rempli certainement de grands traits de morale ; mais d'une morale trop outrée & hors du commun usage. Il recommande le vrai, d'une manière à le faire haïr. J'avouerai naïvement, que c'est faire tort à la vertu & à la Religion, que de leur donner un air triste & rembruni : c'est vouloir persuader aux autres que le Monde est gouverné par un Principe envieux & jaloux ; que Dieu témoigne de l'amertume, qu'il aime à se venger, qu'il punit par goût & sans ressource ; que le zèle consiste à se refuser les soulagemens & les douceurs de la vie ; comme si la vie qui nous est donnée pour nous avancer dans la piété, devoit être un ennui continuel ! Je voudrois qu'il ne fût permis d'écrire sur la Religion, qu'à ceux qui sçavent la rendre aimable.

Une Dame Romaine, mais Philosophe d'inclination, composa une Satire très-vive contre l'Edit de Domitien, & ne l'épargna point lui-même. » O Muse, disoit-elle, à quoi pense le Maître des Dieux ? Veut-il changer bizarrement ce que nos Peres ont établi ?

V. Sulpitia;

Sat.

J. C. Stalig. in Hy-

percritico.

## 52 HISTOIRE CRITIQUE

» Veut-il nous dépouiller de tous les pré-  
 » sens que sa bonté ingénieuse nous a  
 » faits ? Son dessein seroit-il, après nous  
 » avoir arraché la raison & même l'usage  
 » de la parole, de nous réduire à vivre  
 » de gland & à ne boire que de l'eau ?  
 » Peut-être qu'il abandonne le gouver-  
 » nement de Rome, pour veiller de plus  
 » près à celui des autres Nations.... Un  
 » Empereur qu'avilit une longue débau-  
 » che, ose proscrire tous ceux qui se plai-  
 » sent à l'étude de la Sagesse. Quel est  
 » notre malheur ? Nous avons quitté Co-  
 » rinthe & Athènes, pour donner un  
 » nouveau lustre à la ville de Rome. Et  
 » cependant Rome ingrate bannit au-  
 » jourd'hui ces mêmes hommes qui  
 » l'honoroient davantage. Ils fuyent, ils  
 » n'ont pas seulement la liberté d'em-  
 » porter le peu qui leur appartient.

In vitâ  
Agric.

Tacite remarque, que sous les pre-  
 miers Empereurs, ou plutôt les premiers  
 Tyrans de Rome, on fit bruler un grand  
 nombre d'Ouvrages curieux & de Li-  
 vres importans. Sans doute, ajoute Ta-  
 cite, que ces Empereurs s'imaginoient  
 que le même feu qui réduisoit en cen-  
 dres les travaux de tant d'excellens es-  
 prits, anéantiroit les justes plaintes du  
 Peuple Romain, la liberté du Sénat, le  
 sentiment intérieur de tout le genre-  
 humain. Ce fut pour cela qu'ils exile-  
 rent

rent les Philosophes & tous ceux qui avoient rapport aux Beaux-Arts , afin de ne plus trouver à Rome ni vertu ni honnêteté.

## CHAPITRE XXXIII.

- I. *Réflexions sur les différens Exils où les Philosophes ont été exposez à Rome.* II. *De Sénèque.* III. *De Pline.* IV. *De Plutarque.*

### I.

**L**A Philosophie , comme je l'ai fait *Réflexions* voir , fut très-maltraitée à Rome *sur les différens Exils où les Philosophes ont été exposez à Rome.* depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui de Nerva , & de Trajan. Aussi y eut-il alors plus de Philosophes de mœurs & de sentimens , que d'érudition & de génie : c'est-à-dire , plus d'hommes d'une trempe forte , qui s'étayerent des leçons du Portique pour braver tout ce que la tyrannie avoit de menaçant , que d'hommes féconds en recherches , & qui s'unirent pour percer dans les énigmes de la Nature. Je trouve cependant trois Philosophes , qu'à certains égards on peut honorer du titre d'Inventeurs , & dont les Ouvrages offrent des beautés ,

## 54 HISTOIRE CRITIQUE

qui , loin d'avoir été effacées par le tems, croissent encore chaque jour , & flattent les vrais connoisseurs.

### II. De Sénèque.

De Sénèque.

Sénèque avoit de l'esprit infiniment , & de cet esprit fin qui touche & qui impose tout ensemble. Ses Traitez , ses Lettres , en sont la preuve continuelle. Tout y est ferré , exact & réfléchi : tout y est sur le ton instructif des Sentences , peut-être même ce qui ne devroit point y être. Sénèque n'oublie jamais qu'il parle devant le Public, & il tâche de se surpasser lui-même. Aucun trait foible ne sort de ses mains , aucune négligence de pinceau ne lui échape. C'est un Ami zélé & intrépide , qui ne prie point qu'on l'écoute , mais qui l'ordonne impérieusement. Son art , qu'il met sans cesse à découvert , consiste moins à faire aimer la vertu , qu'à faire haïr le vice. Sans doute qu'il ne croyoit pas les hommes capables d'un plus grand effort. Et d'ailleurs , comment inspireroit-il l'amour de la vertu , lui qui l'exagere jusqu'au dégoût , lui qui rend impraticable tout ce qu'il propose ? Le parfait même , à force de l'orner , il le porte bien loin au-delà des bornes. Qu'est-ce en effet que son Sa-

ge, qu'une idée ambitieuse & chimérique, qu'un masque de raison, qu'un homme qui est toujours en contradiction avec lui-même ? Dès qu'on l'approche, on sent qu'il veut se dérober à ce qu'il y a de plus vif dans la vie, aux sentimens. Quelle folie plus grande, que d'ajouter aux maux réels & cuisans que nous font la Nature & la Fortune, la ridicule vanité de croire que tant de maux ne nous touchent point !

J'avouerai cependant, que l'austérité dont se pare Sénèque, est toute sur ses lèvres. Sa conduite n'étoit point sans nuage. On l'accusoit, dit Tacite, d'a- Annal, l.  
voir partagé le lit d'Agrippine, & d'a- 13.  
voir été dans la suite un des principaux instrumens de sa mort. Son avarice étoit prodigieuse : & quoiqu'il possédât de grands biens, il ne cessoit d'en amasser par des voyes illégitimes, par des usures criantes. Enfin, on lui reprocha plus d'une fois de prétendre secrètement à l'Empire. Il me semble que les actions des hommes ne démentent que trop souvent leurs discours : ils nous effrayent par leur morale, ils nous rassurent par leurs actions.

Les sept Livres que Sénèque a composé sous le titre de *Questions naturelles*, renferment une Physique assez étendue & assez spécieuse : non qu'il fon-



## 36 HISTOIRE CRITIQUE

de tous ses raisonnemens sur des expériences certaines ; mais parcequ'il détourne ces mêmes raisonnemens à des remarques utiles & agréables. On trouve toujours à gagner avec un Auteur , qui fait une foule d'anecdotes & qui les place à propos. Ce qu'il ajoute à sa matiere , intéresse plus que la matiere même. Suivant la doctrine des Stoïciens , Sénèque croyoit que Dieu est l'ame du Monde , & que cette ame également répandue agit & vivifie tout l'Univers. Il suit de-là , disoit-il , que chaque élément a une vie qui lui est propre ; que l'air se meut de lui-même , & que tantôt il se dilate , tantôt il se resserre & occupe moins d'espace ; que l'eau se nourrit à sa maniere & en s'imbibant de toutes les vapeurs ; que le feu qui dévore & consume les choses les plus dures , produit cependant une infinité de plantes & d'animaux , &c. Ainsi la matiere agit par elle-même , & le mouvement lui est essentiel. Peut-on douter , ajoute Sénèque , que la terre n'ait une ame qui s'échappe & se répand par tous ses pores ? Sans cela , comment suffiroit-elle à nourrir tant d'arbres & tant de plantes ; à faire éclore tant de fleurs & tant de fruits ; à produire dans ses entrailles ces métaux si précieux , & si recherchez des hommes ?

Il y a plus. Le Ciel qui nous environne , le Soleil qui nous éclaire , les Astres qui brillent sur nos têtes & paroissent si bien arrangez : tous ces corps ne reçoivent-ils pas de la terre leur force & leur éclat ? N'est-ce pas son souffle qui les fait vivre ? Or il seroit impossible que la terre pût se conserver elle-même , & fournir à tous les besoins de la Nature , si elle n'étoit impregnée d'une ame subtile & toute-puissante , qui se rétablit & se renouvelle sans cesse , &c. Que peut-on conclure de ces remarques générales , sinon qu'il y a dans le sein de la terre de grands réservoirs , qui ne sont remplis que d'air ? Et c'est cet air souterrain , mu avec rapidité , & différent selon les canaux par où il passe , selon les filières par où il se modifie , que Sénèque appelle l'ame du Monde. Il lui attribue tout le jeu & tout le mécanisme de la Nature ; les tremblemens de terre , les volcans qui jettent une pluie de souphre , les couleurs de l'Arc-en-ciel , les parélies , les cercles lumineux qui paroissent autour du Soleil , mille autres Phénomènes encore plus rares & plus difficiles à expliquer. Enfin Sénèque a sans cesse recours à cet air agité qui circule dans tout l'intérieur de la terre , & qui est capable en se resserrant de résister aux corps les

C 5 plus

## 37 HISTOIRE CRITIQUE.

plus durs & même de les soutenir.

L'opinion qui suppose à l'air, je ne sçai quelle teinture de Divinité, est très-ancienne. Anaximandre & Diogène d'Apollonie l'avoient enseignée dans la Grèce : à leur exemple Sénèque l'enseigna parmi les Romains; mais en y apportant beaucoup d'adoucissmens. Il auroit dû y en apporter davantage, & convenir seulement que l'air par ses deux grandes propriétés, sa pesanteur & son ressort, est le premier mobile de tous les changemens qui arrivent sur la terre, & qui y produisent sans cesse des Phénomènes nouveaux.

De la Partie Physique dont Sénèque a composé ses Questions naturelles, je passe à la Partie historique : & c'est, à mon avis, ce qu'il y a de plus intéressant dans son Ouvrage. Par exemple, il nous apprend que les Romains avoient des Miroirs qui grossissoient extrêmement les objets; des Miroirs qui multiplioient un même objet plusieurs fois; d'autres qui enlaidissoient jusqu'à ne pouvoir se souffrir; des Miroirs enfin d'une hauteur prodigieuse. On sçait qu'ils étoient anciennement de quelque métal fondu, & non de crystal, comme sont les nôtres, ou de verre préparé. Sénèque raconte ailleurs, que les Gourmets à Rome étoient si friands & si délicats, qu'ils faisoient servir

servir sur table le poisson tout en vie, & renfermé dans des vases transparens. Ainsi les yeux se contentoient avant le goût, & parmi les Convives, aucun ne pouvoit craindre d'être surpris. Le grand art de la volupté est de faire en sorte que tous les sens y participent en même tems.

Voici deux autres remarques qui paroïtroient incroyables, si des expériences modernes ne les confirmoient. La première regarde une rivière qui se forma tout-à-coup dans la Carie. Elle étoit pleine de poissons inconnus, dit Sénèque; mais si dangereux que tous ceux qui en mangèrent moururent empoisonnez. On éprouve quelque chose de semblable dans la Louisiane, ce pays infertile & presque de niveau avec la Mer: on ne sçauroit y fouiller, même à 20 & 30

V. Miscell.  
pieds de profondeur, qu'on ne rencon-  
tre des amas d'eau salée où se nourrissent  
des poissons & des coquillages souter-  
rains, qui sont un mets empoisonné.

Curios. five  
Ephem.  
Phys. an-  
num text.

La seconde remarque tombe sur une entreprise de Philippe, Roi de Macédoine. Il fit descendre plusieurs ouvriers dans une mine abandonnée, & il leur promit de grandes récompenses, s'ils pouvoient la parcourir entièrement. Mais ces ouvriers pensèrent se noyer, & revinrent bien-tôt sur leurs pas. On ne

put les obliger par les plus grandes menaces à y retourner. Toutes les mines du Pérou sont sujettes à de pareilles crues d'eau , si subites quelquefois , qu'une infinité d'ouvriers y périssent; & ce qui coûte le plus , c'est le soin continuel qu'il faut prendre pour les épuiser. Les fraix en sont immenses.

Au-reste , Sénèque a connu plusieurs grands principes de la Méchanique des liqueurs ; témoin celui-ci : Tout corps qui flotte , pèse autant qu'il déplace d'eau. Là-dessus , il explique la formation de certaines Isles mouvantes , telles qu'il s'en trouve en plusieurs lieux. Il fait voir qu'elles ne sont qu'un amas de vieilles fouches & de racines entremêlées de terre , & liées ensemble par la viscosité de l'eau. Ces Isles ont très-peu d'épaisseur , quoique souvent on y voye croître des saules & d'autres arbres semblables. Il paroît aussi que Sénèque a eu quelque idée de cette proposition : Que la ligne de la plus vite descente n'est point la ligne droite.

Dans le Traité qu'il a fait de la Providence , il parle ainsi du flux & reflux.  
 » Faites-y attention , vous verrez que les  
 » rivages demeurent à sec lorsque la  
 » mer se retire ; & au-contraire qu'ils se  
 » couvrent d'eau , lorsqu'elle revient sur  
 » ses pas . Raïsonnez maintenant sur ce  
 » jeu

» jeu de la Nature , vous croirez que  
 » tantôt la mer se resserre en elle-même,  
 » & tantôt qu'elle étend ses bornes &  
 » se ressaisit des lieux qu'elle a abandon-  
 » nez. Cependant toutes ces alternati-  
 » ves de marées qui arrivent précisé-  
 » ment à certains jours & à certaines  
 » heures , dépendent de la Lune , qui  
 » est cause qu'elles sont plus ou moins  
 » grandes. Car enfin tout l'Océan est  
 » sous sa domination , & ne déborde  
 » que par ses ordres.

### III. De Pline.

Pline naquit à Vérone , comme tous De Pline.  
 les Critiques en conviennent aujour-  
 d'hui. L'ambition n'avoit pas encore  
 mis à la mode ce préjugé fatal aux Scien-  
 ces , & trop souvent répété , que les  
 Gens de Lettres ne sont propres qu'à  
 vivre dans l'obscurité de leur cabinet.  
 Pline exerça des emplois très-considéra-  
 bles , & il eut avec cela le loisir de pu-  
 blier un grand nombre d'Ouvrages. Per-  
 sonne n'a été plus convaincu que lui de  
 la nécessité de l'étude , il regardoit tout  
 le tems qu'on lui dérobe , comme un  
 tems perdu , & dont la perte doit cau-  
 ser des regrets infinis. „ Je donne tout le  
 » jour aux affaires, dit-il agréablement  
 » à Titus, depuis Empereur & alors Con-  
 ful

Plin. in  
 Proem.



62 HISTOIRE CRITIQUE

Plin. ju-  
nior Epist.  
l. 3.

ful pour la sixième fois, » & je me réfère  
» ve la nuit afin de l'employer à la  
» lecture & à la composition. Ne fe-  
» rois-je pas trop heureux encore,  
» quand cette conduite ne me procu-  
» reroit d'autre avantage que celui de  
» vivre plus longtems ? Le sommeil ôte  
» la moitié de la vie, & c'est un gain  
» infaillible, plus sûr & plus légitime  
» que tous les autres, que de s'y livrer  
» le moins qu'on peut.

Vossius de  
Histor.  
Lat.  
Hist. Nat.  
l. 1.

Les superstitions que Rome avoit con-  
sacrées par un usage immémorial, devin-  
rent odieuses à Pline. Il dédaigna ces  
statues de bronze & de marbre, dont  
la crédulité publique avoit orné le Ca-  
pitole. Mais par un excès contraire,  
il se rendit juge de ses propres pensées :  
il tomba dans l'Athéisme. *Je ne connois  
d'autre Dieu, avouoit-il hautement, que  
ce vaste Univers : il n'a point commencé,  
& il n'aura point de fin : il contient tout  
en lui-même, & rien n'est au-delà : il  
gouverne tout par des loix certaines &  
immuables, quoique tout paroisse se gou-  
verner au hazard : il ressemble parfaite-  
ment à l'infini, quoiqu'il soit composé de  
parties dégagées l'une de l'autre : enfin,  
c'est l'ouvrage & l'ouvrier, c'est la Nature  
universelle.*

Pline croyoit outre cela que l'homme  
meurt tout entier, & qu'il n'y a après  
cette

cette vie , ni châtimens à craindre , ni récompenses à espérer. Une pareille doctrine pousse ordinairement au libertinage. Mais je ne le dissimulerai point : Pline étoit irréprochable du côté des mœurs , il paroissoit en public tel qu'il étoit dans le deshabillé. Rien n'est plus touchant ni plus ingénieux , que les peintures qu'il fait des vices de son tems. On voit bien que son langage est celui de la sincérité , & qu'il n'affecte point de blâmer.

Je dois observer à la louange des Anciens , qu'ils ne faisoient point de la liberté de leurs sentimens , le prix de la débauche & de la dissolution. L'Orateur Philosophe ayant avoué , que plusieurs Grands-Hommes s'étoient livrez à des doutes sur l'immortalité de l'ame & les promesses d'une vie future , se reprend en ces termes : » J'ai presque honte de ce que je viens de dire , car on pourroit s'en autoriser pour commettre plus hardiment des actions mauvaises , des crimes. Cela seroit vrai , si au défaut de la crainte des Dieux , la conscience n'étoit point un tribunal assez sévère pour juger des vertus & des vices. Et peut-être , sans le reproche intérieur de cette conscience , toutes les autres raisons s'évanouiroient-elles. V. Quintil.

*Nihil est enim tam occupatum , tam multum tisor.* l. 12.

De Nat.  
Deor. l. 3.

# 64 HISTOIRE CRITIQUE

*risforme, tot ac tam variis affectibus concisum atque laceratum, quam mala mens*

Salmaf. in  
Prol. ad  
Exercitat.  
Plinianas.

L'Histoire Naturelle demande des recherches infinies & des connoissances profondes; avec cela un grand amour du travail, & ce courage d'esprit qui ne se rebute point des difficultez. Pline osa essayer ses forces sur une matiere si épineuse, & à peine connue. Rien ne se dérobe à ses regards perçans, ou du moins, rien ne paroît s'y dérober. Il parle des métaux, des minéraux, des plantes, des drogues, des pierres; de ce qui croît en Italie, & de ce qu'on apporte des Royaumes éloignez: il entre dans le détail des Arts; il remarque les industries particulieres qu'on néglige si ordinairement; il assure la réputation des Ouvriers fameux & à qui l'on doit tant, sans presque les connoître. S'étonnera-t-on que dans une si grande abondance de choses, il lui échappe quelques fautes & quelques manquemens? Peut-être même que ce qui nous semble tel, vient des causes suivantes: ou de la perte irréparable que nous avons faite de plusieurs adresses, de plusieurs secrets connus des Anciens; ou des changemens terribles & des bouleversemens que la Terre a soufferts, & qu'elle souffre encore de siècle en siècle; ou de certaines expériences que nous traitons

traitons avec dédain , parceque nous ne les avons pas encore assez vérifiées. Plin ne , par exemple , a été censuré pour avoir dit que le jour de la mort de Denys le Tyran , toute l'eau de mer du port de Syracuse devint douce. La chose n'est point si extraordinaire , que je ne l'aye éprouvée cent fois. Après plusieurs jours d'une pluie forte , telle qu'il en fait vers les Equinoxes , toute l'eau de mer change le long des côtes , & de couleur , & de goût : on ne la trouve plus salée. Apparemment , que Denys mourut dans une de ces conjonctures de tems.

Au-reste, Pline sçavoit admirer l'im- V. præfer-  
mense fécondité de la Nature : il croyoit tim. Hist.  
qu'elle n'a rien produit ni rien tiré de Nat. l. 22.  
son sein , qui n'ait quelque propriété ,  
quelque utilité , quelque bonté. Cette  
idée , qui est si sublime & si vraie en  
même tems , a fait pourtant un tort infi-  
ni aux Anciens. Elle les a portez à devin-  
ner, lorsque les connoissances leur man-  
quoient. De-là sont venus tant d'Ouvra-  
ges qu'ils ont publiez inconsidérément  
sous les titres de Choses admirables , de  
Choses incroyables , de Choses inouïes ,  
&c. Le tems a fait périr un Traité de  
Cicéron , écrit dans ce goût-là.

J'ajouterai à l'honneur de Pline , que  
son Histoire Naturelle est remplie de  
traits : que non content d'instruire , il  
donne

## 66 HISTOIRE CRITIQUE

donne encore à la curiosité. Il y en a un qui regarde Jules-Cesar, & qui marque bien que les ames de la plus forte trempe s'oublient, & se démentent en certaines occasions. Le char du Dictateur pensa un jour se renverser. Depuis cet accident il n'osoit y monter, ni s'y asseoir, qu'il n'eût trois fois récité un certain Vers destiné ridiculement à sa sûreté. Plusieurs imiterent cet exemple, tant les sortises d'éclat sont contagieuses, & se répandent de proche en proche.

Pour détourner les sortilèges & les maléfices, les Anciens attachoient une tête de Loup à l'entrée de leurs maisons de campagne. Cette pratique, si frivole dans sa naissance, a duré très-long tems; & je m'imagine qu'elle a donné lieu à ces têtes d'animaux & à ces oiseaux de proie, qu'on cloue avec tant de soin aux portes de presque tous nos Châteaux. Il n'est point surprenant qu'un usage superstitieux soit devenu un droit honorifique. Les Anglois font mettre un fer à cheval; mais en-dedans de la porte de leurs chambres: ils croient par-là se préserver de tous les enchantemens.

Qu'on me permette encore une remarque très-courte. Pline reproche aux Gens de guerre de son tems, que non  
seulement

seulement ils se trouvent surchargez de leurs armes ; mais encore de leurs vêtemens. *Et c'est pour cela , leur dit-il , que vous vous donnez des habits de soye , qu'on pardonnoit à la mollesse des femmes.* Comme il est à propos quelquefois de comparer les choses anciennes aux modernes , je rapporterai ce que disoit il n'y a pas plus d'un siècle le généreux Duc de Rohan , dans son *Traité de la Guerre.* *Nous sommes aujourd'hui si délicats , qu'à peine voulons-nous porter nos armes : tant s'en faut que nous voulions porter sur nous pour huit jours de vivres.* Combien la Milice Françoisse a-t-elle encore dégénéré ! Combien le luxe , la bonne chère , le faste , & un certain amour de la décoration, ont-ils augmenté ! Serions-nous reconnus de nos Ancêtres , eux qui n'aimoient que la gloire qui s'acquiert par les travaux les plus pénibles ?

#### IV. De Plutarque.

Aux deux Philosophes dont j'ai déjà De Plutar-  
parlé, un troisième vint s'unir ; & c'est que.  
le fameux Plutarque. Il connut de bonne heure que la Science n'est qu'un vain ornement , si la droiture des sentimens & la probité ne l'accompagnent. Il remercie sans cesse & son pere & son  
ayeul,



## 68 HISTOIRE CRITIQUE

ayeul, de lui avoir procuré une éducation excellente. Il regarde l'amitié que lui portoit son frere, comme un bienfait & une faveur précieuse des Dieux. Que je suis touché de ces effusions de cœur ! Que l'honnête-homme me paroît au-dessus du sçavant ! Le chef-d'œuvre de Plutarque, & peut-être celui de l'Antiquité, ce sont les Vies des Hommes Illustres. J'y trouve les grands exemples mêlez aux solides instructions, l'utilité jointe à l'agrément. La méthode de l'Auteur est d'étayer ses discours de traits mémorables, & de comparaisons ingénieuses. Il gagne, à la vérité, peu de terrain par cette voye : mais sa marche en est plus ferme & plus assurée. On arrive certainement au but, quand on ménage ses forces dès l'entrée de la carrière. Je découvre le même goût de composition dans les autres Ouvrages de Plutarque : mais soit qu'il se néglige, soit qu'il appréhende de décider, sa maniere d'écrire est moins agréable & moins soutenuë. On sent qu'il ne s'est point assujetti ses lectures, & que l'abondance le flatte plus que le choix & la perfection.

Plutarque avoit embrassé la Secte des Académiciens, où toutes les autres venoient faire naufrage. Il déguise avec beaucoup d'adresse le parti qu'il prend,

&c

& se ménage par-là le droit de changer. Il blâme plus qu'il n'approuve, & rarement approuve-t-il sans quelque restriction, sans un petit air de raillerie. L'objet perpétuel de ses Satyres & de ses insultes, ce sont les Stoïciens & les Epicuriens. Il leur porte des coups redoublez; & son triomphe, qu'il diminue par une loüable modestie, me paroît complet.

Plutarque auroit dû se contenir dans ces bornes, qui lui laissoient encore un champ assez libre: sa réputation aujourd'hui seroit en sureté. Mais qu'il est différent de lui-même, quand il donne dans des sens mystiques, & qu'il se livre à des allégories forcées! On ne l'entend point: on n'ose le suivre. Ce n'est plus cet Erasme, in homme presque Chrétien au milieu des Conv. Re- ténèbres du Paganisme, ce Philosophe lig. sensé qui fait voir la différence de l'ami & du flatteur; qui recommande l'éducation des enfans; qui entretient les Rois & ceux qui sont destinez au maniment des affaires; qui blâme hautement le désir insatiable d'amasser; qui met le repos de l'esprit au rang des plus grands biens, &c. c'est une imagination vive & effrénée, que tout accommode, à qui tout plaît. J'en appelle au jugement de ceux qui ont lu ses Traitez sur la création de l'ame, sur le Démon familier de Socrate,  
sur

sur le silence des Oracles , sur la destinée toute-puissante , sur l'Inscription qu'on voyoit à la porte du Temple de Delphes, &c. J'ignore si l'Auteur a voulu tromper les Lecteurs, ou si lui-même a été trompé le premier : pareil égarement des deux côtez. Un seul endroit de Plutarque m'a paru convenir à la nouvelle Physique. C'est celui où il assure que chaque Plante est renfermée dans

Plut. de sa graine , ou dans sa semence. *Ce qui*  
 comm. no- *étoit caché sous un petit volume*, dit-il,  
 tion. adv. *acquiert une grande étendue : & elle rend*  
 Stoïcos. *sensible avec le tems , ce que les yeux ne*  
*pouvoit appercevoir dans l'origine.*

On croit que Plutarque vint s'établir à Rome , sur la fin du règne de Domitien. Les Sciences , qu'avoit pros crit cet Empereur souillé de tant d'autres crimes , refleurirent par les soins & les libéralitez de Nerva. Plutarque même tint sous ses yeux des Conférences de Philosophie : on peut juger avec assez d'apparence, que l'éclat répondit au succès ; car il s'attira l'estime de tous les honnêtes-gens de Rome : & ce qui met le sceau à cette estime , Trajan successeur de Nerva le prit sous sa protection , & l'honora même d'une tendre amitié, tant qu'il vécut. Un si fin connoisseur du mérite des hommes approuvoit sobrement : mais son approba-  
 tion,

V. Plut.  
 vitam ad  
 calcemejus  
 Operum.

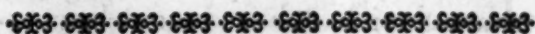
tion, ainsi que l'avouë Pline dans le fameux Panégyrique qu'il lui a consacré, étoit la marque la plus certaine, & au même tems la récompense la plus flatteuse, de l'étudition & de la vertu.

Ce fut après sa mort que Plutarque, rassasié de distinctions, prit le parti de s'en retourner dans la Grece. Là, il passa au milieu d'un doux repos les dernières années de sa vie, & ce repos étoit accompagné de dignité; car les Magistrats de tous les lieux où pouvoit séjourner Plutarque, avoient ordre de ne rien faire sans prendre son avis, & de lui rendre les mêmes honneurs qu'on rendoit aux hommes Consulaires.

Je ne sçaurois trop louer ceux qui, ayant servi le Public de tous leurs talens, & long-tems joui des faveurs de la fortune, se retirent à propos, & soustiennent dans une vie privée la gloire & la réputation qu'ils ont acquise dans des emplois laborieux. Par ce moyen, ils survivent à eux-mêmes & s'approchent sans effroi de la mort. Malheur (peut-on trop le répéter?) Malheur à celui qui s'en laisse surprendre! *Optimus Sen. de virtutis finis est antequam deficias, desinere. brev. vitæ.*



HISTOIRE  
CRITIQUE  
DE LA  
PHILOSOPHIE.



LIVRE HUITIÈME.

DES PHILOSOPHES QUI ONT  
FLEURI DEPUIS LE RÉGNE DE  
TRAJAN JUSQU'À LA DÉCA-  
DENCE DE L'EMPIRE ROMAIN,  
ET DEPUIS SA DÉCADENCE  
JUSQU'À LA CHUTE DE L'EM-  
PIRE D'ORIENT.

CHAPITRE

## CHAPITRE XXXIV.

- I. *Naissance de Jésus - Christ.* II. *Des changemens que sa Doctrine a apportez dans le monde.* III. *De Potamon d'Alexandrie.* IV. *Des Eclectiques.*

## I.

**L**E s hommes nez méchans , & Naissance abandonnez à leur propre foi- de Jésus-  
blesse , n'avoient marché de- Christ,  
puis l'origine du monde que  
pour s'égarer. Chaque siècle enfantoit  
de nouveaux desordres , & les erreurs  
préjudiciables s'accumuloient les unes  
sur les autres , à la honte de la raison &  
au décri des bonnes mœurs. La lumière  
naturelle s'affoiblissant de jour en jour ,  
ne se montroit plus que par échapées ,  
& à la fin elles s'éteignit tout-à-fait. Sous  
le nom & la généalogie des Dieux que  
la Fable avoit créez , c'étoit le vice lui-  
même qu'on adoroit : les passions hon-  
teuses , & dont on rougissoit en secret ,  
avoient des Prêtres & des Autels : les  
Temples étoient devenus des Lieux de  
prostitution & de débauche : on alla en- Aug. de  
fin jusqu'à prodiguer l'encens aux mala- Civit. Dei  
Tome III. D dies 1. 2. 3. & 4.



74 HISTOIRE CRITIQUE

dies cruelles , aux fléaux qui ravagent la terre , à la mort même. Que dirai-je de plus ? Les hommes aveuglez se défilioient les uns les autres , & les plus coupables , ceux à qui on auroit eu honte de ressembler , n'étoient point exclus de cet honneur. Sur cela , s'écrie amé-

Epist. ad rement l'Apôtre St. Paul : » Ils se sont  
Rom. c. 3. » tous détournent du droit chemin ; ils  
» sont tous devenus inutiles ; il n'y en a  
» point qui fasse le bien , non , il n'y  
» en a point un seul.

Une partie de ce reproche humiliant tombe aussi sur les Juifs. Quoique toute leur Histoire ne fût qu'un bienfait continuél de Dieu , ils commencerent à le méconnoître & même à l'oublier , sous le règne des Asmonéens & vers le tems de Jonathas. Les superstitions s'accruent du penchant invincible que la Nation avoit toujours eu à l'Idolâtrie , & ce penchant étoit encore fortifié par les leçons vaines & ambitieuses de ceux qui vouloient entendre leur empire sur les consciences. Déjà le véritable esprit de la Loi se perdoit : déjà les Prophéties ne s'expliquoient plus selon l'usage antique , & les passions séduisantes les détournoient à un nouveau sens. On aimoit à se flatter d'une maniere artificieuse , & non à suivre la vérité connue.

Dans

Dans ce renversement général de l'Esprit-Humain, dans cette défaillance de toutes les vertus, Jésus-Christ est envoyé sur la terre. A cette clarté qui commence de luire en Israël, toutes les ombres se dissipent & tous les doutes s'évanouissent. Un beau jour s'élève, pour ne plus finir. Les Nations voisines & les Nations éloignées, les barbares & celles qui sont plus polies, toutes en un mot y ont part. Plus de choix, plus de distinction, plus de préférence. Les dons se communiquent abondamment, & la main libérale qui les verse, ne se retire plus.

## I I.

Ici je ferai deux réflexions, & ce Des changements en marchant sur les traces de l'Augmentateur le plus exact & le plus modéré qui que la Doctrine a apportez dans le monde. ait jamais écrit sur ce sujet. Ma première réflexion regarde ce prodigieux & le funeste égarement où le Genre-Humain étoit plongé avant la naissance de Jésus-Christ. Que de variations & d'incertitudes sur les points les plus importants! 2. & 3. Quel désordre d'opinions sur l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, sur la nature du souverain bien! La Philosophie n'en parloit que d'une manière foible & chancelante. Elle se contredisoit

soit sans cesse, & même à force de raisonnemens subtils & captieux, en jettant un voile obscur sur les premières notions, elle réduisit toutes choses à de simples conjectures. On apprenoit à douter avec les Anciens Philosophes; mais ce n'étoit point un doute sage & réfléchi, qui aidât à trouver la vérité.

J'ajouterais encore, que dans la Grece & à Rome, l'on pouvoit dire impunément : *Il n'y a point de Dieu, la ruine du corps entraîne celle de l'ame, l'homme doit chercher sa félicité dans les joyes & les plaisirs sensibles.* Des Sectes entières l'ont soutenu & l'ont même enseigné, sans que le Magistrat punît leur audace, ou que le Peuple effrayé jettât un cri d'indignation. J'avouë que d'autres Sectes combattoient persévérément cette Doctrine; mais elles le faisoient de la même manière qu'elles auroient combattu une erreur de Physique ou une fausse démonstration de Géométrie. Toute liberté étoit permise sur une matière qui n'en souffre point. On jouissoit du spectacle que donnoient les contradicteurs, sans faire aucun retour sur soi-même. Il falloit qu'une Autorité supérieure vînt fixer toutes les incertitudes des esprits flottans, & apprît à l'Univers ce qu'il devoit penser. Autorité sublime & efficace, qui pouvoit la soutenir plus digne-

nement que celui à qui le Pere la con- Joan.  
 fioit ? Jésus-Christ est donc le premier Epist. 1. c.  
 qui ait établi des connoissances sûres & 4.  
 invariables. Il n'a point parlé en hésitant, ou sur des Traditions douteuses. Tout ce qui lui arrive a été prévu plusieurs siècles auparavant. Sa parole se fait clairement entendre, & il a encore employé tout ce qui pouvoit servir à la confirmer, prodiges étonnans, Miracles exposez à tous les yeux & au-dessus de tout soupçon, nouvelles idées de vertu, pratiques & maximes plus parfaites. *Ainsi nous sommes dans sa main, nous & Sapien. c.*  
*nos discours, avec toute la science d'agir 7.*  
*& le réglemeut de la vie.*

Ma seconde réflexion donnera plus de poids & de clarté à la premiere. Parmi les Anciens & principalement dans la Grece, les Philosophes, les gens d'esprit, reconnoissoient que tout étoit si dépravé, si mêlé de vrai & de faux, qu'ils ne pouvoient se conduire par leurs seules lumieres. Ils demandoient un Maître qui les guidât au milieu des doutes & des inquiétudes dont ils se trouvoient surchargez. Platon tombe d'accord qu'il faut une révélation divine, pour parler sûrement de la Divinité; ce qui se rapporte à cette pensée de Salomon : *J'ai Sap. ut sup.*  
*appris tout ce qui étoit caché & qui n'a- pra c. 7.*  
*voit pas encore été découvert; parceque*

# 78 HISTOIRE CRITIQUE

la Sageſſe même qui a tout créé, m'en a heureuſement inſtruit. Ariſtote reconnoît en pluſieurs endroits de ſa Méta-phyſique, qu'il manquoit à l'homme une Science ſupérieure, dont les principes de toutes les autres doivent dépendre, & c'eſt cette Science que quelques-uns de ſes Commentateurs appellent *Deſiderata Ariſtotelis*.

Les Philoſophes, comme on voit, ſentoient parfaitement tous leurs beſoins; mais ils ne pouvoient y remédier que par quelque coup d'éclat, par quelque lumière imprévuë & ſurnaturelle. De-là

Plat. de vient qu'ils diſoient unanimement: On  
Leg. l. 5. ne doit jamais rien changer à la Religion  
Cic. l. 3. de qu'on trouve établie, & dont l'origine ſe  
Nat. Deor. confond avec celle du monde. Et ce qu'ils

entendoient par ces paroles, c'eſt que les hommes n'ont point droit de toucher aux choſes autorifées par un uſage im-mémorial; ou du moins que pour y tou-

cher, il falloit être plus qu'homme. So-  
Apud Plat. crate ayant demandé à l'Oracle de Del-  
l. 2. de Rep. phes ce qu'il pouvoit faire de plus agréa-  
ble aux Dieux, l'Oracle lui répondit,  
que c'étoit de vivre tranquillement, en ſuivant les mœurs & la Religion du pays où il étoit né. A cette occaſion Eraſmo, dans un Préface qu'il a miſe à la tête des Queſtions Tuſculanes, avouë que Cicéron & les autres Sages du Pa-ganiſme

ganisme ne pouvoient se dispenser de sacrifier aux Idoles , parcequ'ils ne pouvoient se dispenser d'obéir aux loix , les loix étant , pour ainsi dire , le supplément de la Religion. Cette ouverture , ajoute Erasme , suffit pour excuser ceux qui ont vécu au milieu de l'Idolâtrie , & même pour les justifier.

La nécessité d'un secours surnaturel & divin , au milieu de l'horrible corruption qui avoit tout gagné , étoit donc connue des Anciens Sages , & plus on approchoit du siècle où devoit naître Jésus-Christ , plus on voyoit croître , plus on sentoit la nécessité de ce secours. Le sçavant Isaac Vossius soupçonne que les Oracles des Sibylles , ou du moins ce qui De Sibyll. en est cité par les Auteurs qui ont vécu c. 4. avant Jésus-Christ , sont d'heureuses fictions , produites exprès par les Juifs , vers le tems que Pompée s'empara de Jérusalem. Le but de ces Juifs étoit de concilier parmi les Payens quelque autorité aux Prophètes , & de disposer le monde presque aveugle à la venue du Messie , qu'ils jugeoient devoir bien-tôt paroître , suivant la fameuse prédiction de Daniel. Et véritablement le bruit s'étoit répandu à Rome & dans les principales Villes de l'Empire , que les Juifs attendoient un Libérateur qui changeroit toute la face de l'Univers. Cette espérance de-



voit flatter & surprendre les Payens , & en même-tems diminuer la peine qu'ils se sentoient à avouer le déplorable état où ils étoient réduits.

Je ne sçai si je dois ajoûter ici , que plusieurs Auteurs d'une foi irréprochable , ont pensé que lorsque Jésus-Christ est descendu sur la Terre , il étoit impossible qu'il n'y descendît. Toutes les voyes de l'homme se trouvoient perverses : le vrai ne se montroit plus à ses yeux , & le faux , même donné pour tel , occupoit sa place. Il n'y avoit plus aucun principe de conduite , aucune règle de mœurs. Les hommes étoient trop gâtez , trop vicieux , pour pouvoir être ramenez par un autre homme : il falloit quelqu'un qui fût revêtu de l'autorité Divine , ou un Dieu lui-même. Le Cardinal Pierre d'Ailli , si célèbre dans le XIV. siècle , a été encore plus loin ; car dans le Livre qu'il a publié de *Concordia Historia & Astrologia Divinatricis* , il a établi comme un principe certain , qu'on a pu prévoir , qu'on a pu même prédire le Déluge de Noé & la Naissance de Jésus-Christ ; que ces deux prodiges & tous ceux qui s'en sont suivis , étoient nécessaires au monde , & qu'ils entroient dans le plan détaillé de sa formation ; que les hommes ayant péché , les hommes devoient être rachetez d'une  
maniere

ne maniere ineffable ; enfin , que tout le système de la Rédemption est écrit dans les Astres , suivant le rapport que Dieu a mis entre le spirituel & le maternel. D'où le Cardinal d'Ailli déduisoit une espece de Théologie Astrologique, dont il étoit sérieusement persuadé, quoiqu'au fond rien ne fût plus vain ni plus frivole.

Bellarmin:  
de Script.  
Eccles.

A l'égard des Juifs, un Prophete leur avoit été promis expressément de leur nation , & choisi d'entre leurs freres ; & c'est ce Prophete qu'ils devoient écouter avec soumission & respect. Mais avant sa venuë, foibles encore & peu éclairés, ils ne voyoient les choses qu'à-travers des voiles épais : ils ne désiroient que des biens sensibles & des félicités temporelles. Il étoit donc indispensable que la Loi ancienne s'abolît, & qu'une nouvelle prît sa place, au soulagement & à l'instruction de tous les peuples. Quel bonheur pour eux, de se voir sincèrement réunis, & de marcher avec une noble ambition dans les mêmes routes ! Car après tout , Dieu , en préférant les Juifs, n'avoit pas totalement abandonné les autres nations. Il vouloit qu'on les regardât avec douceur & humanité, parceque lui-même il les regardoit avec des yeux de Pere commun. Quelque jaloux que fussent les Juifs de leur vocation , plusieurs d'entre eux

Deut. c. 18.

## 82 HISTOIRE CRITIQUE

avonoient sans peine qu'on pouvoit parvenir au Salut par la seule Religion Naturelle ; c'est-à-dire , en observant les usages, les préceptes que Noé & sa famille dispersée observèrent jusqu'à Abraham.

En faisant réflexion sur ce que je viens de dire, je trouve le point de ralliement où les deux Alliances viennent se rendre. Dans la première, le Seigneur  
 C. 6. dit par la bouche du Prophète Osée : *Le bien que vous faites aux hommes m'est plus agréable que le sacrifice, & j'aime mieux la connoissance de Dieu que tous les holocaustes.* Dans la seconde, l'Apôtre Saint Jean établit ce principe :  
 Ep. 1. c. 3. *Le commandement qu'il nous a fait est de croire au nom de son Fils Jesus-Christ, & de nous aimer les uns les autres, comme il nous l'a commandé.* Voilà ce qui forme le partage des siècles écoulés, & le lien immuable de la paix qui doit régner entre les hommes. Toujours on a pu remonter à la connoissance du souverain Auteur de l'Univers. Les Cieux & la Terre, le jour qui brille & la nuit sombre, publient son pouvoir & ses merveilles. Cette persuasion générale qui faisoit tout le mérite de nos Ancêtres, ne suffit plus aujourd'hui : il y faut ajouter de surcroît la particulière d'un Médiateur donné avant lui, l'homme  
 pou-

pouvoit, aidé & secouru de sa raison, reconnoître un Créateur, l'adorer humblement : mais depuis sa naissance, la foi au Réparateur est devenue nécessaire. Et c'est par cette foi seule qu'on peut aspirer à une vie plus glorieuse, & mériter des récompenses qui sont sans mesure, comme elles seront sans bornes.

## III.

Sur la fin du règne d'Auguste, & lorsque Jésus-Christ étoit prêt à descendre sur la Terre, il s'éleva une nouvelle méthode d'étudier, dont le Christianisme se prévalut dans sa naissance. L'Auteur de cette méthode étoit Potamon d'Alexandrie. Egalemeut éloignée de l'incertitude des Pyrrhoniens & de la présomption des Dogmatiques, elle consistoit à emprunter de chaque Philosophe ce qu'il avoit dit de plus raisonnable. Par ce moyen l'esprit jouissoit de toute son indépendance, & victorieux des préventions, il ne tendoit qu'à l'éclaircissement de la vérité. *La Philosophie, remarquoit alors un homme habile, n'est l'ouvrage ni de Zénon, ni d'Epicure, ni de Platon, ni d'Aristote. Chacun d'eux y a travaillé conjointement ; mais elle ne s'approprie que ce*

De Potamon d'Alexandrie.

Clem.  
Alex.  
Strom. l. 8.

# 84 HISTOIRE CRITIQUE

*petit nombre de choses excellentes qu'on trouve dans leurs Ecrits.*

J'avouerai ici, que la méthode introduite par Potamon renferme beaucoup de justesse & de discernement. Mais il a dû toujours être bien facile de s'en aviser. Quel homme ignore que le vrai doit être reçu, quelque main qui nous le présente; & qu'il faut renoncer à l'erreur, malgré le crédit & la réputation de ceux qui l'appuyent? *Soyez libre, ingénu & sincere dans vos jugemens*, ordonne Cicéron; *ne vous faites jamais un mérite de soutenir des sentimens dont vous n'êtes point convaincu.* Puissé-je, disoit Socrate, me conserver dans cette situation d'esprit, de n'écouter jamais mes Maîtres ni mes Amis plus que ma Raison, & de la prendre toujours pour ma meilleure conseillère!

L. I. de Nat. Deor. V. Plat. in charm.

## I V.

Des Eclectiques, Il ne paroît pas que Potamon ait présidé à aucune Ecole, ni qu'il ait donné naissance à aucune Secte. Mais sa maniere de philosopher se répandit de proche en proche dans tout le Monde avant. Ceux qui l'embrasserent, soit à Alexandrie, soit à Rome, furent nommez *Eclectique*. Depuis long-tems, observe Saint Augustin, *personne ne prend plus le titre d'Ac-*

Epist. ad Dio.

*d'Académicien ni d'Epicurien , ni de Stoicien. Il s'est formé une nouvelle Philosophie du débris de toutes les anciennes ; & c'est celle qu'on suit aujourd'hui.* Les premiers Peres de l'Eglise , qu'éclaireroit une raison perfectionnée par la Grace , s'y attachèrent encore plus que tous les autres. Leur dessein étoit d'instruire les Payens , & de les préparer insensiblement à la connoissance de Jesus-Christ. Ouvrage laborieux , & pour lequel il falloit deux choses : Premièrement , les détromper de l'idée trop avantageuse qu'ils avoient des anciens Philosophes ; & secondement , les prévenir en faveur de la nouvelle Philosophie qui étoit descendue du Ciel. C'est où Clément Alexandrin , Origène , Grégoire Thaumaturge , Arnobe , & Lactance ont parfaitement réussi. Je vais sur cela rapporter un Passage admirable du dernier. Dans les choses , dit-il , où il s'a-  
 git de la conduite & de l'instruction de la vie humaine , il faut se fier à soi-même , & faire tous ses efforts pour découvrir la vérité. Car ceux qui ne se servent point de leur esprit , mais de celui des autres , ressemblent aux animaux qui sont privez du bienfait de la raison. Il est certain que Dieu a donné assez de discernement à chaque homme , pour saisir les choses qui lui sont nécessaires,  
 & pour

Lact. l. 2.



## 86 HISTOIRE CRITIQUE

& pour distinguer celles qu'il doit croire. Nos Ancêtres avoient à-peu-près le même fond de génie & les mêmes talens que nous avons aujourd'hui. La Nature, également libérale, ne partage pas un siècle aux dépens des autres. La vérité ressemble à la lumière du soleil : elle frappe tous les esprits attentifs. C'est pourquoi le désir le plus naturel à l'homme étant l'amour de la sagesse, il étouffe ce désir d'une manière honteuse, en se laissant aller aux opinions reçues, sans les examiner auparavant. Cette lâcheté d'esprit vient de ce qu'on se persuade indiscrètement deux choses ; & que les Anciens ne se sont point trompez, & que les Modernes ne peuvent les égaler du côté de l'esprit.

Est-ce que les titres d'Anciens & de Modernes mettent quelque différence parmi les hommes ? Les uns sont-ils infallibles par préférence aux autres ? A tout balancer, dit Cicéron, les choses trouvées par ceux qui viennent les derniers, sont d'ordinaire plus exactes & plus correctes, que celles qu'on attribue à leurs prédécesseurs.

V. Cic.  
Acad.

Quæst. l. i.

CHA-

## CHAPITRE XXXV.

- I. *De l'Empereur Hadrien.* II. *De Marc-Aurele-Antonin.* III. *Du manteau que portoient alors les Philosophes.* IV. *De l'Impératrice Julie.* V. *De la ressemblance avec Alexandre le Grand.* VI. *Du rétablissement des Repas philosophiques.* VII. *Noms des principaux Philosophes qui ont fleuri depuis Marc-Aurele jusqu'à la fin du III. Siècle.*

## I.

**L**Es Sciences s'étoient heureusement De l'Empe-  
rétablies à Rome, lorsqu'Hadrien reur Ha-  
monta sur le trône. Ce Prince, d'un drien.  
esprit ardent & curieux, né également Aur.  
pour avoir de grands vices & de gran- Victor.  
des vertus, se portoit volontiers aux  
choses où il y avoit de l'éclat & de la  
réputation à acquérir. Il vouloit tout Spart. in  
voir par ses propres yeux, & il entre- Adr.  
prit de longs voyages, seulement afin  
de s'instruire plus à fond de diverses  
singularitez dont il avoit ouï parler. Son  
successeur étoit en cela plus circonspect Jul. Capit.  
& plus réservé; car il disoit que les in Anton.  
Em- Pio.

Empereurs ne voyageoient jamais, qu'à la ruïne & à l'opression des Provinces. Dans sa jeunesse Hadrien s'étoit beaucoup appliqué, non seulement à l'étude de la langue Grecque, mais encore à la culture des Arts. Il y avoit même réussi avec tant de promptitude & tant d'adresse, qu'on disoit communément, que si la Nature ne l'avoit point destiné à être le Maître du monde, il seroit devenu le plus célèbre Artisan de son siècle. Ce qu'il retint de ses premiers travaux, ce fut de composer une Légion de toute sorte d'Ouvriers; & ils'en faisoit suivre dans ses différentes courses. Une attention exacte & bienfaisante le portoit à examiner tous les Ouvrages publics. Il les faisoit réparer en sa présence, ou il en faisoit construire de nouveaux, charmé de remplir par lui-même les fonctions d'Ingénieur-Général de l'Empire: ce qui l'a fait appeller dans plusieurs de ses Médailles, l'Hercule Romain.

Comme cet Empereur étoit extrêmement libéral, (il déchargea les Provinces de plus de vingt millions d'écus d'or, qu'elles devoient au Fisc,) ses libéralitez s'étendirent à tous les Sçavans. Il bâtit même à Rome en faveur de la Jeunesse, un Lieu d'exercices qu'il nomma *Athœnaum*. Il prit soin d'embellir son Palais d'Antium d'une Bibliothèque magnifique,

Suidas in  
Adr.

que , où se trouvoient plusieurs Ouvrages rares , & entr'autres les Lettres d'Apollone de Thyanes. Mais la passion chérie d'Hadrien étoit de passer pour habile , & même pour beaucoup plus habile que ceux qu'il récompensoit. Sa jalousie n'avoit point de bornes. Un jour l'Empereur disputoit avec Favorin , l. 17. un de ses Secrétaires. Celui-ci céda poliment, quoiqu'il sentît bien qu'il avoit raison. Ses amis cherherent à l'en railler; mais il leur répondit avec beaucoup de présence d'esprit : Eh quoi ! vouliez-vous que je l'emportasse sur un homme qui commande à trente Légions ?

## II.

Tout ce qu'on avoit fait à l'avantage De Marc-des Sciences fut approuvé par Antonin Aurel-Antoine Pius , & l'Empereur Marc-Aurele-Antonin. qui fut son gendre & son successeur , joignit à ses autres titres celui de Philosophe. On croit que les premiers qui le lui donnerent , furent Aristide & Quadrat , dans la généreuse Apologie qu'ils lui présentèrent pour justifier les Chrétiens. Formé par d'excellens Maîtres & sous les yeux d'un beau-pere vertueux , Marc-Aurele devint lui-même un des plus honnêtes hommes du monde. Cependant , je le dirai sans crainte de

de déplaire, quelque idée avantageuse qu'on se forme de sa droiture & de son équité, il ne passera jamais pour un adroit Politique ni pour un grand Capitaine. *Qu'est devenu L. Cassius*, disoit un homme qui portoit le même nom? *Qu'est devenu Caton le Censeur*? *Comment l'ancienne sévérité de nos mœurs s'est-elle éclipcée*? On en voyoit encore quelques restes chez nos Peres. Aujourd'hui, l'Empereur se cache & se renferme, pour philosopher: il parle de la Clémence, de l'Âme, du Juste, de l'Honnête; mais pour ce qui regarde le Gouvernement de la République, il n'en a aucune connoissance. Aussi lui reprochoit-on malignement qu'il vouloit rendre tous ses Sujets Philosophes, & cette plaisanterie fut principalement en vogue, lorsqu'il retranchoit les spectacles publics & les combats de Gladiateurs, dont les Romains étoient si affamez.

Vulc. Gal-  
lic. in Avid.  
Cassior

V. la Tra-  
duct. de  
Mr. & Mad.  
Dacier.

Au reste, Marc-Aurele avoit beaucoup d'esprit, & de cet esprit froid qui est propre à l'étude. Je n'en donnerai d'autre preuve que ce Recueil de Maximes & de Réflexions qu'il nous a laissé, & où il s'entretient si naïvement avec lui-même. Tout y est compassé, & de niveau; mais il semble qu'on devoit attendre quelque chose de plus fort d'un homme né pour commander  
aux

aux autres. *Aliud in Imperatore qua-* Treb.  
*ritur , aliud in Oratore vel Poëta flagi-* Pollit.  
*tatur.* En effet , il ne sied qu'à un Phi-  
 losophe isolé de débiter les maximes sui-  
 vantes. » Le tems ressemble à un  
 » fleuve impétueux. Dès qu'une cho-  
 » se paroît on la perd aussi - tôt de  
 » vuë ; & celle qui prend sa place est  
 » entraînée avec la même légereté. La  
 » vie s'écoule donc trop rapidement ,  
 » & pour former tant de projets , &  
 » pour se charger de tant d'entreprises.  
 » C'est bien-tôt fait. Quelque bonheur  
 » qu'on goûte , hélas ! on ne le goûte  
 » qu'un instant. . . . Le soin d'acqué-  
 » rir de la réputation est vain & fri-  
 » vol : ce soin mène à l'hypocrisie.  
 » On ne doit vivre que pour soi , sans  
 » trop s'embarrasser de ce que les au-  
 » tres jugent de nos actions , de ce  
 » qu'ils pensent de notre conduite. . . .  
 » Le repos est préférable aux Emplois  
 » les plus brillans. . . . La faveur des  
 » Princes ne mérite point les peines  
 » qu'on se donne pour l'obtenir. Plus  
 » on s'approche d'eux , plus on se li-  
 » vre à des chaînes , qui pour être do-  
 » rées , n'en sont pas moins pesantes.  
 De pareilles maximes , ce me semble ,  
 nuisent au but que doit avoir un Em-  
 pereur , d'engager tous ses Sujets à se  
 rendre utiles à la Patrie , à lui dévouer



## 92 HISTOIRE CRITIQUE

ce qu'ils ont de connoissances & de talens.

J'approuve beaucoup plus le discours judicieux que Marc - Aurele recommande à chaque homme de se tenir en mourant. *Tu t'es embarqué , tu as fait ta course , tu abordes au lieu où tu devois aller : fors courageusement du vaisseau. Si tu en fors pour arriver à une autre vie , tu y trouveras des Dieux rémunérateurs ; & si tu es privé de tout sentiment , tu cesseras d'être sous le joug des passions , & de servir à un corps qui est si fort au-dessous de ton ame , &c.* Ce langage étoit celui des Stoïciens les plus rigides. Marc-Aurele croyoit avec eux , que toutes les ames étoient des écoulemens de la Divinité , & qu'après la mort elles s'y rejoignoient intimement. Cela posé , ajoûtoit-il , combien les hommes ne doivent-ils pas s'aimer , se secourir & même se respecter les uns les autres ? Combien leur amitié ne doit-elle pas être vive , agissante & sincere ? Ils sont parens , avant même qui de naître dans telle ou telle famille.

Pour ce qui regarde la Physique , l'Empereur Romain n'en avoit aucune teinture. Il croyoit en général que tous les Etres ont une inclination , une pente secrete à s'unir avec leurs semblables,

bles, & que plus ces Etres sont parfaits, plus cette inclination & cette pente se font sentir. Quelle hardiessé de rappeler tout le mécanisme de la Nature à une sympathie imaginaire ! Ce n'est que dans la bouche des Poëtes, par exemple, dans celle de l'agréable Auteur du *Pastor Fido*, qu'un pareil Systême peut se faire écouter.

*Mira d'intorno, Silvio,* Atto I.  
*Quanto il mondo hà di vago, è di* Scena I.  
*gentile :*  
*Opra è d'amore : amante è il cielo,*  
*amante*  
*La Terra, amante il mare, &c.*

La fameuse imposture de Jacques Ai- V. l'Hist.  
mar, dont la baguette trompoit les Crit. des  
meilleurs yeux, fut cause dans le der- Pratiq. Su-  
nier siècle qu'on renouvela ce Systême perst. 1. &  
des sympathies & des antipathies, qui 3. Partie 5.  
paroissoit très-commode pour expliquer  
des effets aussi surprenans, que peu at-  
tendus. Mais l'imposture une fois dé-  
couverte, les preuves dont on l'avoit  
étayée, quoiqu'elles parussent spécieu-  
ses, tomberent en même-tems. Et à  
cette occasion, je remarquerai que s'il  
est triste à l'homme de ne pouvoir dé-  
couvrir les causes d'un très-grand nom-  
bre de faits, qui s'offrent continuelle-  
ment

ment à ses yeux ; il lui est encore plus triste de s'imaginer découvrir la raison de ce qui n'est point, & ne sera peut-être jamais.

## III.

Du manteau que portoient alors les Philosophes.

Herodian.  
l. 1. Hist.

La faveur que les Antonins accordèrent aux Sciences, accrut considérablement le nombre des Philosophes. Plusieurs même, amorcés par l'espoir des récompenses, feignirent de le paroître au-dehors, quoiqu'au-dedans ils ne fussent qu'ambitieux. L'habillement qu'ils portoient alors par préférence à la robe longue dont se servoient les autres Romains, étoit un manteau, tel que l'avoient porté parmi les Anciens Grecs, ceux qui se piquoient de Littérature. Cette espèce d'habillement fut même affecté aux Philosophes ; de manière qu'on les reconnoissoit tous sans peine, & il arriva que d'autres le prirent en quelques occasions d'éclat, pour se mieux distinguer de la foule. Témoin ce qui se passa sous l'Empereur Commode, fils indigne de Marc - Aurele, & qui avoit lâchement abandonné le soin des affaires à Perennis, devenu à force de crimes Préfet du Prétoire. La foiblesse de l'Empereur, ce qui n'est que trop ordinaire, augmenta l'insolence du Mi-

Ministre. Tout le monde souffroit de sa tyrannie , & personne n'osoit s'en plaindre. Un jour que Commode assistoit avec tout le Peuple aux Jeux Capitolins, un inconnu qui portoit le manteau de Philosophe , s'avança au milieu du Théâtre , & lui dit : *Prince mou & efféminé , tandis que vous vous prêtez à ces vains divertissemens , Perennis est tout disposé à vous ravir l'Empire.* Chacun resta dans un profond silence , & admira le sublime courage du Philosophe. Cette action inespérée commença la chute de Perennis , qui fut peu-après assassiné , & le fut avec quelque ombre de justice , si cependant il est jamais permis d'assassiner.

Le manteau Grec conserva l'air de distinction jusqu'au milieu du IV. siècle , que l'Empereur Valens se vit fortuitement attaché au Trône. On informa ce Prince qu'il s'étoit tenu une Assemblée secrète, composée de quelques personnes de qualité , & d'un grand nombre de Philosophes tous Payens. Là , sous prétexte d'une curiosité sçavante , on s'étoit servi de cérémonies magiques pour sçavoir la destinée de l'Empereur , & le nom de celui qui devoit remplir sa place. La réponse fut , que l'Empereur périroit bien-tôt d'un horrible genre de mort ; que le nom de son

Ammian.  
Marc. l. 29.  
V. l'Hist.  
de Théod.  
le 1.  
suc-

successeur commençoit par ces cinq lettres, THEOD ; & qu'enfin tous ceux qui s'étoient trouvez à cette Assemblée, payeroient cette curiosité de la vie. La chose arriva en gros, ainsi qu'elle avoit été prévue. Mais Valens, qui prit toute cette intrigue pour ce qu'elle étoit en effet, pour un signal, un essai de conjuration, s'attaqua aux Philosophes. La plupart d'entr'eux périrent, les uns au milieu des plus cruelles tortures, les autres en se procurant une mort volontaire. La vengeance fut encore portée plus loin ; car sous le voile spécieux de bruler tous les livres de Magie, qui s'étoient extrêmement multipliez depuis le règne de Julien, on en brula un grand nombre qui traitoient du Droit & des Belles-Lettres. Depuis cette exécution, remarque Ammien Marcellin, personne n'osa paroître en manteau dans les grandes Villes : tant on craignoit de passer pour Philosophe, & d'être arrêté sous la ressemblance d'un habit devenu si dangereux & si funeste.

Outre le manteau, les Philosophes laissoient croître encore leurs barbes, pour se donner un maintien plus grave & plus imposant. Chacun sçait l'Histoire de Julien l'Apostat, ou comme l'appellent quelques Peres de l'Eglise, de Julien l'Athée. Constantius avoit fait raser

fer sa barbe : mais lui , piqué de se voir enlever un pareil ornement , se le rendit aussi-tôt qu'il fût élevé à l'Empire. La folie de Julien étoit de vouloir en toutes choses imiter les anciens Grecs : il copioit jusqu'à leurs vices & à leurs disparates, s'avalissant par-là, & ne conservant des prérogatives du Trône que le pouvoir de nuire. Cette affectation ridicule (y en a-t-il qui ne le soient point?) lui attira de choquantes railleries de la part des habitans d'Antioche. Mais l'Empereur , d'autant plus irrité qu'il vouloit moins le paroître, ne se vengea qu'en Philosophe : & peut-être trouvoit-il plus de goût, plus de raffinement dans cette espece de vengeance. Il composa une Satire assez ingénieuse, sous le titre de *Misopogon*. Là, en faisant d'une manière détournée l'apologie de sa barbe, il insulte au peuple d'Antioche, le reprend de sa mollesse, de son amour pour les plaisirs, des débauches qui régnoient dans le fauxbourg de Daphné. Aucun Prince depuis Julien n'a châtié si scavamment, & j'ose l'affurer, si utilement.

## I V.

L'honneur que Marc-Aurele avoit De l'Impé-  
fait à la Philosophie, de l'associer, pour ratrice Ju-  
Tome III. E ainsi lie.



ainsi dire, au Trône, fut suivi d'un honneur encore plus grand que lui procura l'Impératrice Julie, en la faisant présider à tous les Jeux, à tous les divertissemens de sa Cour : & elle mérita par cette conduite peu ordinaire, d'être surnommée la Philosophe. Les Astres avoient promis l'Empire à Julie ; mais, ce qui étoit plus décisif que les Astres, l'amour de Septime Sévère, ou plutôt sa politique, l'y éleva. Ce Prince, quoiqu'il n'eût l'esprit tourné que du côté de la guerre, aimoit cependant les Philosophes, & peut-être que ce fut la guerre elle-même qui les lui fit aimer. Je m'explique. Dans une occasion où l'Armée Romaine que commandoit Sévère, mal vêtue & presque transie de froid, commençoit à se débânder, un Philosophe appelé Antiochus, qui par hazard se trouvoit à la suite de cette Armée, se dépouilla tout nud, & regardant les soldats découragez, se jeta dans un grand monceau de neige, où il se tint assez long-tems. Cette action surprit le Général, & ramena les Troupes ébranlées à leur devoir. Elles ne sentirent plus ce que le froid avoit d'âpre & de rigoureux.

Dio in Sev. A l'égard de l'Impératrice, si elle cultiva les Sciences, ce ne fut point pour réparer les défauts d'un visage disgracié, ce fut au-contraire pour se procurer de nou-

nouveaux agrémens. Car elle ſçavoit Spart. in  
combien l'eſprit ajoûte à la beauté, com  
bien une intelligence fine eſt un ſûr  
avantage pour plaire, & encore pour  
plaire long-tems. Julie entretenoit une  
Cour ſpirituelle & délicate, une Cour V. aut. Li-  
bell. de  
Ther. ad  
Piſones.  
que diſtinguoient les talens & les con-  
noiſſances; où, malgré leur air réſervé,  
les Aſtronômes, les Géometres même  
étoient reçus. On briguoit ſon approba-  
tion toujourns judicieuſe, & qui répon-  
doit de celle du Public. Il y avoit plus :  
elle nommoit aux Chaires de Philoſo-  
phie qui venoient à vaquer dans tous  
les lieux où le malheur des tems n'a-  
voit point encore anéanti les Ecoles  
publiques, & c'étoit toujours quelqu'un  
de ſa Cour qu'elle choiſiſſoit. Je m'i-  
magine que, quoique ſon ſexe & ſon  
rang la duſſent expoſer à mille ſurpriſes,  
elle choiſiſſoit bien, & donnoit la pré-  
férence, autant qu'il ſe pouvoit, au mé-  
rite.

Ce fut ſans doute pour flatter ſon goût V. Jof. l. 3.  
& tâcher de lui plaire, que deux ſçavans  
recueillirent alors l'hiſtoire des Femmes  
Philoſophes. Cette hiſtoire ne ſubiſte  
plus, & c'eſt une vraye perte pour no-  
tre ſiècle, qui y verroit de grands exem-  
ples de vertu, lui, qui ne voit preſque  
que des femmes avides de plaiſir, ſe C. 11. & 12.

passionner par caprice, & aimer par inconstance.

## V.

De la res-  
semblance  
avec Ale-  
xandre le  
Grand.

Spart. in  
Ant. Ca-  
rac.

Xiphil. ad  
Dion. l.  
77.

Après la mort de Sévère, tant sou-  
haitée de l'odieux Caracalla son fils, le  
sceptre passa dans des mains si indignes  
de le porter. C'étoit un monstre de  
débauche & de cruauté, toujours prêt  
à nuire, & dont les bras toujours ensan-  
glantez cherchoient à abattre les plus  
illustres têtes. Les crimes vulgaires ne  
le touchoient pas. Comme on n'est  
guères vicieux à un certain point, qu'on  
ne soit en même tems fou, la déprava-  
tion du cœur entraînant celle de l'esprit,  
Caracalla, au milieu de ses crimes, se fi-  
gura qu'il ressembloit à Alexandre le  
Grand, & voulut de surcroît que tous  
les autres en fussent persuadez. Cent  
fois le jour il répétoit le nom du Vain-  
queur de l'Asie, & il le contrefaisoit  
d'une manière basse & puérile, penchant  
surtout la tête de côté. Cette imagi-  
nation, qui d'abord ne sembloit qu'un  
jeu, alla si loin dans la suite, que Cara-  
calla fit défenses à tous ceux qui sui-  
voient la doctrine d'Aristote, de paroî-  
tre en public, & même de prononcer  
son nom. » Le Chef du Lycée, disoit-  
il,

» il , a trempé dans la conjuration d'An-  
 » tipater : il a été un des principaux au-  
 » teurs de la mort de son Disciple. Ne  
 » souffrons point que le nom du meur-  
 » trier se conserve parmi les hommes  
 Et sur cela , l'Empereur faisoit brûler  
 tous les Exemplaires qu'il pouvoit ren-  
 contrer , des Ouvrages d'Aristote.

Beaucoup d'autres Princes se sont V. And.  
 aussi imaginez qu'ils ressembloient à Ale- Schottum  
 xandre le Grand , & un sçavant Jésuite a Observ.  
 pris plaisir à recueillir les noms de ces Hum. III.  
 Princes , & à détailler les folies qu'une  
 prétendue ressemblance leur a fait faire.  
 Mais ce qui paroîtra beaucoup plus ri-  
 dicule & plus condamnable , c'est ce  
 que reproche Saint Jean Chrysostome  
 aux Chrétiens d'Asie , que par je ne sçai  
 quelle tradition ils portoient sur eux des  
 médailles d'Alexandre , comme si elles  
 avoient quelque vertu secrète pour les  
 préserver des périls & des maladies.  
 Quelques-uns même de ces Chrétiens  
 avoient des Médailles , où l'on voyoit  
 d'un côté la tête d'Alexandre , & de  
 l'autre le nom de Jésus-Christ entouré  
 d'une couronne de laurier : assemblage  
 qu'on auroit de la peine à concevoir , si  
 l'on ne sçavoit que la superstition allie  
 tout , le sacré & le profane , le sérieux  
 & le puérile.

Du réta-  
blissement  
des Repas  
Philoso-  
phiques.

J'ai parlé des Repas Philosophiques qu'avoit fondé chaque Secte dans la Grece. Ces repas, véritablement dignes de ce nom, sans excès & d'une joye tranquille, furent long-tems hors d'usage. Mais le fameux Longin se rencontrant à Athènes peu après la mort de l'Empereur Philippe, & charmé de faire revivre les anciennes coutumes de la Grece, rassembla chez lui un grand nombre de gens de Lettres, & là, tous ensemble, dans un festin où regnoient la délicatesse & la propreté, ils célébrèrent l'Anniversaire de la naissance & de la mort de Platon. En effet, suivant la remarque de Marsile Ficin, ce grand Philosopho mourut à 81. ans, au milieu de ses Disciples chéris, le jour même qu'ils se réjouissoient de sa naissance. Au reste, Longin avoit invité à son repas des Orateurs, des Philosophes & des Géometres : sans doute pour faire honneur aux trois principales Facultez où avoit réussi Platon.

Flav. Vo-  
pisc. in  
Aurel,

Quelques années après, ce même Longin fut pris dans la ville de Palmyre, qu'assiégeoit Aurélien : & l'Empereur irrité d'une lettre trop libre, dont il le soupçonnoit auteur, le sacrifia à son  
refa

ressentiment. Pour la malheureuse Zénobie, elle fut réservée aux affronts du Triomphe, moins pour la punir de sa résistance, que par un triste ressouvenir de son mari Odénat.

## VII.

Comme la suite du discours m'a fait Noms des omettre plusieurs Philosophes, qui de principaux mandoient cependant à être applaudis, Philoso- phes qui je vais rappeler ici leurs noms, & mar- ont fleuri quer à-peu-près le tems où ils ont vécu, depuis

Sous Hadrien parurent Héliodore, Marc - Au- Epiétete & Arrien son Disciple, Aga- rele jusqu'à thobule, & Oenomaüs de Gadare, qui la fin du avoit jetté sur les Prêtres occupez à faire III. siècle. valoir les Oracles, un Livre intitulé: *Les* Euseb. *Fourbes dé.ouverts.* Præp.

Sous Antonin fleurirent Calvisius Taurus de Béryte, Apollone de Chalcis en Syrie, & Claude Maxime de Tyr.

Sous Marc-Aurele & Commode son fils, Crescent & Celse, deux des plus grands ennemis du Christianisme; Dé- Luc. in monax, Sextus de Chéronée, Sextus Dem. elo- l'Empirique, & Numénius d'Apamée, gio. qui, quoique Payen, avoit nommé Platon un nouveau Moïse, un Moïse parlant Grec.

Sous Sévère parurent Galien si illustre entre les Médecins, & qui avoit été



très-consideré à la Cour de Marc-Aurèle; Diogène de Laërce, petite ville ou Château dans la Cilicie; & Philostrate, un des ornemens du Cabinet de l'Impératrice Julie, & dont nous avons plusieurs Traitez curieux, outre la Vie d'Apollone de Thyanes.

Sous Gallien & sa femme Salonine, vécutent Ammonius Saccas & Plotin, dont les Ecrits, au jugement des plus habiles Connoisseurs, étoient les seuls qui méritassent d'être lus, par préférence aux Ecrits des autres Philosophes qui vivoient en même tems.

Sous Aurélien se distingua Longin, plus appliqué cependant aux Belles-Lettres qu'aux Sciences exactes; & peu après se distinguèrent Porphyre & Amélius Gentilianus, tous deux Disciples & admirateurs zélés de Plotin.

Mais de cette foule de Philosophes, dont je n'ai encore cité que les principaux, aucun n'a donné de nouveau système, aucun n'a mérité le titre d'Inventeur. Tous leurs efforts se bornoient à éclaircir & à expliquer ce que les Grecs avoient dit. Les uns se tournerent vers une Philosophie superstitieuse, & Magique: ils établirent je ne sçai quel rapport entre Dieu & les hommes, par le moyen des Démons & des Génies qu'ils regardoient comme des substances intermédiaires:

médiateurs : ils eurent recours aux expressions sublimes de Pythagore & de Platon, ne parlant que de Dieu, du Monde intelligible, & proposant diverses manieres de purifier l'ame & de la rendre propre au commerce des Génies. Les autres se contentoient de lire servilement les Philosophes Grecs, & se félicitoient de les pouvoir concilier ensemble. C'étoit-là une suite, un accroissement de la méthode des Eclectiques. Il paroît qu'on s'y attacha principalement dans le troisième siècle. Porphyre avoit composé un long Ouvrage, pour montrer que Platon & Aristote convenoient ensemble dans les points essentiels, qu'ils étoient de même avis. Enfin, les derniers n'étoient guères Philosophes que par une conduite serrée & circonspecte. Comme ils ne vouloient blesser personne, ni s'attirer des querelles, ils se tenoient à un petit nombre de dogmes spécieux & vaiseemblables, que chaque parti admettoit sans dispute. Tout le reste, ils le traitoient d'opinions vaines & problématiques, qu'on pouvoit soutenir & rejeter tour-à-tour. Qu'il me soit permis d'appliquer ici la maxime si connue des Italiens, qu'un fameux Ministre, le Cardinal Mazarin, apporta en France : *Intus ut lubet, extra ut moris est.*

Tout cela posé, je vais faire quelques réflexions sur ceux des Philosophes que j'ai ci-dessus nommez, dont les Ouvrages se sont conservez jusqu'à nos jours.

Arrien de Nicodémie étale dans ses Dissertations morales toute la sévérité, toute la rigueur, &, pour ainsi dire, la véritable ame d'Epictète, dont il avoit été le Disciple favori. Son Ouvrage même est intitulé, *Des Entretiens d'Epictète*, & qu'il assure qu'il ne l'a composé que des choses qu'il a ouï dire à son Maître, & presque dans les mêmes termes dont son Maître les a dites. Cet air de reconnoissance frappe & plaît sur toutes choses, & l'on peut avancer qu'Arrien ne persuade pas moins par l'estime sincère que s'attire sa vertu, que par le degré de force qu'il donne à ses raisonnemens. On aime à suivre un guide, qui lui-même suit toujours les grandes règles qu'il propose. Au reste, les dignitez éminentes où le mérite d'Arrien le fit monter, ne changerent point ses mœurs, ni son caractère. Il fut toujours vrai, toujours juste : il ne s'attribua jamais par vanité, ce que les autres lui avoient communiqué sans défiance ; il avouoit, ( ce qui est si rare dans les personnes en place ) & qu'il pouvoit se tromper, & qu'effectivement il s'étoit trompé en plusieurs oc-

easions. Par-là même il réparoit noblement ses fautes, si cependant des fautes avouées méritent encore ce nom.

Maxime de Tyr, surtout de l'Edition & avec les Notes de Daniel Heinsius, peut utilement servir à l'intelligence de Platon. C'est le plus net, & le moins frivole de tous ses Commentateurs. Il n'a point le défaut si marqué des jeunes Platoniciens, qui est d'écrire d'une manière sèche & ennuyeuse, de rebuter par des métaphores & des allégories continuelles. L'éloquence de Maxime de Tyr est douce, coulante, agréable. On croit qu'il composa la plus grande partie de ses Discours à Rome, où il avoit été appelé avec les plus Beaux Esprits de son tems, pour concourir à l'excellente éducation qu'on y donnoit à Marc-Aurele-Antonin.

Diogène de Laërce, ou, comme il est plus ordinairement appelé, Diogène Laërce, a servi avantageusement la postérité. Quoiqu'il soit un guide infidèle, & assez sujet à s'égarer, on le respecte encore, parcequ'il est presque le seul guide que nous ayions pour l'histoire des anciens Philosophes. Son Ouvrage a survécu à une infinité d'autres, & par-là même il nous est d'un plus grand prix. Souvent on est fâché de lui voir si peu d'exactitude & de discernement.

mais on seroit encore plus fâché qu'il se fût tout-à-fait abstenu d'écrire. Combien de choses nous a-t-il conservées, que sans lui nous n'aurions jamais sçûes? Au-reste, l'Ouvrage de Diogène Laërce est adressé à une femme, qui faisoit beaucoup de cas de la doctrine de Platon; & l'on juge que c'est la fameuse Arrie qui vivoit à la Cour de Sévère, & à qui cet Empereur envoya de la Thériaque pour quelques incommoditez dont elle se plaignoit.

Sextus l'Empirique met dans un beau jour la doctrine des Pyrrhoniens; & même lorsqu'elle paroît outrée, qu'elle choque les notions communes, on a beaucoup de peine à n'être point de son avis. Il rassemble, il échafaude avec art tout ce qui peut favoriser sa cause: il s'en saisit heureusement, quelque détourné, quelque caché qu'il puisse être. J'observerai ici, que tous les Médecins Empiriques embrassoient volontiers la Secte de Pyrrhon. Comme ils se défioient des raisonnemens auxquels on donne le pli, la tournure qu'on veut, & que l'expérience seule étoit leur conseillère dans le traitement des maladies, ils s'accommodoient volontiers d'une doctrine qui ne se soumet point aux décisions d'autrui, & qui ose, par une généreuse liberté, révoquer toutes choses  
en

en doute, ou dumoins les déplier afin de les mieux connoître.

Claude Galien de Pergame acquit de grandes connoissances dans la Médecine, & il se servit de ces connoissances, non pour son intérêt; mais pour en acquérir encore de plus grandes dans la Théologie Naturelle. La foiblesse de sa complexion le porta à un genre de vie sobre, & non moins exempt d'ambition & d'avarice, que de chagrin & d'inquiétude: & le double avantage qu'il en tira, fut, 1°. de parvenir à une extrême vieillesse, sans infirmité sans affoiblissement d'esprit: 2°. de se tenir uni & lié à la vertu, en retranchant tout ce qui peut allumer les passions. La hardiesse des Empiriques, quoique souvent heureuse, avoit choqué Galien. Il lui préféra une conduite plus timide, mais égale & uniforme: il aima mieux que le succès dépendît des principes d'une méthode générale, que de ses réflexions sur les cas particuliers. Quoiqu'il en soit cependant & des Empiriques & des Méthodiques, aucun ne guérit que par le même hazard, aucun ne conserve ni ne prolonge la vie sujette à certains maux, & bornée à un certain terme. Telle étoit aussi la pensée de Galien; car se trouvant à Rome dans un tems de peste, où son secours devenoit si nécessaire, il s'enfuit



## 110 HISTOIRE CRITIQUE

s'enfuit avec précipitation, & ne voulut nullement se fier à la bonté de ses remèdes : tant il craignoit dans la pratique toujours dangereuse, ce qu'il avoit approuvé dans la spéculation, qui impose si facilement. A l'égard de ses sentimens particuliers, il les rappelloit à ce principe : Qu'on ne doit jamais sacrifier ses lumières propres à celles d'autrui, ni croire avec une lâche déférence ce qu'on n'a point goûté, ni compris après un mur examen.

---

## CHAPITRE XXXVI.

- I. *Origine de la Philosophie Théurgique.*
- II. *Combien le Christianisme accrut cette Philosophie.*
- III. *Que tous les jeunes Platoniciens ont été accusez de Magie.*
- IV. *D'Apollone de Thyanes.*
- V. *D'Apulée de Madaure.*
- VI. *De Plotin.*
- VII. *De Porphyre.*
- VIII. *De Jamblique.*
- IX. *Des Disciples de Jamblique.*

Origine de  
la Philo-  
sophie Thé-  
urgique.

**P**endant que le Christianisme se répandoit d'une manière si merveilleuse, & qu'il triomphoit des difficultez renaissantes à chaque instant, il s'éleva une nouvelle Philosophie, qui dans la suite,  
& par

& par la protection des Empereurs, & par les artifices de quelques Sçavans, devint l'affaire la plus sérieuse de la Religion Payenne. Tout ceci mérite d'être expliqué plus au long.

Les Romains, pour se conserver dans une paix profonde & victorieuse des intérêts particuliers, avoient pros crit toute sorte de superstitions & de Divinitez étrangères. Ils regardoient les ouvrages où l'art & l'industrie avoient quelque part, comme indignes de faire honneur à la Religion, comme étant infiniment au-dessous de ceux de la Nature. Ils défendoient même de consulter les Oracles, surtout ceux qui avoient une réputation équivoque, & qu'on pouvoit corrompre à prix d'argent. Car pour ce qui regarde les Livres de la Sibylle, qu'on gardoit avec tant de mystere au fond du Capitole, c'étoit un artifice politique, une fraude secrettement tissue, afin d'imposer au peuple dans les occasions pressantes, & d'encourager les Armées. Qu'y a-t-il de plus propre, que les sentimens de crainte ou de confiance que fait naître la Religion?

Mais enfin Rome tomba dans les mêmes excez dont elle s'étoit si long-tems défendue, & elle y tomba avec tant de goût & tant d'ardeur, que Tite-Live Decad. 1. avouoit qu'il n'y avoit plus aucun lieu dans

dans cette grande Ville qui ne fût consacré à quelque Divinité, ni aucun jour qui ne fût relevé par quelque sacrifice. Les superstitions Egyptiennes s'y répandirent sur tout. Isis, Osiris, Harpocrate, Serapis, & ce vain simulacre qui a une tête de chien, eurent des Autels & des Prêtres. D'abord, tout cela se fit avec quelque sorte de ménagement, avec quelque décence. Avant que de commencer les cérémonies Egyptiennes, un Prêtre en demandoit la permission aux anciens Dieux de la République, aux protecteurs secrets de la Ville. Mais cet usage, qui n'étoit au fond que de parade, s'abolit lui-même, & tout fut inondé du culte étranger; mais du culte le plus indécent que l'homme abandonné à sa propre foiblesse ait pu établir.

Il est vrai qu'on s'efforça en quelques occasions de le réprimer. Agrippa, gendre d'Auguste & Gouverneur de Rome, ne permit la pratique de ces cérémonies qu'à 500. pas hors des murs de la ville. Tibère alla plus loin, & il exila de l'Italie tous ceux qui ne vouloient pas y renoncer. Mais, soit qu'il changeât d'avis dans la suite, soit que son ordonnance fût mal exécutée, toutes ces cérémonies se renouvelèrent sous les Régnes suivans. Il y eut même des Empe-

Tacit. An-  
nal. l. 5.  
Suet. in  
Tib.

Empereurs qui se mêlerent parmi les Prêtres d'Isis , & qui eurent part aux Fêtes insensées & libertines qu'on célébroit à l'honneur de cette Déesse. Une des principales conditions pour y assister, étoit de se raser la tête & de porter un long habit de lin. Et ce ne fut qu'à l'abri d'une telle parure que Domitien échapa aux soldats de Vitellius , qui venoient pour l'assassiner.

Hadrien , dont la curiosité étoit insatiable, s'adonna pendant le séjour qu'il fit en Egypte , à toute sorte de Divinations & à la Magie la plus outrée. On croit même qu'il y immola son cher Antinoüs , parcequ'il avoit besoin dans ses odieux & ridicules sacrifices, d'une victime humaine, & qu'Antinoüs s'offroit volontairement à la mort. Au retour de son voyage d'Egypte , Hadrien rapporta ce goût de Magie à Rome , qui s'y accrut bien-tôt , & par l'iniquité des tems , & par la dépravation des mœurs. A mesure que les grands sentimens s'éteignent dans une nation , elle se porte à tout ce qu'il y a de sciences vaines & frivoles , elle ne fait plus que s'égarer , & s'égare sans retour.

Marc-Aurele , quoique d'ailleurs si ennemi de la superstition, avoit toujours à sa suite un Philosophe Egyptien nommé Arnuphis : & ce fut lui , dit-on ,  
qui

qui sauva l'Armée Romaine engagée témérairement dans des gorges de montagnes, & presque mourante de soif & de lassitude, en faisant pleuvoir sur elle avec profusion. Mais ce fait avancé par les Payens ne mérite pas plus de créance que le fait substitué par les Chrétiens; que c'est à la douzième Légion, pour cela même nommée la Fulminante, que le prodige est dû. Il y avoit longtems que cette Légion étoit ainsi nommée, & la pluie qui tomba avec abondance, fut plus utile que miraculeuse. Qu'avoit en effet de surprenant un pareil météore, sinon de venir à propos ?

L. 30. Dans la suite, Marc-Aurele se servit d'enchantemens & d'une consécration particulière, pour assujettir à jamais les Marcomans au Peuple Romain; ce qui n'eut d'autre succès, que d'être souvent imité. Car la Magie, avec ses prestiges & ses artifices, s'est toujours attiré un nombre infini de sectateurs, surtout parmi les Princes. Mais il faut avouer, dit Pline, qu'elle n'est soutenue d'aucun témoignage, même apparent; que tout ce qu'elle présente est rempli de mensonges & d'adresses trompeuses; qu'enfin, ceux qui y ont recours, n'y cherchent que des facilités pour nuire aux autres. Témoin l'Empereur Caracalla, dont tout le commerce avec les plus célèbres

célèbres Magiciens de son tems , ainsi qu'on le dévoila après sa mort , consistoit principalement à faire amas de diverses sortes de poisons , dont il se servoit pour faire mourir plus ou moins vite ceux qui avoient le malheur de lui déplaire.

## I I.

Il est certain que toutes ces superstitions se seroient anéanties d'elles-mêmes , sans la jalousie que le Christianisme inspira aux Payens. Ils firent les derniers efforts , pour s'opposer à une Religion qui brilloit également par la sainteté de sa morale , & par une infinité de prodiges inexplicables à la raison humaine. Ils voulurent diminuer le merveilleux qui se trouvoit dans la vie de Jésus-Christ , & dans les succez rapides de ses Apôtres , en supposant un pareil merveilleux dans le Paganisme. Ce fut pour cela que tant d'Auteurs écrivirent la Vie d'Apollone de Thyanes , & ensuite celle de Pythagore , & qu'ils copierent une partie des actions de Jésus-Christ , pour les leur attribuer. Mais en voyant un si indigne parallèle , s'écrie Saint Augustin , peut-on retenir son courroux ? Quelle extravagance , de mettre en regard avec Jésus-Christ de simples Philosophes ?

Combien le Christianisme accrut cette Philosophie,

Lact. l. 3.

Epist. 7.



losofhes ! Est-il possible de leur trouver aucun trait de ressemblance ?

V. Orig.  
contra Cels.  
l. 3.

Je soupçonne encore qu'on ne composa la Vie de Plotin , de Porphyre , de Proclus de Lycie , & de quelques autres Sophistes, que pour avoir lieu de ternir le glorieux Ministère de l'Apostolat. En effet, je ne remarque point que les plus grands ennemis du Christianisme naissant, un Celse, un Porphyre, un Jamblique, un Julien l'Apostat, les Juifs enfin dont la haine étoit encore plus envenimée que celles des Payens, aient jamais contesté les Miracles de Jesus-Christ. Ils le traitoient lui-même d'homme pieux, sçavant & digne de l'immortalité : ils assuroient que son corps a cédé aux tourmens; mais que son ame pure & brillante est dans le Ciel avec les ames bienheureuses. Mais au même tems ils disoient à leurs adversaires : Ne vous prévalez point de l'aveu que nous vous faisons. Tous les Miracles que vous vantez, sont réels & effectifs. Nous reconnoissons avec ingénuité que Jesus-Christ a guéri les boiteux, les aveugles, & ceux qu'agitoit un Esprit mal-faisant. Mais nous nions que ce soient-là des preuves suffisantes de la divinité de votre Religion. N'avons-nous point des Miracles semblables parmi nous, & peut-être des Miracles plus surprenans ?

nans : Par-là même notre condition est égale : nos preuves se fortifient mutuellement : nul de nous ne peut s'attribuer l'avantage. Voilà les propres paroles de Lactance. *Cum facta Jesu-Christi mirabilia destrueret, nec tamen negaret, voluit ostendere Apollonium vel paria vel etiam majora fecisse.* L. 3.

Les Juifs mêmes, dumoins les plus seneux & ceux qui rendoient justice à la vérité, convenoient des Miracles de Jesus-Christ. Mais il ne les fait, disoient les uns, que par les enchantemens qu'il a appris en Egypte ; ou, comme l'avouoient les autres, que par le nom de Dieu, ce nom ineffable & tout-puissant, inconnu au peuple, & qu'il a découvert par surprise dans le Sanctuaire. Voilà la mission de Jésus-Christ reconnue, & en quelque maniere justifiée par ses plus grands adversaires. Il a fait des Miracles. Leur mémoire d'ailleurs étoit si récente, qu'on ne pouvoit les révoquer en doute. Ceux de ses Apôtres se trouvoient dans le même cas. Le Talmud en a lui-même rapporté quelques-uns qui devoient être bien répandus alors.

De pareils aveux soulageoient bien les premiers Peres de l'Eglise. Ils n'avoient plus qu'à combattre, qu'à ruiner les différens prodiges qu'on leur opposoit ; & ils le firent de deux manieres : 1°. En montrant

montrant que ces prodiges étoient mêlez de choses si basses, si puériles, qu'elles décrédoient l'idée que chacun apporte en naissant de l'Etre souverainement parfait, de celui qui peut tout, mais qui ne fait rien qu'avec une sagesse infinie, 2°. En insinuant que les expressions sublimes dont on envelopoit ces mêmes prodiges, étoient tirées des Auteurs Sacrez, & imitoient parfaitement leur langage. Témoin tout ce que Porphyre, Jamblique & Procius disent de la fuite indispensable des objets extérieurs, du besoin continuel d'occuper l'esprit, de la mortification des sens pour vaincre les sens mêmes, de la purification de l'ame & de son union avec Dieu, &c. Qu'y a-t'il de plus magnifique que ces paroles, & de plus conforme au style de l'Ecriture?

D'ailleurs, le dogme de la Métempsychose avoit engagé beaucoup de Payens à faire un crime de manger de la viande, & même des légumes. Ils regardoient comme une impiété de verser le sang des animaux, & ils défendoient surtout de se nourrir de leur chair. Or cette défense n'avoit jamais eu lieu à Rome. Tant qu'elle se gouverna par ses propres loix, sans aucun mélange de culte étranger, il fut permis aux Romains de se servir indistinctement de

toute

toute sorte de mets, on n'en condamnoit aucun par principe de Religion. Et c'est une remarque importante que fait un Auteur Latin, en parlant de Didius Julianus. *Tout le monde s'étonnoit, dit-il, Spart. in qu'un si grand Capitaine ne mangeât que Did. Jul. des légumes. Car quelle raison pouvoit le contraindre à cette abstinence? Mais lorsque l'Italie commença à être inondée Porph. de Abstin. 1. par les superstitions Egyptiennes, on 1. & 2. commença en divers lieux à se priver de la chair des animaux. Une pareille sobriété attiroit l'estime & la considération du peuple, qui admire d'ordinaire tout ce qu'il ne pratique point. C'est l'aveu sincère que fait Sénèque.* Je Epist. 109.

» fus trompé, dit-il, par quelques  
 » Philosophes, qui me conseillèrent  
 » de ne point manger de viande ni de  
 » quelques autres ragoûts alors en usage.  
 » Je continuai ce régime de vivre  
 » pendant une année entière, & j'avoue  
 » que je ne m'en trouvai point in-  
 » commodé. Mais enfin je jugeai plus  
 » à propos de m'en défaire, & ce fut  
 » par la raison suivante. J'étois fort  
 » jeune lorsque Tibère monta sur le  
 » Trône, & alors on ne voyoit à Rome  
 » que des Religions étrangères. Une  
 » de leurs principales pratiques étoit  
 » l'abstinence de certains animaux, &c.  
 Comme Tibère suspendit pour un tems  
 toutes

toutes ces Religions folles , il y a apparence que Sénèque & plusieurs autres s'en dégoûterent. On quitte volontiers par raison , un joug qu'on ne s'est imposé que par vanité. Il est vrai que la dernière année de sa vie , Sénèque se restraints à ne vivre que de pain & d'eau , qu'il entremêloit de quelques fruits : mais ce n'étoit point par austérité de conduite qu'il agissoit ainsi , c'étoit par la crainte continuelle que Néron ne cherchât à l'empoisonner. Quelle foiblesse !

Lorsque la Syrie , la Palestine & l'Égypte se peuplerent de Solitaires & de Cénobites , & que pour mener une vie plus mortifiée , ils se réduisirent à ne manger que des légumes & quelques autres mets sauvages ; on les accusa de conserver au fond du cœur un reste de Paganisme. En effet , leur disoit-on , il est utile de retrancher les viandes trop nourrissantes , celles qui échauffent & qui se digerent mal aisément : c'est un principe où la Religion s'accorde avec le soin de sa santé. Mais pourquoi se faire une règle inviolable de ne prendre que d'une sorte de nourriture , & de se persuader encore que c'est un crime d'en prendre d'autre ? Saint Jean Climaque rapporte cette objection , comme ayant été faite aux Moines qui l'a-

voient

voient précédé. Saint Paulin de Nole, qui vivoit dans le quatrième siècle, eut des contradicteurs qui lui reprocherent qu'il regardoit la viande comme impure, & mauvaise par elle-même. Il se défendit de ce reproche, & fit voir qu'il s'en privoit par esprit de pénitence, & non par aucune superstition. On peut appliquer la même chose à Saint Benoît, & à tout son Ordre Monastique. Il semble pourtant que cet Homme Célèbre n'interdit que la chair des animaux à quatre pieds, & qu'il permit de manger de toute sorte de volailles : cela fondé sur une ancienne erreur de Physique dont on trouve des traces dans Saint Basile, dans Saint Ambroise & dans Saint Augustin, qui croyoient fermement que les oiseaux ayant été créez le cinquième jour ainsi que les poissons, ils devoient tous être de même genre.

Mais ce qui parut accréditer davantage le Paganisme, fut le Systême des Démon & des Génies, que les Philosophes emprunterent de Platon, & qu'ils répandirent ensuite avec de nouveaux embellissemens. Ce Systême consistoit à avouer trois choses : 1°. Qu'il y a un Etre intelligent & souverain, auteur de tout ce qui brille & se montre à nos yeux, source unique de la lumière : 2°. Que les hommes sont dans un éloigne-

Sallust. de  
Diis &  
Mundo.  
Apul. de  
Deo Socr.  
Jambl. de  
Myst. Plot  
passim.



ment infini de ce premier Etre , ne pouvant ni l'appercevoir ni s'en approcher : 3°. Que le vuide immense qui se trouve entre Dieu & les hommes , est remplacé par une multitude de substances intermédiaires , de Démons & de Génies , qui participent plus ou moins , & de la lumière dont Dieu est le principe , & des ténébres dont les hommes ne peuvent se dégager. Ces Démons , ces Génies , sont de deux sortes. Les supérieurs ou les plus voisins de l'Etre Suprême , n'ont que des inclinations bienfaisantes , se laissent gagner par l'encens & les sacrifices , portent à Dieu les prières des hommes , & rapportent aux hommes les bienfaits , les graces que Dieu leur accorde. Les inférieurs ou ceux qui tiennent à la terre , jaloux de ce commerce , s'y opposent vivement & n'ont pour but que de nuire. Or la Théurgie enseignoit à se lier d'une étroite amitié avec les Génies supérieurs , & à se rendre plus propices , plus favorables les inférieurs , à les engager de ne point troubler cette amitié. Et il falloit pour cela un long détail de Cérémonies superstitieuses , des jeûnes & des expiations sans nombre , des sacrifices d'une certaine trempe : à moins qu'on n'eût trouvé par hazard quelques fragmens de la pierre citée dans les Oracles Chaldaïques,

ques, & qui sert comme de signal aux substances intelligentes, pour les faire descendre sur la Terre.

Il est aisé de voir que la plus grande difficulté de la Théurgie consistoit à gagner les Génies inférieurs, ou malfaisans, & à leur demander un passage libre. Tout le monde n'étoit pas assez favorisé pour l'obtenir. Ce bonheur n'appartenoit qu'aux seuls initiez, qui l'ayant aussi obtenu, pouvoient invoquer familièrement les Génies, & traiter avec eux comme de plain-pied. Ils pouvoient encore en appeller un du caractère qu'ils vouloient, & l'attacher ou à un Temple, ou à une Statuë, ou à une fontaine. C'étoit-là le dernier effort de la Théurgie.

Stanl. de Phil.  
Chald. S. 2.

Apul. de Deo Socratis.

Pendant qu'elle faisoit le plus de bruit, Porphyre qu'on nommoit par distinction le Philosophe, écrivit une longue Lettre à Anébon, Prêtre Egyptien. Cette Lettre étoit fort sçavante, à la maniere de ce rems-là. Porphyre y fait plusieurs questions sur la nature de Dieu qu'il appelle le Roi du monde; sur la différence des Anges & des Démon, & les rangs établis entre ces mêmes Démon; sur la Providence & le Destin; sur la Magie pratique; sur les Oracles & sur les Sacrifices.

Jamblique, autre Platonicien; mais

Voss. de  
Sectis Phil.  
c. 2. Th.  
Gale in L.  
de Myst.

idolâtre par goût & superstitieux par système, répondit à Porphyre sous le nom d'Abamon. Il intitula sa Réponse, *Des Mysteres*. Ce Livre, dont quelques Auteurs parlent avec admiration, n'est qu'un Recueil informe d'idées Platoniciennes & de prestiges Magiques; dangereux néanmoins, & tout propre à imposer aux esprits foibles & craintifs. Jamblique n'y parle que de la purification intérieure de l'ame, de sa parfaite délivrance, de je ne sçai quelle transformation qui l'unit à toutes les Puissances Célestes: il y développe la matiere d'attirer les Génies, & de les faire servir aux besoins des hommes: enfin, pour soutenir sa réputation, Jamblique tâche de donner un air de raison & de piété à l'idolâtrie la plus vile & la superstition la plus insensée. Il reconnoît sans cesse que les hommes ne sont heureux, qu'autant qu'ils entretiennent un commerce intime avec les Génies, & par leur moyen, avec Dieu même: ce qu'il appelloit en style Platonicien, se servir des nombres pour arriver à l'unité.

Les Peres de l'Eglise, qui virent ce système des Démons & des Génies autorisé parmi les Payens, en tirerent de nouvelles preuves pour les combattre. » Supposons, leur disoient-ils, que le » merveilleux dont vous vous parez, » soit

» soit véritable : à qui l'attribuerons-  
 » nous , aux bons ou aux mauvais Gé-  
 » nies, aux Supérieurs ou aux Inférieurs ?  
 » S'il étoit l'Ouvrage des premiers , que  
 » vous regardez comme inspirez de Dieu,  
 » tout y porteroit à l'exacte vertu , à  
 » la probité , à l'accomplissement des  
 » principaux devoirs de l'homme. Mais  
 » c'est le contraire. On ne voit dans  
 » toute votre Religion , dans vos Ora-  
 » cles , dans vos Fêtes , dans vos Sacri-  
 » fices , qu'un égarement prodigieux de  
 » l'esprit , & qu'une corruption dépla-  
 » rable du cœur. On ne peut donc  
 » imputer cette Religion qu'aux mau-  
 » vais Génies , dont tout l'Emploi est  
 » de faire illusion à l'homme , de le  
 » porter au mal. *Dii gentium Damonia*  
 » *sunt.* En parlant ainsi , les Peres  
 de l'Eglise accabloient non-seulement  
 les Payens ; mais ils découvroient en-  
 core la partie la plus sublime de leur  
 Théologie. Etre consistoit à assurer  
 deux choses : 1°. Que depuis le com-  
 mencement du monde jusqu'à la nais-  
 sance de Jésus-Christ , l'Empire de Dieu  
 avoit été borné au seul Peuple Juif , &  
 celui du Démon avoit embrassé tout le  
 reste de la Terre : 2°. Que depuis cette  
 naissance , les Chrétiens étoient entrez  
 par une faveur insigne dans le même  
 Empire de Dieu , & que les Idolâtres

demeuroient persévèrement sous celui du Démon.

## I I I.

Que tous les jeunes Platoniciens ont été accusés de Magie.

Lib. 7.

Ainsi, tous les Mystères Théurgiques furent ou rejettes, ou mis sur le compte de la Magie. *Je ne vous demande point*, disoit Arnobe aux Payens, *si vous avez des Génies qui vous inspirent ; mais seulement si ces Génies sont dignes de l'estime que vous en faites, & du culte que vous leur rendez*. De-là vinrent tant d'odieux soupçons, qui tomboient sur les Platoniciens des quatre premiers siècles. Ces soupçons étoient nourris, & par la conduite artificieuse qu'ils tenoient, & par la réputation de Philosophes adroits & subtils, d'Enchanteurs, qu'ils tâchoient de se procurer. Mais le vrai de l'affaire étoit que, pour décrier les Miracles réels & effectifs de la Religion Chrétienne, ils en supposoient de faux ; mais ajustez avec tant d'Art, que le Peuple qui ne s'arrête qu'à l'écorce, s'y laissoit aisément surprendre. C'est-là tout ce que demandoient ces Philosophes.

Theod.  
Hist. Ec-  
cles. l. 3.

Le règne de Julien l'Apostat fut plus exposé que tout autre, au soupçon de Magie. Il répétoit souvent ce qui est prescrit dans les Oracles Chaldaïques :

Né

*Ne changez point le langage ancien, quoi-  
qu'il soit barbare, & que vous ne l'en-  
tendiez plus. Sur cela, il se livroit à  
toutes les superstitions dont pouvoient  
s'aviser les hommes corrompus, qui l'en-  
vironnoient sans cesse; & pourvu qu'on  
le flattât que ces superstitions étoient  
anciennes, il n'en demandoit pas da-  
vantage. Cela rendit long-tems toutes  
les Sciences odieuses, & on les accusa  
de conduire secrètement à la Magie.  
Le célèbre Boëce s'en plaint amèrement,  
lui, qui survécut à l'Empire Romain,  
& que Théodoric sacrifia à d'injustes  
soupçons. J'ai passé pour Magicien, dit-  
il, parceque je m'étois nourri de ses pré-  
ceptes, ô divine Philosophie, & que je  
suivois ses loix.*

## I V.

Comme les Payens essayoient de met- D'Apollo-  
tre Apollone de Thyanes à côté de ne de Thy-  
Jésus-Christ, on juge bien que les élo- anes.  
ges ne lui ont point manqué. » Dès In vitâ Ap.  
» l'âge de sept ans, rapporte Philostr. Thyanei.  
» te, il se donna pour un rigide ob-  
» servateur de la Philosophie Pythago-  
» ricienne. Il renonça dans sa jeunef-  
» se au vin, aux femmes, aux conver-  
» sations inutiles, à toute sorte de vian-  
» des; il ne porta point de souliers :



## 128 HISTOIRE CRITIQUE

» il laissa dans la suite croître ses che-  
 » veux & sa barbe. Il ne s'habilla que  
 » de toile, & même encore d'une ma-  
 » niere bizarre & qui le faisoit mon-  
 » trer au doigt. Peu-après il s'érigea  
 » en réformateur du siècle, affectant  
 » de contredire tout le monde & de  
 » blâmer la danse, la musique & les au-  
 » tres divertissemens qu'on accorde à  
 V. Hieron. » l'oisiveté publique. Avant que d'en-  
 Ep. 130. » treprendre ses longs voyages, Apol-  
 » lone passa cinq ans entiers sans parler;  
 » & malgré un silence si rigoureux, il  
 » appaisa plusieurs séditions dans l'Asie  
 » mineure, sa seule présence suffisoit  
 » pour calmer les esprits. Il se van-  
 » toit encore de sçavoir toutes les langues,  
 » sans les avoir jamais étudiées; de con-  
 » noître les pensées les plus intimes &  
 » les résolutions les plus cachées des  
 » hommes; enfin de saisir avec netteté  
 » les divers Oracles, que rendent par  
 » leurs chants certains oiseaux privilé-  
 » giez. Il avoit appris des secrets uti-  
 » les de Médecine, pendant le séjour qu'il  
 » avoit fait dans le Temple d'Esculape à  
 » Egès, ville de Cilicie, & il répandit  
 » ensuite ces secrets avec bonté & gratu-  
 » tement. Les malades, les infirmes ve-  
 » noient en foule lui demander la santé.

Une Armée ennemie paroissant vou-  
 loir fondre sur la petite ville de Thy-  
 nes,

nes, non seulement Apollone rassura ses Compatriotes intimidés ; mais encore il les préserva comme par miracle , d'un péril si éminent. Dans sa vieillesse , il ne ressentit aucune des incommodités que l'âge entraîne après lui : il fut également sain & de corps & d'esprit. A l'égard de sa mort , on n'a jamais sçu ni comment , ni dans quel lieu il avoit cessé de vivre : sans doute que son ame nettoyée de toutes ses taches , s'envola tout-à-coup dans le séjour des Bienheureux. *Ce qu'il y a de certain , ajoute Philostrate , c'est que j'ai parcouru beaucoup de pays , en demandant où étoit son tombeau , sans en avoir pu rien découvrir.*

Les premiers Chrétiens ne se méprirent point au faux merveilleux dont la vie d'Apollone se trouvoit revêtue. Ils reconnurent sans peine le dessein insensé qu'on avoit eu de comparer Jesus-Christ avec un imposteur , & même de donner à ce dernier une odieuse préférence : *Ce qui méritoit , dit Eusebe , toute l'indignation des hommes attentifs , & qui ont encore quelque reste de pudeur.* V. Lact. l. 5.

D'ailleurs , la vie d'Apollone est visiblement copiée d'après celle de Jesus-Christ. Ce sont les mêmes traits & les mêmes destinez , c'est la même suite d'actions miraculeuses ; autant cependant que la

### 130 HISTOIRE CRITIQUE

fraude & l'imposture peuvent contre-  
faire la vérité. Vers le commencement  
du V. siècle, le Philosophe Eunapius  
parloit d'Apollone comme d'un Génie,  
qui s'étoit masqué d'un corps visible &  
matériel; & il assuroit que Philostrate  
auroit dû intituler son Histoire: *La des-  
cente d'un Dieu sur la Terre.*

Quelques Auteurs ont pris de-là oc-  
casion de révoquer en doute s'il y a eu  
dans le premier siècle de l'Eglise un  
Apollone né à Thyanes. La chose, ce  
me semble, est décidée par une multi-  
tude de témoignages constans. Apollo-  
ne fut un Philosophe Pythagoricien, dis-  
tingué par la droiture & l'innocence de  
ses mœurs; toujours accompagné d'une  
foule de disciples qui l'admiroient sincé-  
rement, célèbre encore long-tems après

Euseb. ubi  
suprà.

sa mort. Mais celui qu'a dépeint Phi-  
lostrate, est un personnage chimérique,  
& indigne d'être compté au nombre des  
Philosophes. Toute sa vie n'est qu'un  
tissu de prodiges & de miracles puériles,  
où même les convenances de l'Histoire  
& de la Géographie ne sont point gar-  
dées. Philostrate ignore absolument l'art

Voss. de  
Hist. Græc.  
l. 2.

de louer. Il donne à son Héros un ca-  
ractère foible, irrégulier, inquiet, té-  
méraire, infiniment présomptueux: il le

Casaub. in  
Spart.

décrédite lui-même, & par toutes les  
Fables qu'il en rapporte, & par les voya-  
ges

ges qu'il lui fait entreprendre sans aucune nécessité. *Plus je considère l'Apollon* Præp. E. ne de Philostrate, dit Eusebe, & plus vang. l. 4. je le dédaigne, plus je lui trouve un air de bassesse & de fausseté. Qui osera appeler d'un jugement si respectable, & adopté par tous les Sçavans qui sont venus depuis ?

## V.

Les Payens, au rapport de Saint Au- D'Apulée  
gustin, vantoient encore Apulée de Ma- de Madau-  
daure, Colonie Romaine dans l'Afrique, re.  
& lui attribuoient une infinité de miracles. Cet Apulée eut dès sa jeunesse Aug. Ep. 5.  
tout ce qui sert à donner une première Id. l. 8. de  
vogue, & sa réputation se répandit en Civit. Dei.  
peu de tems, sans même qu'on le soup-  
çonnât d'y avoir travaillé. Il voulut con-  
noître toutes les dévotions qui avoient  
cours dans un certain Paganisme raffiné :  
il se mêla parmi les Prêtres d'Isis, d'O-  
sirris, de Cérès, & d'Esculape. Son Apul. ipse  
principal but étoit d'approfondir tous de se Met.  
leurs secrets, & de se distinguer des au- l. 1.  
tres hommes par des connoissances mys-  
térieuses & extraordinaires. Apulée y  
réussit, peut-être même au-delà de ses  
vœux ; car on l'accusa hautement de  
Magie, on lui intenta un Procès très-  
sérieux devant Claudius Maximus, Pro-

consul d'Afrique : & ce furent les enfans d'une riche veuve qu'il avoit épousée , qui en firent tous les fraix , & qui lui reprocherent d'avoir employé des sortilèges & des philtres magiques pour gagner les bonnes graces de cette femme. Je n'entrerai point dans le détail de ce Procès , où l'on juge bien que la vérité avoit moins de part qu'un désir aveugle & intéressé de nuire.

V. Apul.  
Apolo-  
giam.

La seule chose dont je m'étonne , c'est que pendant tout le cours de sa vie, Apulée se soit défendu d'être Magicien, disant qu'il l'étoit comme Circé, que les Poètes avoient nommée la fille de la Persuasion ; & qu'on lui ait fait l'honneur de le croire tel après sa mort. Les prodiges mêmes ( tant le penchant à la crédulité est exagératif ) ne lui ont point été refusez. Voilà quels hommes le Pananisme jaloux de ses fausses merveilles osoit mettre en parallèle avec Jésus-Christ : parallèle odieux, & démenti par les faits mêmes dont on cherchoit à l'étayer ! Je rougis seulement de m'y être arrêté.

Au reste , les Ouvrages d'Apulée ne peuvent guères servir pour entendre le fond de la doctrine de Platon , quoique ces Ouvrages ayent leurs agrémens , & qu'ils affectionent le Lecteur par la beauté du style , & par un grand nombre de descriptions

'descriptions attachantes & fleuries. Apulée avoit encore l'esprit tourné du côté de la galanterie, & il convient lui-même que, quand il vouloit plaire il plaisoit assez ordinairement. Les cœurs se laissoient gagner à son esprit, à sa bonne mine, à ses discours insinuans, à l'attention qu'il avoit de se mettre toujours d'une maniere décente. Et c'est en cela, disoit-il, que consiste toute ma Magie; crime équivoque, ou plutôt le crime de ceux qui n'en ont point.

VI. *Des Platoniciens qui ont fleuri  
à Alexandrie depuis la nais-  
sance de Jesus-Christ.*

Ce fut dans cette grande Ville, & sous De Plotin. les yeux d'Ammonius Saccas, que Plotin se livra sans partage aux recherches de la plus sublime Philosophie. Il y employa onze ans de suite, ne se permettant aucun plaisir, ni aucune distraction qui pût l'interrompre dans le cours de ses études. C'étoit-là son unique passion. Il dédaignoit même tout ce qui a rapport aux besoins pressans du corps, il rougissoit quelquefois d'y être assujetti, & de ne pouvoir posséder son ame toute entiere. On avoit beau l'interroger sur son âge, ou lui demander des particularitez de sa famille, il faisoit voir par un noble



noble silence, que tout cela l'intéressoit fort peu. Après s'être ainsi caché jusqu'à l'âge de 40 ans, Plotin se rendit à Rome, & y établit une Ecole de Philosophie. Son habileté généralement reconnue, une présence d'esprit admirable, des mœurs simples & que la Nature avoit elle-même perfectionnées, lui attirerent bien-tôt un grand nombre de Disciples. On parle surtout de Porphyre, & d'Amélius Gentilianus.

La Philosophie, qui ne cherche d'ordinaire que le silence & l'obscurité, eut cependant le bonheur d'introduire Plotin à la Cour. Il y parut avec dignité; c'est-à-dire, sans faste & sans orgueil. Il obtint même de l'Empereur Gallien la permission de rebâtir une petite Ville de la Campanie, que le tems avoit ruinée. Son dessein étoit d'y mener une Colonie de Philosophes, & d'y établir une République sur le plan de celle que Platon a imaginée. Mais ce projet n'eut point d'exécution: peut-être même devoit-on se moquer de celui qui le proposoit. Où trouver assez d'hommes raisonnables pour en former une Colonie? Et quand même on y pourroit réussir, comment préserver cette Colonie des surprises & des violences répétées des autres Peuples? Une République, toute composée de Philosophes, seroit anéantie

en peu de tems , à moins qu'on ne lui donnât aussi des Philosophes pour voisins & pour alliez, sans aucun mélange.

Nous avons encore , ( & ce n'est pas un médiocre avantage pour la Philosophie Platonicienne ) un morceau considérable de la main de Plotin. Mais il faut bien des veilles , une lecture opiniâtre & souvent répétée , pour le comprendre : encore ne peut-on point s'en flatter. C'est l'aveu fidèle que fait Marsile Ficin , celui de tous les Modernes qui a le plus étudié Plotin , & qui se l'est en quelque maniere approprié. Le Philosophe Grec a l'esprit profond , & de la trempe qui convient à la Métaphysique ; mais ses idées ne sont point nettes ni précises : & , ce qui en est la suite ordinaire , son discours se ressent de l'obscurité de ses idées. Il déclara en mourant, quel étoit l'article fondamental de sa Religion. *Je fais un dernier effort*, dit-il , *pour ramener ce qu'il y a en* vitâ Plot. *moi de divin , à ce qu'il y a de divin dans tout l'Univers.* On ne pouvoit mieux reconnoître que l'Ame du monde est quelque chose d'effectif , & qu'elle prend son origine dans la nature de Jupiter , qui , selon l'expression Platonicienne , est le Roi de toutes choses & le plus ancien des Dieux. *Cette ame* , ajouë- Ennead. 3. *toit Plotin , nourrit & vivifie toute la* 1. 2. & 3. *Nature.*

## 136 HISTOIRE CRITIQUE

*Nature. Sans elle il n'y auroit ni ordre, ni beauté, ni symmétrie dans l'Univers : le Ciel & la Terre, le feu même tout actif qu'il paroît à nos yeux, ressembleroient à des corps privez de mouvement & plus méprisables que le fumier : tout en un mot seroit absorbé dans l'oubli & dans la mort. L'Ame universelle étant si excellente, combien l'Intelligence doit-elle l'être davantage ? Là, résident tous les Etres : là, tout est Etre & Science : là, rien ne passe, rien ne change, rien ne se dément. Mais cette Intelligence a besoin d'un principe fixe & immédiat, auquel elle se rapporte & qui la resserre dans de justes bornes. Ce principe est le très-parfait, la très-simple Unité : il est au-delà de l'être & dans une inaction générale : il ne voit rien où ses traits ne soient imprimez : il peut dire, je suis une même chose, & j'en suis plus d'une ; je suis moi, & cependant je suis plusieurs, &c.*

V. Plat.  
Epist. 2. ad  
Dion.

Porph.  
apud Cyr.  
contra Jul.  
l. 2.

Ces distinctions énigmatiques marquent seulement que le Dieu Suprême est le Premier, ou le premier Etre, & que tout doit se rappeler à lui ; que le Second, ou le second Etre est l'Intelligence, qui renferme le plan, le modèle & toute l'œconomie du monde visible ; enfin, que le Troisième, ou le troisième Etre est l'Ame du monde, qui s'associant à l'intelligence, gouverne heureusement toute

route la Nature. On voit par-là , con- Ennead. 3.  
 tinue Plotin, que la Divinité n'est pas l. 1.  
 restreinte au Dieu suprême : elle se com-  
 munique dans la proportion marquée , &  
 à l'Intelligence, & à l'Ame du monde. Auf-  
 si Numénius appelloit-il le Premier le  
 Pere, le Second l'Ouvrier, & le Troi-  
 sième l'Ouvrage. Il désignoit par-là ce  
 que les Peres de l'Eglise nomment avec  
 emphase, τὰ τρία τὰ Πλάτωνος.

En effet, Dieu est un, simple, indi-  
 visible, l'Etre par excellence. Tous les  
 Platoniciens le reconnoissoient sous cer-  
 te auguste idée. Mais ils avouoient en  
 même tems, que l'Ame du monde  
 découle de son essence, & que cette  
 essence renferme éminemment les mo-  
 dèles de tous les Etres, modèles éter-  
 nels & distinguez de lui-même. N'é-  
 toit-ce point là avouer que Dieu est Tertull, de  
 composé, puisque son entendement ren- animâ.  
 ferme une infinité d'Etres ou de Dieux  
 intellectuels, & qu'il est actuellement  
 divisé en plusieurs parcelles, puisque  
 chaque parcelle ne peut revenir au  
 Tout qu'après la dissolution des corps ?  
 Cela bien entendu devoit jeter une  
 grande obscurité sur la Théologie des  
 Platoniciens, & je m'étonne que les  
 Peres de l'Eglise l'aient traitée avec  
 tant de ménagemens. Saint Augustin De Civit.  
 avoit raison de dire, que les sectateurs Dei l. 10.

## 138 HISTOIRE CRITIQUE

*de Platon parloient comme ils pouvoient ,  
où plutôt comme ils vouloient. Aucun  
Guide infallible ne leur montrait la vé-  
ritable route.*

### V I I.

De Por-  
phyre.

Luc. Holst.  
in vitâ  
Porph.

Suidas in  
Porph.

Theod.  
Hist. Ec-  
cles. l. 3. &  
7.

Porphyre trouva dans Plotin le Maî-  
tre qu'il lui faloit , & le Maître se per-  
fectionna encore avec son Disciple. Ils  
pensaient beaucoup l'un & l'autre : ils  
vouloient voir le fond des choses , & se  
distinguer par des connoissances extra-  
ordinaires. Mais Plotin étoit plus lent ,  
plus obscur , plus retiré en lui-même.  
Porphyre avoit un génie vif & entre-  
prenant , tourné à la satire , amoureux  
de la nouveauté , qui trouvoit du ridicu-  
le dans les choses même les plus sérieu-  
ses. Il aimoit à tendre des pièges ; &  
ensuite , content de son adresse , il in-  
sultoit à la crédulité de ceux qu'il avoit  
trompez , fussent-ils ses meilleurs amis.  
Quoi de plus malin & de plus injuste que  
ce caractère ! Soit haine pour le Chris-  
tianisme , soit plutôt jalousie secrète  
contre les Chrétiens qui soutenoient le  
plus sage parti , Porphyre autorisa & de  
ses discours , & de ses Ouvrages , toute la  
Magie Platonicienne. » Elle consiste ,  
» remarquoit-il , à procurer aux hom-  
» mes par le moyen des Génies , tout  
» ce qui peut leur être utile & favora-  
» ble.

„ ble. Heureux l'initié à la Théurgie ,  
 „ qui a gagné la confiance & l'estime de  
 „ ces Dieux intermédiaires ; qui aidé &  
 „ secouru de leurs talens , se connoît , se  
 „ respecte, se défie en quelque façon lui-  
 „ même ! Il trouve dans leur commerce  
 „ tous les agrémens, tous les avantages ,  
 „ qu'on peut légitimement se promettre,  
 „ pendant le cours de cette vie tumultueuse & agitée.

Il y a apparence que le Poëme si vanté par les Payens , & que Porphyre avoit intitulé, *Des Nones sacrées*, rouloit sur cette communication de l'ame avec les Génies : communication toute spirituelle , & susceptible des ornemens d'un langage figuré. C'est ainsi que le Poëme célèbre parmi les Hébreux , sous l'image allégorique des Noces de Salomon avec la fille du Roi d'Egypte , offre l'histoire particuliere de l'Alliance que Dieu avoit contractée avec la nation Juive. On voit bien que je parle ici du Cantique des Cantiques : Ouvrage d'autant plus ingénieux , qu'on y trouve un assortiment rare des sentimens du cœur avec les délicatesses de l'esprit.

## VIII.

Sur les pas de Porphyre , & avec plus De Jamblique de réputation encore, marchoit Jamblique.  
 que.



Le Nain de  
Tillem.  
Hist. des  
Emp. t. 4.

que. Le Paganisme , vivement insulté par les Chrétiens , commençoit à décroître de son tems. Les esprits desabusez s'ouvroient à la lumiere. Jamblique entreprit d'épurer l'ancienne Religion des Empereurs , & même de l'amener à un point où elle pût être goûtée des Philosophes. Dans cette pensée , il composa une Théologie mystérieuse , & toute fondée sur le besoin inévitable qu'ont les hommes des Génies ou des Dieux intermédiaires : il se fit une Langue à part , & la jugea d'autant plus nécessaire qu'il proposoit beaucoup d'idées nouvelles sur la Théurgie. Mais ces idées, quoique revêtues de je ne sçai quelles apparences de Religion , dégénéroient en un fanatisme outré & ridicule. On en trouve mille preuves qui se font aisément reconnoître , dans tous les Traitez qui nous restent de Jamblique ; dans sa Lettre sur les Mystères , dans son Histoire de la vie de Pythagore & des principales circonstances de sa Secte , dans son Exhortation à la Philosophie ; mais à la Philosophie Pythagoricienne qu'il estimoit uniquement. Tous ces Traitez sont peu lus aujourd'hui , ce que j'approuve avec juste raison : mais je plains la peine immense que s'est donné Thomas Gale , sçavant Anglois , de les commenter. Il pouvoit mieux employer ses talens.

Quel-

Quelques-uns distinguent de Jamblique, disciple de Porphyre, celui qui fleurit sous Julien, & qui reçut de cet Empereur tant de marques de bienveillance. Selon leur arrangement, le premier mourut sous Constantin, & le second fut obligé de s'empoisonner lui-même sous Valens. D'autres réduisent ces deux Jambliques en un seul, & ils se fondent sur ce qu'on leur attribue beaucoup d'événemens & de circonstances qui sont précisément les mêmes. En ce cas-là, il faudroit dire que Jamblique étudia dans sa première jeunesse sous Porphyre, & qu'il étoit déjà fort vieux quand Julien monta sur le Trône. Quoiqu'il en soit, Julien avoit pour lui une si grande considération, qu'il le préféroit à tous les anciens Philosophes, & le nommoit presque un Dieu. On peut même être surpris qu'un Empereur écrive à son Sujet d'une manière si flatteuse & si soumise. Je m'apperois, dit-il à Jul. Epist. Jamblique, avec quelle discrétion vous 60. reprenez. Vos Lettres sont assaisonnées V. etiam de louange & de critique, & par-là même sequentem, doublement instructives. Soyez sûr que si j'avois manqué en la moindre chose à ce que je vous dois, je tâcherois de me justifier, ou je vous avouerois sans fard que j'ai tort; car vous excusez facilement vos amis, quand ils ne font que se

se méprendre. Souffrez donc que je me hâte d'obtenir de vous une chose qui m'intéresse extrêmement : je vous choisis pour mon Juge, & je veux vous prouver à vous-même que ma conduite est hors de tout soupçon de lenteur & de négligence. Il y a trois ans que j'ai quitté la Pannonie, & vous sçavez à combien de périls j'ai heureusement échapé. Ayant ensuite passé le Détroit de Chalcédoine, & m'approchant de la ville de Nicomédie, j'eus soin de vous rendre mes premières actions de grâces, comme à mon Dieu Tutélaire. C'est ainsi que je nomme la Lettre de remerciement que je vous envoyai par un des Gardes qui servent auprès de ma personne, &c.

## I X.

Des Disci- Jamblique laissa plusieurs Disciples,  
ples de qui soutinrent hautement sa doctrine.  
Jamblique. Les principaux furent Sopatre, qui après  
avoir exercé de grandes Charges à la  
Cour de Constantin, perdit la tête sur  
un échaffaut ; Eustathe, qui eut pour  
femme la sçavante Sosipatra ; Théodore  
& Euphrase, nez aux environs d'Athènes ;  
enfin, le fameux Edése, dont on  
rapporte une infinité de prodiges. Cet  
Edése brilla successivement dans plu-  
sieurs villes ; à Alexandrie, à Pergame, à  
Antioche. Il eut pour disciples Chrysan-  
the,

the , Antonin , Dexippe , & le fameux Stob. *ferri*;  
 Maxime qui écrivit sur les Catégories 79.  
 d'Aristote. Tous ces Philosophes eurent *Eunap. de*  
 beaucoup d'accès auprès de Julien l'A- *Soph.*  
 postat ; & comme il avoit étudié sous  
 Edése & ensuite sous Maxime , on prit  
 de-là occasion de lui donner aussi Jam-  
 blique pour Précepteur. On ne pouvoit  
 davantage flatter sa vanité : & combien  
 de gens s'occupent-ils à flatter celle des  
 Princes dont-ils ont reconnu le foible !  
 Au-reste , Julien avoit pris toute la tein-  
 ture de l'esprit de Jamblique. Je n'en  
 donnerai d'autre preuve que son dis-  
 cours au Soleil, qu'il nomme le Roi & le  
 Dominateur de toutes choses, qu'il in-  
 voque d'un ton si emphatique & si  
 sublime.

## CHAPITRE XXXVII.

- I. *Comment la Philosophie s'introduisit dans le Christianisme.* II. *Des explications allégoriques de l'Ecriture.* III. *Méthode générale qui a été employée contre les Payens.* IV. *Dogme de la préexistence du Verbe.* V. *Diverses erreurs où sont tombez les premiers Pères de l'Eglise.*

## I.

Comment  
la Philoso-  
phie s'in-  
troduisit  
dans le  
Christia-  
nisme.  
Hegesip.  
apud Eu-  
seb. Hist.  
Eccles. l. 3.

**I**L est certain que tant que l'Eglise , pour me servir de l'expression d'un ancien Auteur , demeura vierge , elle se soutint par elle-même & n'eut besoin d'aucun secours étranger. Sa simplicité & sa naïveté faisoient les plus grands ornemens. Comme il n'y avoit guères dans son sein que des Juifs convertis & qui avoient cru au Messie , elle ne tiroit ses preuves que de son propre fonds , & du consentement mutuel des deux Aliances. Mais l'Eglise s'étant accrue d'une foule innombrable de Payens , les Philosophes mêmes les plus sublimes se faisant gloire d'y entrer , alors il fut nécessaire de donner plus de jour à la Religion , & de la relever par des preuves brillantes , & surtout par celles que la Philosophie pouvoit fournir. On tâcha dont de remonter à ses premiers principes. On en tira tous les secours qu'il sembloit permis à la Révélation d'en tirer. Mais peut-être cela fut-il poussé trop loin , non seulement de la part des Hérétiques qui vouloient ruïner le dogme de la foi , & substituer à sa place leurs visions chimériques ; mais encore de la part des Peres mêmes de l'Eglise , qui pour ne point perdre les connoissances qu'ils

Tertull. de  
Præscript.  
c. 7.  
Idem, c. 8.  
adv. Her-  
mog.

qu'ils avoient acquises, les introduisirent dans le Christianisme, & se glorifierent de les y introduire avec plus d'éclat souvent que de prudence. A les entendre parler, il paroissoit que la foi n'étoit qu'une explication, ou plutôt qu'un accroissement d'une doctrine plus ancienne, & répandue même parmi les Payens.

Quoiqu'il en soit : deux Philosophes différens ( l'un étoit Aristote & l'autre Platon ) venoient s'offrir à nos premiers Auteurs, qui ne balancerent point dans le choix qu'ils avoient à faire.

Le premier leur parut trop naturel & trop ouvert dans ses opinions, trop attaché au raisonnement, trop incertain sur les principaux articles de la Philosophie : il nioit que l'ame fût immortelle, que le Monde eût commencé & qu'il dût finir, que les soins attentifs de la Providence s'étendirent aux choses d'ici-bas. Le second au-contraire élevoit sa Philosophie au-dessus du sensible, au-dessus de toutes les formes qui naissent & qui meurent, qui n'ont qu'un être de passage : il vouloit qu'elle contemplât l'intelligible, qu'elle remontât à la source immuable des choses, & à la beauté qui est toujours semblable à elle-mêmes. D'ailleurs Platon enseignoit une Morale très-pure & très-utile au bonheur des hommes : il avoit convaincu ses

Franc.  
Patric. in  
Arist. ex  
oterico.

V. Laun.  
de var.  
Arist. fortunâ c. 2.

August. de  
verâ Relig.  
c. 3.



disciples que pour atteindre à la vérité, il falloit renoncer aux charmes d'une vie voluptueuse, & rejeter toutes les fausses images que l'ame reçoit par l'entremise des corps. A l'égard d'Aristote, il croyoit que la vertu seule ne pouvoit faire le bonheur de l'homme : il demandoit encore avec cette vertu, toute favorable qu'elle lui paroïssoit, & la santé, & les richesses, & les plaisirs. *A qui croit, dit Lactance, que l'ame péricule avec le corps, ces sortes de biens sont absolument nécessaires.*

Mais ce qui acheva de décréditer Aristote, ce fut sa dialectique, où se trouvent certainement tous les principes de l'Art de raisonner : principes cependant qui peuvent être détournés à des sens faux, ou caprieux. Il paroît même que quelques esprits inquiets & remuans, tels que les disciples de Cerdon & les Marcionites, s'étoient armés des ruses & des fineses de la Logique, pour insulter au Christianisme. Sur cela Tertullien s'écrie, qu'elle n'est propre qu'à nous jeter dans des disputes interminables, & que ses paroles trompeuses obscurcissent à force de détails, ce qui étoit clair & distinct auparavant. *Qu'ont de commun, ajoute-t-il, Athènes & Jerusalem, l'Académie & l'Eglise, l'homme qui s'égare & celui qui suit la vérité à Notre*

De Pras-  
cript. c. 7.

Notre Philosophie vient de Salomon, qui nous apprend lui-même qu'il faut chercher le Seigneur avec droiture & simplicité. Dites-moi : qu'est-ce qu'un Christianisme fondé sur la Dialectique ? Tout cela fut cause alors que Platon eut la préférence. Son langage avoit quelque chose de plus mystérieux, & par-là même de plus propre à toucher, & à édifier les personnes susceptibles de réflexions. Mais cette Dialectique, si décrite dans les premiers siècles de l'Eglise, lui devint ensuite absolument nécessaire, devint même son principal soutien. Les Scholastiques en firent le meilleur usage, qu'il leur fût possible dans des siècles d'ignorance, & où l'on ne connoissoit pas encore la véritable méthode d'étudier.

## II.

Ce goût de Philosophie qui s'insinua dans la Religion, fit croire quelque temps aux Payens qu'elle n'étoit en effet qu'un système de Philosophie, qui sous des images simples & communes renfermoit les plus grands Myfteres, & encore des Myfteres qui ne devoient pas être dévoilés au peuple. Mais cette illusion se dissipa bien-tôt, & le Christianisme entra dans tous ses droits : je veux dire, qu'on ne

Irenæus l. 7. balança plus sur son caractère essentiel, qui est la Révélation divine.

Du Pin , Il y a apparence que la méthode d'ex-  
Biblioth. pliquer allégoriquement l'Ecriture, vient  
des Aut. aussi de ce que les Payens à qui elle fut  
Eccles. t. 1. d'abord proposée, n'en concevoient pas

une assez haute idée. Cette méthode réussit particulièrement dans les lieux où brilloit la Philosophie, où elle s'étoit accreditée par d'heureux succez. Le goût d'examen & de discussion qu'elle inspire, rendoit & plus difficiles & plus incrédules ceux qui la cultivoient. Il falut bien s'accommoder à leur goût, & rechercher dans l'Ecriture des sens plus profonds & plus sublimes, que Clément d'Alexandrie nomme la doctrine

Strom. l. 5 des parfaits, en supposant que cette

V. etiam doctrine avoit été enseignée de vive  
Basil. lib. voix par les Apôtres, & laissée en dé-  
de Spiritu pôt à ceux qui méritoient qu'on la leur  
Sancto c. confiât. Cependant rien n'étoit plus

27. vague, ni plus incertain, ni même plus  
frivole que ces allégories : & Mr. Huet,

Orig. dans ses Commentaires sur Origene, re-  
nian. marque avec raison, que la plupart des

Quæst. 14. Peres Grecs passant trop rapidement de  
l'explication de la Lettre au sens spiri-

tuel, les Lecteurs non avertis & peu  
attentifs ont pris de là toutes leurs allé-  
gories pour des assertions dogmatiques.  
J'en pourrois citer ici une infinité de  
preuves

preuves : mais il me semble plus à propos de faire une observation importante sur l'Hérésie des Gnostiques ou Illuminez. Ils croyoient que les Apôtres avoient usé de feinte & de dissimulation, en prêchant l'Evangile, & qu'ils avoient mesuré leur doctrine sur la capacité & les dispositions de ceux qui les écou-toient. *Pour le Mystere ineffable*, ajoutoient-ils, *ils ne l'ont expliqué qu'à ceux qui connoissent le Pere, le Pere qui ne se nomme point.* Qu'y a-t-il de plus conforme à la doctrine de Platon? Il en avoit une secrette, qu'il ne révéloit qu'à ses disciples choisis. Je croirois aussi volontiers, qu'on ne fit passer les Ebionites ou Nazaréens pour des gens simples, & d'une foi appauvrie, peu relevée, que parcequ'ils méprisoient les richesses de l'allégorie, & s'attachoient au sens littéral de la Bible. On les mettoit par-là en regard avec les Gnostiques; eux, qui distinguoient la science d'avec la foi, & qui ne cherchoient que des explications mystiques & des sens profonds dans l'Ecriture.

Irenæus  
ubi supra.

Je reviens aux Peres de l'Eglise. Comme ils eurent d'abord de vives disputes à soutenir avec les Payens, ils employèrent contr'eux de ces argumens qu'on nomme personnels, & qui perdent toute leur force dès qu'ils sont déplacés.

En effet, il falloit prouver la hauteur de nos Myſteres à des gens qui s'en eſfrayent, & qui oſoient les traiter de fables. Pour cela, nos premiers Auteurs ſe ſervirent d'un raisonnement très-simple & très-facile. » Vous refuſez, » diſoient-ils, de croire ce qui ſort de » nos mains, ce qui porte le ſceau du » Chriſtianisme. Ne croyez-vous pas » des choſes auſſi ſurprenantes, ou même qui répugnent davantage à la raison ? Notre Jugement dernier eſt-il » plus inconcevable, que le Tribunal » que vous avez établi dans les Enfers, » & où préſident les trois Juges ? Les » menaces que nous faiſons d'une peine » durable, d'un feu qui doit brûler à » jamais les hommes pervers, ſont-elles » plus difficiles à concevoir que votre » fleuve ardent, que le Puriſphlégeton ? » Enfin, les champs Elyſées ne vous » préparent-ils point à ajouter foi à ce » que nous rapportons du Paradis, de » ce ſéjour heureux où la vertu ſeule » doit entrer ? Votre réſiſtance eſt donc » vaine : vos objections retombent ſur » vous-mêmes.

A ce raisonnement, très-vif dans les circonſtances où il étoit pouſſé, un autre venoit ſe joindre, plus vif encore. » La plus grande partie de ce que nous » vous enſeignons, diſoient les mêmes » Au-

« Auteurs, se trouve dans les Livres de  
 « vos principaux Ecrivains, de vos Poë-  
 « tes, de vos Philosophes. Ils ont en- Tertull. in  
 « tendu la voix de Dieu : ils ont puisé Apolog.  
 « dans les riches sources des Prophéties,  
 « que conservent & vantent les Hé-  
 « breux. C'est là que leurs esprits al-  
 « terez se sont abreuvez d'une eau sa-  
 « litaire : & c'est-là ce qui fonde, ce  
 « qui assure les traits de notre ressem-  
 « blance. Ecoutez donc les témoigna-  
 « ges de vos propres Ecrivains : rendez-  
 « vous à leur autorité. Platon ne vous  
 « paroît-il pas un Maître solide & in-  
 « telligent ? Devez-vous craindre de  
 « suivre les traces d'un guide si éclairé,  
 « si fidele » ? Sur cela, Justin Martyr Apol. 2.  
 revendique tous les hommes vertueux V. Nat.  
 qui ont fleuri dans le Paganisme, & il Alex. Disc.  
 ajoute, que non seulement ils doivent sert. 5. ad  
 être regardez comme de vrais Chrétiens; Sac. 1.  
 mais encore, qu'ils ont été sauvez par la partem 1.  
 connoissance effective du Verbe, ou de  
 la Raison divine. Le sçavant Eusebe a Hist.  
 adopté la même pensée, & il convient Eccles. l. 1.  
 avec Justin Martyr, que les Chrétiens  
 n'ont point commencé, ni d'hyer, ni  
 d'aujourd'hui. *Il y en a eu, répètent-ils*  
*l'un & l'autre, il y en a eu dans tous*  
*les tems.* Cette pensée donnoit un mer- V. Isaaci  
 veilleux lustre au Christianisme, qui Casaub.  
Exercit. in  
Baron, c. 2.



152 HISTOIRE CRITIQUE  
devenoit par-là contemporain du Mon-  
de même.

III.

Méthode  
générale  
qui a été  
employée  
contre les  
Payens.

Petav.  
Dogm.  
Theolog.  
t. II. in  
Præfat.

Strom. l. 5.

On voit bien que ces deux argumens n'avoient de force , qu'autant qu'ils étoient lancez contre les Payens. Le dernier surtout servoit comme de passeport au mystere de la Trinité, en rappelant un certain nombre d'expressions sublimes, trouvées dans Platon. » Quand » je m'arrête, dit Clément Alexandrin, » à la seconde Lettre de ce Philosophe, » tout ce que j'y comprends, c'est qu'el- » le regarde la très-sublime Trinité. Le » Troisième est le Saint Esprit, & le » Second est le Fils par lequel toutes » choses ont été faites sous le bon-plai- » sir du Pere ». Origene, qui fut disci- ple de Clément, reproche à Celse de voiler avec soin, & de cacher ce que Platon a écrit du Fils de Dieu, dans sa Lettre à Hermias & à Corisque. Ce silence, ajoute-t-il, me paroît affecté : Celse craint sans doute de fortifier notre parti & de nous donner gain de cause.

Je ne rappellerai point ici le jugement que j'ai déjà porté de la Trinité Platonicienne : je dirai seulement, que suivant l'Ecriture sainte il y a eu trois Oeconomies,

mies, ou trois différentes manieres dont la Divinité s'est manifestée. Car celui qui est au-dessus de tout, observe sagement Eusebe, doit tempérer l'éclat de Sa Majesté, quand il veut se faire con- noître : des yeux mortels ne pourroient l'appercevoir. Demonst. Evang. l. 5.

Dans la premiere Oeconomie, Dieu agit immédiatement & par lui-même : il commanda, & l'Univers sortit du chaos. *Les Cieux*, dit le Psalmiste, *ont été affermis par la Parole du Seigneur, & toute leur force vient du souffle de sa bouche.* On peut dire qu'alors Dieu étoit son Verbe à lui-même : c'est-à-dire, qu'il ne se servit d'aucun Ange ni d'aucun homme pour créer l'Univers. Il dit, & toutes choses existent. Ici, la Parole de Dieu ne signifie que sa seule volonté. En effet, pour faire les plus grands Ouvrages, il n'a besoin ni d'aucun instrument, ni d'aucune préparation : il lui suffit de le vouloir. Oeconomie d'autorité & de puissance. Dans la seconde, Dieu employa ordinairement le ministere des Anges, & ces Messagers célestes sont expressément nommez sa gloire, sa présence, sa demeure, ses Oracles. Quelquefois encore il se fit connoître par des choses sensibles, comme par une nuée, par une lumière éclatante, par un feu, par une voix,

par un son doux & paisible. C'étoient-là des Verbes imparfaits & ébauchez, des figures, & pour ainsi dire, des esquisses de celui qui devoit être l'Oracle des Nations. Oeconomie de crainte & d'espérance. Dans la troisième enfin, Dieu s'est découvert à l'homme de la manière la plus sublime, & il a conduit son Ouvrage à la perfection. Tout le Mystère a été par ce moyen développé : il n'y reste plus rien d'obscur, ni de douteux. Jésus-Christ est la Parole ou la Promesse de Dieu par excellence, son *Schéchina*, pour me servir d'un terme consacré parmi les Juifs : il est cette semence bénie dont parle les Prophetes, *cette lumiere qui doit éclairer tout homme venant en ce monde*. Oeconomie d'amour & de tendresse.

Joan. c. 1.

Grot. in  
notis ad  
Epist. Pau-  
la ad Co-  
loss.

Jésus-Christ est donc le Verbe, en qui réside perpétuellement & inséparablement toute l'efficace de la Divinité. Ainsi, l'on doit dire que Dieu s'est fait chair, pour vivre & converser parmi nous : il a, par une salutaire condescendance, daigné s'accommoder à notre foible portée. Dieu & l'Homme se sont joints ensemble : Dieu lui-même se trouve en Jésus-Christ, pour se réconcilier le monde. Que dirai-je de plus ? L'Erre Suprême & ineffable, lui qui habite une lumiere où nos yeux ne peuvent

peuvent pénétrer, a pris une image sensible. Cette image est le Verbe, & le Verbe est la vie, la lumière des hommes. Nous avons été secourus à proportion de nos miseres, & nous serions moins heureux aujourd'hui, si nous avions été moins coupables. Que ce Mystere est relevé, & qu'il exige de reconnoissance !

Si maintenant on examine de quelle maniere en ont parlé nos premiers Auteurs, on verra qu'ils ont tous attribué à Jésus-Christ ce que les Platoniciens avoient dit du monde intelligible. Selon Timée de Locres, Dieu voyant une grande quantité de matiere qui se remuoit, & qui prenoit toute sorte de formes & d'arrangemens, résolut de la renfermer dans de certaines bornes, & de lui donner une figure réguliere. Pour cet effet, il consulta sa raison, & forma le plan, l'idée du monde intellectuel. Sur ce plan, sur cette idée qui rassembloit toutes les perfections possibles, Dieu arrangea la matiere, & ne lui donna d'autres bornes que l'infini. Que de beautez, que de merveilles ne devoit point contenir un pareil Ouvrage ! C'est le Fils unique de Dieu, c'est son Fils engendré, c'est l'objet de ses complaisances & l'abrégé de ses perfections ; c'est la Raison, l'Ame même du Pere. Ainsi

De animâ  
Mund.

156 HISTOIRE CRITIQUE

le monde ne périra jamais : jamais il ne souffrira les dernières atteintes de la vieillesse ni de la mort. Car il doit son origine à la plus excellente de toutes les Causes , à cet Etre infini qui ne se propose point des modèles périssables ; mais qui a tiré son Idée de sa propre essence , & cette Idée est si parfaite , qu'elle n'a besoin d'aucun changement ni d'aucune correction. En

*In Tim. sub finem.* suivant cette Doctrine , Platon appelle le monde l'Image visible du Dieu invisible ; celui qui participe à ce qui est mortel & immortel , & qui se trouve par-là d'une nature complete ; celui qui a été créé très-parfait , très-beau , sans bornes ni limitation , le seul & le seul engendré.

N'est-ce point dans les mêmes termes , ou du moins dans des termes équivalens , que Saint Justin , que Tactien , que Théophile d'Antioche , que Clément d'Alexandrie , que Tertullien , qu'Origene , qu'Arnobé , que Lactance ont parlé de Jésus-Christ ? Ils croyoient par-là gagner plus facilement les Platoniciens , & accroître à leurs yeux la gloire du Messie. Quoiqu'éternel , quoique renfermé de tout tems dans le sein & dans le cœur du Pere , il n'en sortit , il ne parvint à la maturité de l'âge , & à son point de développement ,  
que

que quand il falut racheter les hommes.

On ne peut que louer un pareil projet ; mais il étoit difficile de l'exécuter, sans se servir d'expressions philosophiques, & par-là même peu mesurées. Au fond pourtant, ce que les Platoniciens disoient du second Dieu, surtout quand les pensées sont justifiées par la droiture de l'intention, se pouvoit dire de Jésus - Christ. Effectivement, il a une double existence : la première, en Dieu, c'est son Verbe, son Conseil, sa Raison souveraine, & la seconde en lui-même, c'est le premier-né & le chef-d'œuvre de tout ce qui a été produit, la plus ancienne & la plus indispensable de toutes les créatures. La première existence est éternelle, & précède tous les tems : la seconde ne lui a rien ajouté de réel, & ce n'est qu'une émission, un mouvement poussé au-dehors. Par un effet si sensible & si digne d'une bonté infinie, Jésus - Christ est venu habiter parmi nous, *& nous avons vu sa gloire, sa gloire, dis-je, comme du Fils unique du Père.* Joan. c. 1.

## I V.

Je dois remarquer, que c'est dans  
Hermas,

Dogme de  
la préexis-  
tence du  
Verbe.



# 158 HISTOIRE CRITIQUE

Hermas , & peu après dans la seconde Apologie de Saint Justin , que le dogme de la préexistence du Verbe commence à se trouver établi. Avant ces deux Auteurs , on n'en parloit qu'avec simplicité , avec retenuë , & même avec une sorte de crainte. Eusebe en convient dès l'entrée de son Histoire Ecclesiastique , & les plaintes qu'il en fait sont plus justes encore qu'ameres. Il y apparence que , pour dérober aux Payens la sublimité de nos Mysteres , on les avoit quelque tems emprisonnez dans une espece de secret & d'obscurité. Les Peres du premier siècle étoient fort réservés à attribuer le nom de Dieu à Jésus Christ , & la raison , dit le cé-

In notis ad  
Hist. Ec-  
cles. Euseb.  
l. 1.

lébre Mr. de Valois , c'est qu'on appréhendoit de troubler une foi encore tendre & imparfaite , & de faire naître la pensée qu'en appellant Jésus-Christ Dieu , on voulût renouveler le Polythéisme. En effet , les plus cruels ennemis du Christianisme naissant , ses plus forts adversaires furent les Payens , & on ne pouvoit prendre trop de précautions , pour éviter tout ce qui resentoit leurs manieres , leur langage.

V. Huet.

Origén. l. 2.

Ainsi , le Mystere de la Trinité , par exemple , ne se vit clairement annoncé que lorsqu'on appella dans la Religion la Philosophie Platonicienne. » Le res-

» peçt

« pect qu'on avoit pour cette Philoso-  
 « phie , ajoute Mr. Simon , fut cause  
 « qu'on en emprunta plusieurs expref-  
 « sions qui paroissoient favorables au  
 « dogme Catholique , & elles lui ser-  
 « virent d'adoucissement , ou pour  
 « mieux dire , de Passeport. Quand  
 on traite avec le Public , on doit con-  
 former son langage aux hypotheses re-  
 çues , & ce langage ne paroîtra jamais  
 une chose indifférente pour le succès.  
 Au-reste , c'est Théophile Evêque d'An-  
 tioche , qui dans ses Livres à Autolycus  
 a le premier employé le nom de Tri-  
 nité , pour marquer les trois Personnes  
 divines. Son exemple fut généralement  
 suivi.

V. son Sup-  
 plém. aux  
 Cérém. des  
 Juifs.

A l'égard des Anges , qui dans la se-  
 conde Oeconomie furent nommez les  
 Verbes de Dieu , *λογος* , sans doute  
 que ce fut à cause de ce nom qu'on  
 les représenta avec des aîles , rien  
 n'étant plus prompt ni plus rapide que  
 la parole. De même , les plus anciens  
 Poètes , comme on le peut voir dans  
 les Allégories sur Homere , donnoient  
 des aîles à Mercure & à Iris , parce-  
 qu'ils les regardoient comme les Mes-  
 sagers des Dieux , les Interprètes de  
 leurs volontez ; & en ce sens , Héracli-  
 de , Auteur de ces Allégories , leur  
 prodiguoit les noms d'Anges & de Ver-  
 bes.

bes. Mais il y a ici une observation à faire, c'est que parmi les Payens, & même dans la seconde Oeconomie, ces Verbes, ces Anges n'étoient destinez qu'à exécuter les ordres d'en-haut, qu'à porter les commandemens de l'Être Souverain : au-lieu que dans la troisième, Jésus-Christ ou le Verbe par excellence a eu l'Emploi le plus distingué de tous, celui d'annoncer une Doctrine sainte, & nécessaire au bonheur du Genre-Humain.

## V.

Diverses  
erreurs où  
sont tom-  
bez les pre-  
miers Pe-  
res de l'E-  
glise.

L'amour de la vérité, qui m'a obligé d'entrer dans les discussions si délicates qu'on vient de lire; cet amour, dis-je, le plus puissant de tous, m'oblige encore de rappeler quelques autres erreurs où l'on est tombé dans les trois premiers siècles de l'Eglise. Telles sont l'éternité de la Matière, ou comme l'explique Sainte Irénée, son émanation de la propre substance de Dieu; les divers ordres des Anges, & leurs fonctions multipliées à l'infini; la préexistence des âmes, & leur infusion dans le corps, &c. Toutes ces erreurs tirent leur naissance de la Philosophie de Pythagore & de Platon, qui régnoit alors & à laquelle chacun tâchoit de se

con-

conformer. Car la Philosophie dominante influe sur toutes les autres Sciences, & leur communique ses erreurs. J'en vais donner quelques exemples.

Plusieurs Peres de l'Eglise ont cru que les Anges avoient été touchez de la beauté des femmes, & qu'ils les avoient recherchées avec empressement. De ces mariages monstrueux naquirent les Géans. Ne voit-on pas que cette opinion vient originairement de Pythagore? Il s'imaginait que les ames, à qui ses disciples donnoient aussi les noms de Génies & de Démons, étoient nées heureuses & parfaites. Mais la folle envie qu'elles eurent d'animer des corps, troubla bien-tôt leur félicité : elles furent renfermées dans ces corps, comme dans des prisons étroites.

Sur le même principe, je remarquerai que l'opinion de la Métempsychose conçue au pied de la lettre, a produit une infinité d'erreurs. N'a-t-on pas dit que l'ame d'Elie avoit passé dans le corps de Saint Jean-Baptiste ; & ce qui paroîtra plus extraordinaire, que l'ame d'Adam avoit passé dans celui de Jesus-Christ? Pour autoriser ce dernier point, on abusoit de quelques passages de l'Ecriture, qui appellent Jesus-Christ le nouvel Adam, & qui établissent une sorte d'analogie entre l'un & l'autre. Cependant la Métempsychose enseignée  
par

## 162 HISTOIRE CRITIQUE

par Pythagore , ne désigne que les changemens successifs auxquels la matiere est sujette : & quoique ces changemens soient rapides & infinis , ils laissent toujours l'Ame du monde dans la même proportion d'activité. J'interprète ici d'une maniere allégorique le dogme de la Métempsychose : car c'est ainsi que les Pythagoriciens déliaient l'interprétoient eux-mêmes. *Souvenez-vous* , dit Cœlius Rhodiginus , *que pour percer dans les secrets de l'ancienne Philosophie , il ne faut rien prendre littéralement , il ne faut rien expliquer à la rigueur.*

Parmi les Chaldéens & les Prophètes d'Egypte , on personifioit toutes les opérations de la Nature. Les Juifs au contraire substituoient des Anges à la place des mêmes opérations : ce qui paroissoit plus noble & plus conforme à la grandeur de Dieu. Les Chrétiens héritèrent en partie d'un système si commode pour l'explication d'une infinité de phénomènes , où le physique & le métaphysique se trouvent joints ensemble. Hermas , par exemple , étonné du double penchant que l'homme porte au dedans de lui-même , assure que c'est l'effet des contradictions , où se portent les deux Anges qui veillent à sa conduite. L'Ange bienfaisant le ramene sans cesse à son devoir , & le malfaisant l'en détourne,

Ant. Sect.  
l. 9.

Phil. de  
Opif.  
Mundi.

détourne. Quelle disgrâce pour la Nature humaine, que ce soit d'ordinaire le dernier qui triomphe ! En général tous les Gnostiques, tous ceux qui vouloient présenter l'Ecriture sous des idées plus nobles & plus ambitieuses, ne parloient que du ministère favorable des Anges. Ils les regardoient comme des secours puissans que Dieu s'étoit donnez, pour diminuer en quelque sorte l'extrême distance qui se trouve entre lui & les hommes : ils employoient ces Anges avec assez d'entente ; mais sans être appuyez du témoignage de la Révélation ; ce qui ruïnoit absolument tout leur système.

Un autre endroit encore, par lequel Fleuri, je le condamne, c'est qu'il enhardit certains Chefs de Secte à réaliser ce qui ne Hist. de l'Eglise, 1. 2. 3. & 4. devoit être pris que dans un sens métaphorique. Telle fut l'erreur de Valentin, qui laissa après lui des disciples encore plus hardis que leur Maître. Il faisoit une généalogie de trente Eones ou Ayonnes. *Le premier & le plus parfait, disoit-il, est le Proon ou le Pré-existant, qui a demeuré longtems avec Ennoya ou la Pensée dans un profond silence, & sans prononcer aucune parole efficace. Enfin ils produisirent l'un & l'autre l'Entendement, qui fut le Pere de toutes choses, & qui avoit pour femme* la



la Vérité. Car ces *Eones*, continuoit Valentin, sont de différent sexe: il y en a quinze mâles & quinze femelles. Lorsqu'ils sont réunis, ils composent le Pléroma, ou le tout-ensemble de la Divinité. On dispute si Valentin a cru en effet que ces *Eones* étoient autant de Dieux, ou simplement des vertus, des affections divines, les différens degrez par où l'action de Dieu a passé dans les ouvrages admirables de la Création & de la Rédemption. Quoiqu'il en soit: si Valentin a entendu ses *Eones* dans le sens de l'allégorie, il est certain que ses disciples les ont pris pour de véritables personnes existantes hors de Dieu, pour des substances personnelles.

On pourroit soupçonner que les Hérétiques des trois premiers siècles regardoient le Christianisme comme un système trop nud, & dégarri d'un certain merveilleux. C'est pourquoi ils eurent recours à une Théologie allégorique: je veux dire, qu'ils supposèrent plusieurs choses, comme si réellement elles appartenoiennent à la Divinité. Les principaux articles qui causoiennent leur inquiétude, c'étoient la naissance de Jesus-Christ, & l'opprobre de sa mort. Des faits si publics ne pouvoient se cacher. Que faire donc? On distingua le Christ du Fils de Marie, le Christ supérieur de l'inférieur.

l'infér  
son e  
souffr  
main  
Aussi  
se de  
ainsi  
ressu  
croye  
Paul  
folie  
tres  
Chri  
vérit  
que  
dans  
Selon  
posit  
Mess  
rect  
être  
& n  
pen  
renv  
de f  
n'an  
lui  
sem  
à la  
& l  
aux  
den

l'inférieur. Le premier avoit suspendu son efficace , pendant que le second souffroit avec une constance plus qu'humaine , & qu'il expiroit sur la Croix. Aussi l'homme , pour prix & récompense de son sang , fut-il absorbé , & pour ainsi dire , anéanti , afin que le Christ ressuscitât plus glorieusement. Par-là on croyoit ennoblir des Mystères que Saint Paul assure lui-même devoir passer pour folie dans l'opinion des Payens. D'autres Hérétiques soutinrent que Jesus-Christ n'étoit pas venu dans une chair véritable ; mais avec un corps phantastique & aérien , tel qu'il en avoit pris dans les apparitions du Vieux Testament. Selon cette doctrine , il n'y a rien de positif ni de sérieux dans la naissance du Messie , dans sa mort , dans sa résurrection. Tous ces événemens doivent être interprétez en un style d'allégorie , & ne sont que des illusions , utiles cependant pour le salut des hommes. Quel renversement de l'Ecriture ! Combien de fois Saint Jean a-t-il protesté qu'il n'annonce que le Verbe de vie , que celui qu'il a vu , ouï & touché ? Il me semble que toutes ces erreurs reviennent à la proposition suivante : Que le Messie & le secours de Dieu se manifestent aux hommes dans l'ouvrage de la Rédemption ; mais que ce secours ne s'est manifesté

V. Petav.  
de Trin. l.

I.  
Bullus in  
Judic. Ec-  
cles.

V. etiam  
Christ.  
Sandium  
in Nucl.  
Hist. Ec-  
cles. l. 1.

manifesté qu'en faisant illusion à nos yeux, quoique nous en ayions tiré tous les avantages possibles.

Sans vouloir affoiblir ni décréditer l'empire de la Tradition, je dirai encore, que nos premiers Auteurs ont erré sur ce qui regarde la Matière & son essence. Origene croyoit que Dieu l'avoit créée de toute éternité, & qu'avant la naissance du Monde que nous habitons, il y en avoit eu plusieurs autres, & qu'il y en auroit pareillement après sa dissolution, Dieu ne pouvant cesser d'agir & d'agir d'une manière digne de lui. Quelques autres ont cru de même que la Matière est éternelle, ou du moins ils se sont là-dessus expliqués très-obscurément, & selon le langage de la Philosophie dominante. Ce langage est très-suspect, & nous conduit à penser que la création n'est qu'un nouvel arrangement, une meilleure disposition. Il suit de cette doctrine, par l'enchaînement des preuves qui se tirent les unes des autres, qu'il n'y a qu'une seule substance dans l'Univers, & que cette substance est la Matière. Tout en est formé, tout en dépend, tout y participe. Plaignons ceux des Peres de l'Eglise qui ont pensé que l'ame est matérielle : ils ne lui ôtoient point pour cela l'immortalité. Quelques-uns cependant, com-

me

me Sa  
Arnob  
lité el  
ajoute  
nomb  
& des  
" diso  
" té à  
" se la  
" bien  
Co  
fondo  
ne me  
que c  
les m  
ce; cr  
tériel  
quel,  
l'Egli  
est in  
on éc  
toutes  
natur  
vouer  
tent q  
surtou  
idées  
exact  
miers  
fouter  
les co  
elles

me Saint Justin, Saint Irénée, & surtout Arnobe, avouoient que cette immortalité est une pure faveur de Dieu ; & ils ajoutoient qu'au bout d'un certain nombre de siècles, les ames des méchans & des impies seront anéanties. » Dieu, » disoient-ils, qui de sa nature est porté à la clémence & à la miséricorde, » se lassera de les punir, & retirera son » bienfait.

Comme l'ancienne Philosophie confondoit la spiritualité & la matérialité, ne mettant entr'elles d'autre différence que celle qu'on met d'ordinaire entre les modifications d'une même substance; croyant de plus que ce qui est matériel peut devenir insensiblement spirituel, & le devient en effet; les Peres de l'Eglise se lierent à ce système : car il est indispensable d'en avoir un quand on écrit pour le Public. De-là viennent toutes leurs fausses expressions sur la nature & les propriétés de l'ame. J'avouerai ici que ces expressions révoltent quelquefois, & qu'on en est blessé, surtout en ce siècle, qui demande des idées plus précises & un langage plus exact. Il paroît même qu'entre nos premiers Auteurs, les plus distinguez ont soutenu que les ames s'éteignent avec les corps ; mais qu'au Jugement dernier elles prendroient une nouvelle vie, & recevroient

recevroient pour toujours l'arrêt de leur destinée. Je pourrois former une chaîne des Ecrivains Ecclésiastiques , qui ont pensé que l'ame n'est point dégagée de la Matière , & qu'elle a une étendue formelle. Tertullien est celui qui s'en explique le plus ouvertement. Nul détour, nulle ambiguïté dans ses paroles. Il décide que l'ame est matérielle , ayant les mêmes dimensions & la même forme que le corps ; qu'elle participe à ses accroissemens & à ses pertes , à l'état de santé & de maladie où il se trouve ; enfin, qu'elle est produite par les ames du pere & de la mere , dont elle porte les différens traits , les différentes images.

Heureusement que la Raison , & quelques étincelles de bonne Philosophie , nous ont mis à-peu-près en état de distinguer la substance étendue de la substance pensante. Mais qu'est-ce au fond que ces deux substances ? Comment viennent-elles se joindre l'une à l'autre ? Et toutes leurs propriétés se réduisent-elles au petit nombre de celles que nous connoissons ? C'est ce qu'il est impossible de décider ; & d'autant plus impossible , que nous ignorons absolument en quoi consiste l'essence de la Matière , & ce que les corps sont en eux-mêmes. Les Modernes , il est vrai ,  
ont

ont  
que  
reste

I. L.  
ra  
S  
T  
g  
m  
ci  
q  
d

A  
où p  
lever  
trou  
rin ,  
pétit  
qui f  
bles  
pos à  
ce ,  
ge. l  
T

DE LA PHILOSOPHIE. 169  
ont fait sur cela quelques pas de plus  
que les Anciens : mais qu'il leur en  
reste encore à faire.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

- I. *De Constantin le Grand.* II. *De Constance.* III. *De Julien l'Apostat.* IV. *Sentimens & discours du Philosophe Thémiste.* V. *Remarque de Saint Grégoire de Nazianze.* VI. *Commencemens de la décadence de l'Empire d'Occident.* VII. *De la mort de Symmaque & de Boece ordonnée par Théodoric.*

### I.

**A**PRE'S plusieurs révolutions, après de longues & sanglantes guerres où périrent tous ceux qui vouloient s'élever au Trône, l'Empire Romain se trouva réuni sous les ordres de Constantin, qui n'eut plus ni collègues ni compétiteurs. Ce Prince ambitieux ; mais qui sçavoit couvrir son ambition de nobles prétextes, rendit le calme & le repos à l'Univers : & lui seul, dit Lactance, étoit capable d'un si grand Ouvrage. La défaite du Tyran Maxence qu'il

De Con-  
stantin le  
Grand.  
Lact. de  
Mort. Per-  
secut.  
  
Ibid. c. 18  
& 19.  
V. Paneg.  
8. inter  
vet. Paneg.  
chassa gyr,

Tome III. H



chassa de Rome, fut moins sa victoire que celle du Christianisme. A cette époque tout prit une nouvelle face, & l'étendart du salut fut élevé aux yeux des Nations, surprises d'une merveille si inopinée. L'Empereur lui-même s'humilia : il sentit qu'il n'étoit grand qu'à proportion de l'appui qu'il prêtoit à la Religion. Jours favorables, vous aviez été clairement annoncés par les Prophetes ! On ne craignit plus de s'avouer de

Euseb. in l'opinion dominante. C'étoit la foi de  
vitâ Const. l'Empereur, celle de la Cour, & par  
l. 1. & 4.

une utile émulation, tous les autres s'y conformoient. Que les Peuples sont heureux, les Peuples, dis-je, qui se voyent condamnés à une perpétuelle ignorance : qu'ils sont heureux de trouver dans leurs Maîtres, & des Guides éclairez, & des Instituteurs qui ne se laissent point séduire ! En effet, tous les désordres d'un Etat viennent du Chef : & qu'il est beau, quand, selon l'expression de l'Ecriture, les Rois deviennent les soutiens du Peuple, & les Reines ses nourrices : quand tous ensemble ils adorent Sion en baissant le visage contre terre !

Zozim. Au milieu de ses victoires, & lorsqu'  
Hist. l. 2. que tout retentissoit du bruit de son nom, Constantin transféra le Siège de l'Empire à Byzance, & pour surcroît de  
faveur,

faveur, il lui donna son nom ; il l'appella encore la Ville maîtresse, la nouvelle Rome. Mais que cette distinction fut préjudiciable & funeste à l'ancienne ! C'est aussi de ce moment que je compte sa décadence : 1°. Parceque tous les grands Officiers de l'Empire, les Ministres, les Généraux d'Armée furent obligés de s'aller établir à Constantinople où étoit la Cour : 2°. Parceque le Commerce, & l'industrie qui en est la mere, & pour ainsi dire, la nourrice, attirerent un nombre prodigieux de familles en Orient : 3°. Parceque ceux qui restèrent en Italie avec quelque autorité, ne parurent avides que de pillages, de butin, & commettoient impunément toute sorte d'excez.

Il y eut plus. Après le partage que fit Théodose entre ses deux enfans, trop foibles l'un & l'autre pour bien remplir sa place, les Empereurs qui régnerent en Occident, (je ne sçai par quelle bassesse & quel défaut de conduite) tinrent leur Cour à Ravenne, ou à Pavie, ou à Milan, quelquefois dans des Villes moins considérables. Rarement séjournoient-ils à Rome, crainte de ne pouvoir atteindre à la hauteur des premiers Césars. Tout cela contribua, plus encore que je ne puis l'exprimer, à enorgueillir Constantinople.

ple. A peine son Patriarche voulut-il céder le pas à celui de Rome, quoique ce dernier fût en possession de la première Dignité Ecclésiastique. Surquoi plusieurs Auteurs Grecs mirent en divers tems la main à la plume, pour soutenir une proposition assez délicate, du moins qui sembleroit telle aujourd'hui : c'est que plus les choses sont anciennes, moins on les doit estimer, moins on les doit suivre.

Panegy. 5.  
& 7.

Euseb. ubi  
suprà. l. 4.

Constantin avoit non seulement favorisé les Sciences pendant tout le cours de sa vie ; mais lui-même encore, malgré les distractions continuelles du Trône, il s'étoit rendu assez sçavant. Il lisoit beaucoup, il écrivoit la plûpart de ses Lettres, il composoit avec soin les Discours qu'il devoit prononcer en Public. Un jour qu'il avoit promis d'assister à une Harangue de parade, ses Courtisans voulurent l'en détourner, & lui proposerent à la place une partie de plaisir qui étoit plus de leur goût. » Vos » sollicitations, vos prieres sont inutiles, reprit judicieusement Constantin : » Rien n'excite davantage les hommes » vertueux & éclairez à bien faire, que » quand ils sçavent que l'Empereur en » tendra ou lira leurs Ouvrages.

## II.

Constance ne fut point l'héritier des  
 généreux sentimens de son pere. » Loin  
 » de cela, remarque Ammien Marcel-  
 » lin, il avoit peu de génie, peu de  
 » goût, & il se défoit de tous ceux  
 » qui montroient quelques talens ex-  
 » traordinaires, & qui surpassoient les  
 » autres dans sa Cour. Mais ce qui  
 caractérisa particulièrement son règne,  
 ce fut la part qu'il osa prendre hardi-  
 ment aux affaires de l'Eglise. Ignorant  
 quelles étoient sur cela les bornes de  
 son pouvoir, il la voulut soumettre à  
 la bizarrerie de ses jugemens: il chassa  
 de leurs Sièges les plus grands Evêques:  
 il assembla Synodes sur Synodes; desor-  
 te qu'un Payen dit plaisamment, qu'il  
 avoit ruiné les voitures publiques, à  
 force de faire voyager les Chefs de l'E-  
 glise: il soucrivit aux différentes For-  
 mules qu'on lui présenta, quoique la foi  
 y fût toujours déguisée par d'indignes  
 artifices, & presque anéantie dans ses  
 fondemens. Si la Religion avoit pu pé-  
 rir, (je l'avouë hautement, & c'est no-  
 tre consolation) sans doute qu'elle au-  
 roit péri au milieu des troubles & des  
 violences où se porta l'Arianisme. Tout  
 l'Univers se sentit engagé dans l'erreur,

De Conf-  
tance.

L. 21.

Amm.  
Marcell.  
ibidem.Hieronym.  
in Dial.  
adv. Luci-  
fer.

## 174 HISTOIRE CRITIQUE

avant même que d'en avoir reconnu les dangereuses conséquences. C'en étoit fait, le parti Orthodoxe succomboit, sans un petit nombre d'Evêques qui prirent sa défense. Il semble que dans toutes les affaires épineuses & difficiles, la victoire ne puisse pas être le mérite de plusieurs. L'Eglise sans contredit en rougiroit, elle qui n'a aucun besoin des appuis humains.

### I I I.

De Julien l'Apostat: A Constance succéda Julien l'Apostat, dont j'ai parlé. Ce fut le plus dangereux ennemi du Christianisme: Non, qu'il l'attaquât à force ouverte, il sçavoit trop que les Chrétiens couroient au martyre, comme les abeilles à une ruche remplie de miel: mais parceque sa haine industrieuse, & fertile en nouveaux tourmens, renvoyoit encore sur la mort. Quelquefois elle est un moindre mal que l'exil, ou la perte injurieuse des Dignitez qu'on remplit. Julien avoit reçu de la Nature la force & la vivacité de l'esprit, & il y ajoûta toutes les connoissances que peut fournir un long travail. Mais son goût le portoit à étudier les Sciences magiques, l'Astrologie, l'Art de deviner. Il s'étoit fait un système monstrueux, une Philosophie abominable,

Socrat. l. 3.

Sozom. l. 5.

min  
tem  
voca  
pha  
tion  
ses v  
pere  
men  
de f  
de f  
dans  
les  
plus  
fure  
folle  
vie  
Pyth  
goû  
firs  
plus  
men  
une  
que  
n'av  
corp  
p  
il p  
char  
bon  
ver  
de g  
sur

minable, qui ne traitoit que d'enchantemens, de sortilèges, d'horoscopes, d'évocations de Démons. Sous lui triompha l'impiété Payenne, & la superstition, déjà si répandue, si honteuse par ses vains excès, s'accrut encore. L'Empereur s'y livroit sans aucun ménagement. On le voyoit les mains teintes de sang, & suivi d'hommes pervers & de femmes curieuses, chercher l'avenir dans les entrailles des animaux. Toutes les especes de Divination, même les plus absurdes & les plus choquantes, furent en crédit. Rien n'échappoit à la folle avidité de Julien. Au reste, sa vie étoit celle d'un rigide sectateur de Pythagore. Sobre dans ses repas, sans goût pour les divertissemens & les plaisirs, il fuyoit ce que l'amour offre de plus délicieux, il s'habilloit grossièrement, il n'avoit pour lit qu'un tapis & une peau de tigre, il ne mangeoit même que des fruits & des légumes. L'ame n'avoit nul prétexte de se plaindre du corps.

Pendant que Julien séjourna à Paris, il pensa presque être étouffé dans sa chambre, où l'on avoit porté des charbons allumés. C'étoit au fort de l'Hiver, & la Seine charrioit des montagnes de glace confusément entassées les unes sur les autres. L'Empereur raconte ce

V. Julian.  
Misop. ad  
Antioch.



## 176 HISTOIRE CRITIQUE

fait avec le dernier étonnement , & il remarque que d'ordinaire le froid n'étoit point si rigoureux à Paris. On y cueilloit des figes mûres au milieu de l'Hyver.

### I V.

Sentimens  
& discours  
du Philoso-  
phe Thé-  
miste.

Cette Philosophie superstitieuse, que Julien avoit en partie puisée dans les Ouvrages de Pythagore & de Platon, causa des désordres extrêmes parmi les Payens. Elle favorisoit trop les écarts où se livre un esprit follement avide de nouveautez. On a vu quels châtimens imposa Valens à ceux qui, sous prétexte d'une consultation philosophique, s'assembloient pour découvrir le genre de sa mort, le nom & l'âge de son successeur. Jaloux du pouvoir Souverain, l'Empereur devint terrible dans sa vengeance. Mais pendant qu'il punissoit ainsi des hommes masquez d'une fausse Philosophie, il lui arriva une chose qui fit beaucoup d'honneur à la véritable. En voici le détail.

Des Evêques Ariens s'étoient emparez de sa confiance, & le portoient à renouveler contre les Orthodoxes tout ce qui s'étoit fait dans les jours les plus sanguinaires du Paganisme. On ne voyoit que meurtres & qu'exils, qu'affronts  
faits

faits aux Ecclésiastiques & aux Solitaires, sans qu'aucune forme de jugement les précédât. Alors Thémiste, Philosophe Payen & élevé à la dignité de Sénateur de Constantinople, s'offrit aux yeux de Valens, & lui représenta qu'il poursuivoit à tort, qu'il maltraitoit sans sujet des innocens. *Est-ce un crime, disoit encore Thémiste dans l'Ecrit qu'il dédia à l'Empereur, est-ce un crime de penser autrement que vous ? Si les Chrétiens sont divisez entre eux, les Gentils & surtout les Philosophes de la Grece l'ont été encore davantage. La vérité a plusieurs faces suivant lesquelles on peut utilement l'envisager. Tel est l'ordre que Dieu a établi de tout tems pour conserver la paix & l'égalité parmi les hommes : il a gravé dans tous les cœurs un profond respect pour ses attributs infinis ; mais chacun est le maître de témoigner ce respect, de la manière qu'il croit agréer le plus à la Divinité. Personne n'a droit de le gêner là-dessus, &c. Qu'on est consolé de voir un Philosophe seulement instruit par la voix de la Nature, exhorter ainsi les Chrétiens à la modération & à une tolérance réciproque.*

Cette tolérance cependant, quelque nécessaire qu'elle pût être, Thémiste ne vouloit point qu'on la portât au-delà de certaines bornes. Il condamnoit tou-

# 178 HISTOIRE CRITIQUE

res les superstitions qui peuvent troubler le bon ordre & le repos des Sociétez. En louant, par exemple, les Empeteurs Chrétiens qui avoient fait ouvrir quelques Temples du Paganisme, il les louoit en même tems d'avoir fait boucher ces caves souterraines où triomphoient les prestiges & les incantations magiques : en demandant le rétablissement des sacrifices légitimes, il demandoit en même tems qu'on défendît ceux où entroient des meurtres & des poisons. Au reste, disoit-il, si tous les hommes suivoient la droite raison, il n'y auroit entre eux aucune différence de sentimens ; parcequ'au fond ils ne désireroient tous qu'une seule chose, qui est de vivre dans ce monde-ci avec sagesse, avec ménagement, pour se rendre heureux dans l'autre. Mais comme on peut se persuader qu'on arrivera au même bonheur par différens chemins, & qu'en effet on se le persuade, je ne voudrois point pour cette différence blâmer les hommes, encore moins les punir.

## V.

Remarque  
de S. Grégoire de  
Nazianze.

Avec de pareils sentimens, il n'est point extraordinaire que Thémiste, quoique Payen, ait été lié avec les plus grands Evêques de son âge, & surtout avec

avec  
de  
éton  
avo  
& l  
rédu  
" m  
" ca  
" au  
" tr  
" de  
" pl  
" &  
" to  
" à  
E  
nou  
revê  
jà a  
faire  
trois  
rité  
Dan  
nat  
hara  
mais  
" si  
" l'E  
" pr  
" pr  
" de  
" sec

avec Saint Grégoire de Nazianze. Ce dernier même l'estimoit si fort , lui , qui étoit très-avare de son estime , qu'après avoir déploré le mauvais goût du siècle , & le triste état où la Philosophie étoit réduite , il ajoute : » Vous seul , ô Thé-  
 » miste , vous seul luttez contre la dé-  
 » cadence générale des Lettres. C'est  
 » aujourd'hui votre règne. Vous vous  
 » trouvez à la tête de tout ce qu'il y a  
 » de personnes éclairées. Vous sçavez  
 » philosopher dans les plus hautes places ,  
 » & joindre , suivant le précepte de Pla-  
 » ton , l'étude au pouvoir , les dignitez  
 » à la science.

Effectivement , Thémiste donnoit un nouveau lustre aux emplois dont il étoit revêtu , quoique ces emplois fussent déjà assez brillans : & tantôt parmi les affaires , tantôt parmi les livres , il mon-  
 troit avec je ne sçai quel air de supériorité , que le Grand-homme suffit à tout. Dans une occasion importante où le Sénat de Constantinople l'avoit chargé de haranguer Jovien , il lui dit avec respect , mais sans flatterie : » Souvenez-vous que  
 » si les gens de guerre vous ont élevé à  
 » l'Empire , les Philosophes vous ap-  
 » prendront à le bien gouverner. Les  
 » premiers vous ont donné la pourpre  
 » des Césars ; instruisez-vous avec les  
 » seconds à la porter dignement.

## VI.

Commen-  
cemens de  
la décadence  
de  
l'Empire  
d'Occi-  
dent.  
Claud. de  
Bello Gil-  
don.

Ainsi la ville de Constantinople voyoit dans son sein fleurir les Sciences : elle-même se soutint encore longtems avec éclat. Et c'est ce qu'un Poëte connu , par allusion à l'Empire d'Orient , a exprimé d'une maniere assez élégante. *L'Aurore* , dit-il , *conserve toujours ses habits de fête , & elle ne les teint point en noir*. A l'égard de l'Empire d'Occident , il commença à déchoir peu après la mort de Théodose : premierement , par la foiblesse d'Honorius & l'autorité qu'il laissa prendre à d'indignes Favoris : ensuite , par les fréquentes révoltes des Armées & la desobéissance de leurs Chefs , devenus trop puissans pour recevoir aveuglément la loi : enfin , par l'invasion d'une multitude infinie de Barbares , qui se succédoient les uns aux autres , comme les flots d'une mer courroucée. Et ce fut-là ce qui porta le coup mortel au nom Romain , déjà beaucoup avili , déjà beaucoup dégradé.

Les Goths , qui habitoient dans leur origine une partie de ces terres sauvages & incultes , que baignent l'Océan septentrional & la Mer Baltique ; mais qui fatiguez de vivre d'une maniere si dure , & entraînez par leur férocité naturelle ,

turelle , avoient passé dans la Scythie tumultuairement, & s'étoient venus établir sur les bords du Pont-Euxin : les Goths , dis-je , après plusieurs marches & plusieurs séjours forcez , après une infinité de pillages & d'actions d'éclat , inonderent l'Italie qui ne les attendoit point. Leur premiere tentative cependant se trouva malheureuse. On eut l'adresse ( car le courage n'étoit plus de saison ) de les renfermer dans les gorges & les défilez des montagnes de Fiesoli , & ils furent entierement défaits. Rien n'échappa au vainqueur irrité , & qui doutoit encore de sa victoire. Mais Alaric étant devenu Roi des Goths , ils renouvelerent de courage & de fureur : ils se répandirent dans toute l'Italie , & eurent même l'audace d'attaquer Rome. Alaric avouoit qu'une force inconnue l'y pouffoit malgré lui , & contre sa propre volonté. Après un siège fort court , cette Ville , qui avoit été si long-tems la Capitale du monde , fut prise & abandonnée au pillage. Tant d'illustres monumens , tant de richesses curieusement amassées , tant d'ouvrages d'un art exquis , & précieux encore par leur antiquité ; tout éprouva la fureur du soldat. Rome n'en fut pas quitte pour cette premiere calamité : Ataulphe , beaufrere & successeur d'Alaric , la pil-

la



V. Paul.

Orat. l. 7.

la une seconde fois. Mais le desordre ne fut pas si grand : l'Amour, qui soumet tout à son empire, avoit amolli le cœur inflexible de ce Barbare. Toutes ces incursions firent peu-à-peu évanouir en Italie les restes de la magnificence Romaine. Les vaincus ne songeoient qu'à leur sûreté particuliere : ils cherchoient des asyles & des retraites, ( tant une misérable vie leur étoit encore précieuse ) contre la violence & l'avarice de leurs fiers ennemis. Insensiblement périssoit ( & même sans qu'on y formât d'obstacle ) tout ce qui pouvoit entretenir le bon goût & rappeler la perfection des Arts. Les yeux s'accoutumerent à ne voir que des ruïnes, des renversemens, des destructions, & cette habitude passa bien-tôt des yeux à l'esprit, des sens & des facultez extérieures à l'ame même. On ne pensa plus, faute de secours & d'occasions qui aidassent à penser. Le génie est bien foible dans un lieu où rien ne semble fait pour son usage, où la force & la fureur sont les seules qualitez qui dominent.

Les premiers flots de Barbares qui couvrirent l'Italie, en attirerent d'autres à leur suite. La beauté de ce fertile & vaste pays flattoit leur avidité, & sûrs de vaincre sans un péril proportionné à leur courage, ils remportoient

toient  
ma  
grac  
rur  
les C  
& d  
form  
pren  
mêm  
leur  
tiren  
quo  
gran  
tain  
dus  
Tan  
men  
mif  
me  
bea  
pire  
Chr  
rule  
foib  
pas  
de  
per  
dan  
Roy  
C  
voit  
ma

toient des richesses immenses. A ces malheurs étrangers succederent des disgraces domestiques. Divers Tyrans parurent en Italie , en Angleterre , dans les Gaules. Ils profitoient de la foiblesse & de la lâcheté des Empereurs , pour former de nouveaux Royaumes. Les premiers périrent malheureusement , & même sans trouver un trépas digne de leur valeur : ceux qui vinrent ensuite , tirèrent de leurs malheurs mêmes de quoi s'enorgueillir , & se porter aux plus grands excez. Quand on a passé certaines bornes , les réflexions sont défendues , il n'est plus permis de reculer. Tant de conspirations & de mouvemens , les desordres qui suivent de la misère publique & l'augmentent en même tems , une ignorance générale du beau , de l'utile , ruïnerent enfin l'Empire d'Occident. Il finit l'an de Jesus-Christ 470. Odoacre , Général des Hérules & des Turcilinges , en dépouilla le foible Augustule , qui aussi-bien n'étoit pas capable de soutenir un si pesant fardeau. On dédaigna même ce vil Empereur , jusqu'au point de le laisser vivre dans l'endroit le plus délicieux du Royaume de Naples.

Chacun peut juger si les Sciences devoient être cultivées dans des tems si malheureux , & pendant que les Barba-

res renversoient tout ce qui s'opposoit à leur passage , & remplissoient de terreur & de désolation les villes & les campagnes. Dès la fin du V. siècle & au commencement du VI. il n'y avoit presque plus dans l'Europe aucune trace de vertu ni de science. Tout dégéneroît ; & le vice qui s'accroît ordinairement parmi le tumulte & le bruit des armes , répandit à sa suite l'ignorance. Quel mal est plus dangereux quand une fois il a cours ! Le Clergé s'y opposa quelque tems : mais le Clergé lui-même , épouvanté par les incursions des Barbares , & n'ayant personne qui prît ses intérêts , commença à s'oublier. Les violences commises dans les Eglises & les Monasteres , en chasserent les Ecclésiastiques & les Religieux. Quoiqu'ils fussent obligez par leur état à cultiver les Sciences , la nécessité les contraignit à se séparer & à vivre où ils pouvoient.

Le fameux Hincmar , Archevêque de Reims , voulant publier la Vie de Saint Remi , avoue dans la Préface , qu'il lui a été impossible de la donner toute entière. *Les tems sont si déplorables , ajoute-t-il , que la Religion est à peine connue dans ses premiers élémens. On a enlevé de mon Eglise tout ce qui y étoit de plus précieux ; les bâtimens ont été*  
*ruinez ,*

ruine  
d'Ec  
trans  
avoit  
d'en  
soient  
& l  
Bibl  
I  
disg  
Siég  
ce,  
rem  
Ecc  
&  
par  
à p  
sièc  
en  
les  
no  
&  
lir  
d'a  
d'e  
les  
pe  
po  
&  
po  
le  
en

ruinez, les revenus soustraits. Le peu d'Ecclésiastiques qui sont restez, se sont transformez en autant de marchands pour avoir de quoi subsister : & dans le besoin d'envelopper les marchandises dont ils faisoient trafic, ils ont rompu tous les livres & les manuscrits qu'on gardoit dans la Bibliothèque de l'Eglise de Reims.

Il suivit un autre malheur de cette disgrâce publique : c'est que les premiers Sièges, comme s'en plaint Saint Boniface, l'Apôtre d'Allemagne, ne furent remplis, ou plutôt usurpez que par des Ecclésiastiques d'une vie très-corrompue & capables de tout oser ; quelquefois par des enfans & des Laïques qui étoient à peine tonsurez. Aussi, depuis le VI. siècle, il ne se tint aucun Concile soit en Italie, soit en Allemagne, soit dans les Gaules, où l'on ne fit quelques Canons contre les Ecclésiastiques ignorans, & qui souvent ne sçavoient point même lire. On enjoignoit au Métropolitain d'avertir ses Suffragans, & à l'Evêque d'exhorter ses Prêtres, de s'instruire dans les Sciences divines & humaines. On permettoit même aux Supérieurs de déposer ceux qui ne leur étoient pas soumis, & de les renfermer dans des Monastères pour toute leur vie. L'ignorance, dit le VI. Concile d'Arles, est la mere des erreurs & des hérésies. Elle deshonne  
toute

## 186 HISTOIRE CRITIQUE

route sorte de personnes, & surtout les Ecclésiastiques, dont le devoir est d'instruire les peuples. Qu'ils sçachent, ajoute le même Concile, que Saint Paul leur recommande de lire, d'enseigner, de s'éclairer l'esprit. Ils doivent édifier ceux qui leur obéissent, autant par la régularité de leurs mœurs, que par l'étendue de leurs connoissances.

### VIL

De la mort  
de Symma-  
que & de  
Boèce or-  
donnée par  
Théodoric

Je reviens à Odoacre. Il régna fort paisiblement dans ses nouveaux États, & même avec plus de modération qu'il ne convenoit à un usurpateur. Mais comme le chemin étoit frayé au crime, il fut à son tour attaqué par Théodoric, Roi des Ostrogots, qui l'ayant battu en plusieurs occasions, le fit enfin assassiner au milieu d'un grand festin. Par ce meurtre inespéré, commença en Italie le formidable Empire des Gots. Toute l'Europe se ressentit de leur puissance. Ils y répandirent la barbarie & l'âpreté de leurs mœurs: ils enseignèrent par leur exemple, à mépriser toutes les loix, à se tenir perpétuellement sous les armes, à regarder l'étude comme une vile occupation, à ne reconnoître d'autre supériorité que celle que donnent la violence & la force

force  
fit d'a  
Il ne  
& pa  
cherco  
On c  
ne-fo  
niere  
rent  
mens  
Boëc  
tous  
mêm  
croya  
Sym  
en s  
Bo  
fami  
res  
dina  
le pl  
trad  
re, l  
méti  
d'Eu  
pres  
d'Ar  
nau  
ni d  
Thé  
ce,  
res

force du corps. Théodoric se conduisit d'abord avec quelques ménagemens. Il ne prit que le titre de Roi d'Italie, & par une politique suggérée il rechercha l'alliance de tous ses voisins. On crut même entrevoir de la bonne-foi dans son procédé. Mais les dernières années de son règne ne répondirent point à de si beaux commencemens. Il fit mourir en 524. l'illustre Boëce, & Symmaque son beau-pere, tous deux Sénateurs Romains : & lui-même, attaqué d'une terreur subite, croyant voir sur sa table la tête de Symmaque qui le menaçoit, il mourut en 526.

Boëce descendoit d'une très-ancienne famille. Il sçut mêler l'étude aux affaires, & devint à la Cour même, où d'ordinaire on desapprend ce qu'on a sçu, le plus habile homme de son tems. Il traduisit en Latin la Musique de Pythagore, l'Astronomie de Ptolomée, l'Arithmétique de Nicomache, la Géométrie d'Euclide, la Théologie de Platon, & presque tous les Ouvrages d'Aristote & d'Archimede. On assure que les Originaux n'avoient rien perdu de leur éclat ni de leur beauté dans les Traductions. Théodoric qui avoit toujours aimé Boëce, & qui s'en étoit servi dans les affaires les plus épineuses, commença tout-



à-coup à la soupçonner d'intelligence avec l'Empereur d'Orient. Sans autre examen, lui & Symmaque furent arrêtés & conduits à Pavie. Le Tyran irrité, & non satisfait de plus de six mois de prison, leur fit trancher la tête. Ce fut pendant cette rude captivité que Boëce composa les cinq Livres de la Consolation de la Philosophie, qu'il nomme la gloire de ses beaux jours & le soutien de sa vieillesse.

*Gloria felicitis olim viridisque juventa,  
Solatur mæsti nunc mea fata senis.*

---

## CHAPITRE XXXIX.

- I. Suite de la décadence de l'Empire d'Occident. II. Du mariage de Théodose le jeune. III. D'une nouvelle Ecole de Philosophie fondée à Athènes. IV. Des Empereurs Iconoclastes ou Briseurs d'Images. V. Du Patriarche Photius. VI. De Leon le Philosophe. VII. De Michel Psellus. VIII. D'Anne Comnène. IX. Réflexions sur les deux Empires d'Orient & d'Occident.

J'Ai fait voir de quelle maniere les Sciences & les Arts commencerent à s'éteindre dans l'Occident. Le mal augmenta de plus en plus, & depuis le VII. siècle jusqu'au milieu du XIII. tout fut plongé dans une ignorance affreuse, dans un oubli général des devoirs les plus essentiels. L'Auteur de la vie de Saint Urbain cité par Mr. Du-Cange, remarque, que du tems de ce vertueux Evêque de Langres, & même jusqu'à celui de Charlemagne, à peine y avoit-il quelqu'un en Italie & dans les Gaules qui connût les premiers principes de la Grammaire. Cela engagea Charlemagne à assembler plusieurs Conciles, où l'on fit de très-beaux Réglemens pour empêcher le progrès trop répandu de l'ignorance. Le motif qui détermina Charlemagne, mérite d'être sçu. *On m'a souvent écrit de différens Monasteres, dit cet Empereur, pour m'apprendre que les Religieux y offroient pour moi de ferventes prieres au Seigneur. Mais la plupart de leurs lettres étoient si mal composées, quoique pleines de bons sentimens, que je ne pouvois les lire sans une espece d'indignation. Ce que la piété leur inspiroit dans le cœur, étoit défiguré par un langage tout-à-fait barbare.*

Suite de la  
décadence  
de l'Empi-  
re d'Occi-  
dent.

In Præfat.  
Glossar. ad  
Script.  
med & inf.  
Latinit.

V. Consist.  
Car. Mag.  
de Scholis  
apud Sirm.

La

La même ignorance se fit sentir en Espagne, après que les Sarazins s'en furent emparez; & dans la Grande-Bretagne, par les irruptions fréquentes des Saxons & des Danois. Voici un passage remarquable d'Ælfric, dans la Préface qu'il a mise au-devant des Ouvrages de Saxon le Grammairien. » Il faut » empêcher, dit-il, que les Ecclésiastiques & les autres personnes attachées » au service de Dieu ne s'éloignent de » l'étude; comme il est arrivé dans les » derniers tems, où il n'y avoit aucun » Prêtre dans toute l'Angleterre qui sçût » écrire une lettre Latine, ni l'expliquer. C'est à Dunstan Archevêque de Cantorbéri, & à Æthelwald Evêque de Winchester, qu'on doit le rétablissement des études dans les Monasteres. Il reste encore en Angleterre un monument singulier & rare de cette ancienne ignorance. Les Meurtriers qui sont condamnés à la mort, peuvent s'en délivrer en faisant voir qu'ils sçavent lire: ce qui s'exécute dans le lieu même destiné au supplice. On marque seulement le coupable d'un fer chaud à la main.

Une preuve certaine de tout ce que j'avance ici, ce sont les différens Ouvrages qui nous restent de ces tems malheureux, & qui n'offrent presque rien dont un esprit raisonnable puisse se contenter.

tenter  
on a  
Les u  
Titre  
sur d  
sans v  
bleme  
pereu  
ce &  
sai co  
d'app  
puéri  
un R  
Il n  
que,  
la so  
distin  
bles,  
tales  
ciplin  
ment  
usage  
étoie  
sance  
fanta  
re en  
n'y  
amor  
pénit  
plus  
semb  
soit e

tenter. Il faut lire pour le besoin, quand on a recours à ces sortes d'Ouvrages. Les uns ne sont fondez que sur de faux Titres, sur des Légendes fabuleuses, sur des Généalogies dressées sans art, sans vraisemblance, sur des Rescrits visiblement supposez aux Papes & aux Empereurs. Les autres fomentent l'ignorance & la crédulité, en rapportant je ne sai combien de révélations, de miracles, d'apparitions d'Esprits, de merveilles puériles, & qu'on souffriroit à peine dans un Roman.

Il n'y avoit alors aucun goût de Critique, quoiqu'elle soit si nécessaire pour la solide érudition. Personne ne sçavoit distinguer les Pièces fausses des véritables, les Canons originaux des Décrétales fabriquées à plaisir, l'ancienne Discipline de l'Eglise des usages nouvellement introduits: ce qui multiplioit ces usages avec d'autant plus de péril, qu'ils étoient reçus avec moins de reconnoissance. Un obscurcissement si général enfla toutes les manies qui régnoient encore en beaucoup de pays, ou du moins qui n'y sont pas assez dédaignées: le faux amour des pèlerinages & des vœux, des pénitences d'ostentation; les Croisades, plus honteuses par leurs suites, qu'elles ne sembloient utiles par le motif qui les faisoit entreprendre; les dévotions particulières,

lières, & qui portent toujours à quelques bizarreries ; enfin , tout le détail superstitieux qui retranche du culte intérieur que demande l'Etre suprême , pour donner à des pratiques extérieures & trop de parade. Comme les Clercs & les Moines étoient les seuls alors qui étudiaient , & qu'ils n'avoient point la vraie méthode d'étudier , qui est toute fondée sur les principes de l'Ecriture & de la Tradition , il n'est point étonnant que la Religion se soit ressentie autant qu'elle a fait , de la décadence des études.

J'ajouterai encore , que les guerres se trouvoient alors très - fréquentes , & qu'on vivoit dans une défiance continue , dans une crainte chaque jour renouvelée , de tomber entre les mains de ses ennemis. Il y avoit peu de commerce de Royaume à Royaume , & même de Province à Province. La division étoit devenue si grande du tems du Roi Robert , qu'un Abbé de Clugny ayant été invité par Bouchard Comte de Paris , de venir mettre des Moines à Saint Maur-des-fosses , se plaignit qu'on lui faisoit entreprendre un voyage très-pénible , & qu'on l'appelloit dans une région étrangère & inconnue. On sçait néanmoins que les Sçavans ne deviennent tels que par les liaisons de génie qu'ils se procurent avec les autres Sçavans , que par  
les

les lu  
sans  
Pe  
ruine  
lui d  
rible  
crim  
cessa  
noit  
nées  
men  
En e  
prisa  
ne d  
étoit  
génie  
son  
ce d  
dont  
Je m  
ques

Le  
pres  
Il vo  
la p  
mon  
avoir  
faire  
tes le

les lumieres qu'ils s'entrecommuniquent sans détour & sans jalousie.

Pendant que l'Empire d'Occident se ruinoit avec tant de promptitude , celui d'Orient souffroit à la vérité de terribles révolutions , & les plus grands crimes y étoient devenus comme nécessaires ; mais dumoins il se maintenoit toujours , & même , après des années entieres de deuil & d'obscurcissement , il reparoissoit avec plus d'éclat. En effet , si des hommes vils & méprisables deshonorèrent souvent le Trône de Constantin , quelquefois aussi il étoit occupé par des Empereurs d'un génie fort élevé , qui lui rendoient son premier lustre. On peut voir tout ce détail dans les différens Auteurs dont est composée l'Histoire Byzantine. Je me contenterai d'en détacher quelques faits qui regardent cette matiere.

## I I.

Le mariage du jeune Théodose fut presque le triomphe de la Philosophie. Il vouloit épouser , dit un Auteur exact , la plus aimable personne qui fût au monde , & sa sœur Pulchérie , qu'il avoit honorée du titre d'Auguste , faisoit faire des recherches galantes dans toutes les Villes considérables , pour sari-

Du maria-  
gedeThéo-  
dose le jeu-  
ne.

V. Chron.  
Pasch. ad  
Olymp.  
666.



faire l'Empereur. Un hazard favorable leur épargna tous ces soins. Héraclite, Philosophe d'inclination ; mais confiné au bout de la Grece , avoit une fille d'une beauté privilégiée. Elle y joignoit ce qu'on trouve si rarement joint à la beauté ; un esprit supérieur & des talens presque universels : elle avoit pénétré dans les connoissances les plus abstraites , dans celles-là même où la plûpart des Sçavans n'osent atteindre. Héraclite en mourant deshérit sa fille, persuadé que ses graces , sa figure , son esprit, la devoient conduire à la plus haute fortune. La fille osa s'en plaindre : elle vint à Constantinople , & implora la protection de l'Empereur. Dès ce moment même, elle put s'appercevoir que son pere avoit heureusement percé dans l'avenir. Pulchérie fut touchée de sa beauté , & de cet air noble qui brilloit dans toute sa personne. Théodose avoua qu'il n'avoit plus rien à demander, qu'il rencontroit au-delà même de ses souhaits. Le mariage fut conclu , & la suppliante devint Impératrice.

Je trouve tout cela si généreux , si favorable à la vertu , si contraire à ce qui arrive dans le monde , que je doute que le fait soit véritable. Et pourquoi faut-il que de ce grand nombre de traits merveilleux

DE LA PHILOSOPHIE. 195  
veilleux dont brille l'Antiquité, aucun  
ne puisse se renouveler parmi nous ?

I I I.

Sous le règne de Théodose le jeune, D'une nou-  
Syrianus natif d'Alexandrie, vint s'éta- velle Eco-  
blir à Athènes, & il y fonda une nouvel- le de Philo-  
le Ecole de Philosophie. Ses deux prin- sophie fon-  
cipaux Disciples furent Herméas & Pro- dée à Athè-  
clus de Lycie ; le premier plus modeste, nes.  
plus réservé, & le second plus curieux  
de se faire connoître. Malgré un grand  
nombre d'ennemis qui l'environnoient,  
& peut-être invité par ses ennemis mê-  
mes, Proclus se rendit très-recommen-  
dable, & acquit une vaste érudition. Il  
remonta aux premiers jours de la Philo-  
sophie : il ramassa tout ce que les Barba-  
res & ensuite les Grecs avoient inventé :  
il fit voir qu'Orphée, Pythagore & Pla-  
ton avoient pensé à-peu-près la même  
chose. On ne lit guères aujourd'hui cet  
Auteur, malgré la belle Edition qui s'en  
est donnée en 1700. à Hambourg. Il en  
coûte trop pour l'entendre, & d'ordi-  
naire on n'est point assez payé de la pei-  
ne qu'on a prise. De quel usage peuvent  
être parmi nous les raffinemens & les  
subtilitez de la Théologie Payenne ?

Proclus laissa un très-grand nombre  
de Disciples. Mais ce fut à Marin, Juif

d'origine & né à Sichein, qu'il confia l'Ecole d'Athènes, & Marin par reconnaissance composa la Vie de son Maître. Il paroît que toute leur habileté consistoit à entendre Platon, & à l'expliquer d'une maniere allégorique. On ne leur attribua aucune découverte particuliere.

Les autres Philosophes qui sortirent de l'Ecole d'Athènes, brillèrent principalement sous Anastase, sous Justin & Justinien son neveu. Tels furent Isidore de Gaza Disciple & Successeur de Marin, Damascius de Damas successeur d'Isidore, Priscien de Lydie, Eulamius de Phrygie, Hermian & Diogène; enfin Simplicius de Cilicie. Ce dernier fit de longs Commentaires sur Aristote, dont la doctrine étoit à peine connue dans l'Orient, & il réfuta d'une maniere assez vive Jean le Grammairien, qu'on surnommoit Philoponus. Les disputes Littéraires, quand on sçait les réduire à de justes bornes, instruisent toujours le Public. C'est la louange qu'on donnoit à Socrate. Jamais, dit Arrien, il ne s'est fâché dans la dispute, ni n'a pris un ton injurieux: il rioit quand on mettoit les injures à la place des raisons, & aussi-tôt il finissoit.

La réputation de Cosroës attira tous ces Philosophes à la Cour de Perse. Ils vouloient connoître un Roi si magnifique,

gnifique, tant de fois victorieux, & avec cela le plus sçavant homme de ses Etats. Mais leur curiosité ne fut point satisfaite. Ils trouverent Cosroës environné d'une Cour si voluptueuse, qu'en applaudissant à son esprit, ils ne purent s'empêcher de condamner ses mœurs, ou dumoins les mœurs de ceux qui l'approchoient de plus près. Aussi-tôt ils reprirent le chemin de la Grece.

Ici se termine la nouvelle Ecole d'Athènes. L'Histoire même ne fait mention de cette Ville, qu'après une longue suite d'années: on n'y trouve aucune trace de son nom. Lorsque les François prirent Constantinople dans le treizième siècle, & que Baudouin Comte de Flandres en fut couronné Empereur, on érigea l'Achaïe en Principauté, & il y eut un Duc d'Athènes qui fut l'illustre Geoffroi de Ville-Hardouin, d'une des premières Maisons de Champagne. Ces nouveaux Conquêteurs souffrirent une infinité de traverses, & par leur propre imprudence, & encore plus par la perfidie des Grecs dont ils ne se défioient point assez. Enfin, Mahomet II. le plus redoutable Empereur des Turcs, & qui vainquoit en courant, s'empara d'Athènes en 1455. Sa victoire ruina entièrement la Grece, & ce Pays autrefois le Siège des Beaux-Arts,

Meurs. de  
Fort. Atti-  
câ cap. ult.

le séjour de la Philosophie, la Patrie de tant d'Hommes distinguez, ne conserve aucun reste de son Ancienne Grandeur. Les Peuples y gémissent sous la cruelle oppression des Turcs, & dans cette servitude générale on songe plutôt à vivre qu'à étudier.

Ce n'est pas que les Grecs modernes soient tout-à-fait dépourvus d'esprit & de raison. Loin de cela, s'ils avoient le bonheur de se trouver sous un Gouvernement moins dur, moins despotique, & qu'ils fussent, comme autrefois, piqués par l'amour de la gloire ou l'attrait des récompenses, peut-être iroient-ils aussi loin que leurs Ancêtres. Ce qui me le persuade, c'est que la tranquillité dont on jouit dans les différens Monasteres de la Grece, pousse souvent les Caloyers à faire un usage surprenant de leur esprit. Et sans doute que cet usage deviendrait plus utile, si les obligations de leur état n'étoient immenses, & chargées d'une infinité de détails, de prosternemens & de minuties de dévotion. Au milieu de tout cela, ces Caloyers me paroissent infiniment louables, & de vouloir vivre dans une entière séparation du monde, & d'éviter sur toutes choses d'être à charge au Public, en cherchant dans le travail des mains une subsistance d'autant

d'autant plus honnête , qu'elle n'est point mendée.

La ville d'Alexandrie , que les Ptolomées avoient pris tant de plaisir à orner , éprouva le même sort qu'Athènes. Ces deux rivales périrent assez près l'une de l'autre. Les Perses irrités du meurtre de l'Empereur Maurice , ou peut-être colorant leur ambition de ce prétexte , mirent en feu tout l'Orient. Après avoir insulté plusieurs Villes considérables , ils tombèrent sur Alexandrie & la ruinèrent de fond en comble. Depuis cette disgrâce , toute l'Egypte fut déchirée par des guerres sanglantes , & la peste enlevoit dans les intervalles ceux que les guerres avoient épargnez. En 1250. les Sarrafins Arabes s'établirent à Alexandrie , qui plia sous le joug ; mais ils en furent presque aussi-tôt chassés par l'Armée des Venitiens , guidez & secourus des François. Ces derniers même , dans l'appréhension de ne pouvoir long-tems conserver leur conquête , démolirent toutes les fortifications d'Alexandrie & en brulerent les environs. Cette Ville n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruïnes & de débris , qu'on n'ose encore habiter , tant à cause du mauvais air qui perpétue les fièvres malignes & pestilentes , qu'à cause des



avaries que les Turcs font sans distinction à tous les Etrangers.

## IV.

Des Empe-  
reurs Ico-  
noclastes,  
ou Briseurs  
d'Images.

Comme les études n'avoient point continué en Orient, elles servirent beaucoup à maintenir le Clergé dans les heureuses dispositions où il doit être par rapport aux deux principaux objets qui l'attachent, la Science & la Piété. Et ces dispositions se trouvoient d'autant plus nécessaires, que de toutes parts il s'introduisoit en foule des erreurs dans les Eglises d'Orient. Il me semble pourtant qu'au fond c'étoient moins des erreurs que des subtilitez, des raffinemens d'une imagination échauffée, que la passion grossissoit ensuite. Tel est le jugement qu'on peut porter en général de tout ce qui arriva au sujet des Nestoriens, des Eutychiens, des Moines de Scythie, des Sévériens, de ceux qui vouloient faire condamner les trois Chapitres, & des autres qui les soutenoient trop opiniâtement.

Mais enfin toutes les Etudes furent interrompues sous les Empereurs Iconoclastes, ou Briseurs d'Images. Léon l'Isaurique, & Constantin Copronyme son fils, animez peut-être d'abord par un zele sensé & ennemi de l'Idolâtrie; mais poussant dans les suites ce zèle trop loin,

loin, interdirent tout le culte qu'on rend aux Images. Une entreprise si peu attendue, & qui n'étoit point concertée avec les Chefs de l'Eglise, trouva de grands obstacles, & de ces obstacles qu'on ne vainc point aisément. Le Peuple courut aux armes, & sacrifia à son ressentiment les premiers qui osèrent abattre les Images consacrées par la Religion publique. Cette résistance irrita l'esprit de Léon, déjà aigri par les conseils violens de deux Juifs, qui lui avoient, dit-on, promis l'Empire, ou plutôt, qui l'avoient excité ambitieusement à y songer. Sa fureur, qui se répandoit partout, tomba en particulier sur les hommes de Lettres, sur les Professeurs des Arts & des Sciences. Il en assassina plusieurs, sans aucune forme de justice; & même il fit brûler le Maître Oecuménique au milieu des livres, des statuës & des tableaux dont la garde lui étoit confiée. Cette perte devint très-fâcheuse de toute maniere, & le Collège Impérial, où l'on enseignoit gratuitement la Jeunesse, ne s'en releva jamais. Le Patriarche de Constantinople, & les Moines retirez dans les différentes Provinces de l'Empire, ne furent pas mieux traités. Il falloit ou se résoudre à tout souffrir, ou approuver lâchement les Ordonnances peu mesurées de l'Empe-

reur. Incapable de revenir sur ses pas, & d'abandonner par raison une entreprise formée par caprice, il souffrit qu'on renversât un grand nombre d'Eglises, de Monasteres, de Chapelles : & cette ruine malheureusement entraîna celle des Titres & des Manuscrits qu'on y conservoit.

Les autres Empereurs Iconoclastes, & en même tems Manichéens & Origénistes, ne furent ni plus modérez, ni plus Religieux que Léon & Constantin Copronyme. Un moyen sûr de leur déplaire & de s'attirer leur indignation, c'étoit de cultiver quelque Art ou quelque Science, & de tâcher à y exceller. Non seulement le mérite connu ; mais encore le seul soupçon d'en avoir, rendoit coupable. Un état si violent ne pouvoit durer long-tems. Aussi, la paix ardemment souhaitée de l'Eglise, vint-elle finir les allarmes dont elle avoit été troublée : & cette paix, sagement conclue par les soins de l'Impératrice Théodore, mere de Michel III. & avec l'applaudissement de tous les Ordres de l'Empire, fit refleurir les Sciences à Constantinople. Comme le Collège Impérial avoit été brûlé, on destina quelques maisons particulières aux nouveaux Professeurs qu'on fit venir de tous côtez. Ils commencerent à faire des leçons publiques

bliques à la Jeunesse désaccoutumée de l'étude, & qui depuis plus d'un siècle n'avoit eu aucune éducation. Il paroît même que le Collège Impérial fut rétabli dans la suite, avec les douze Professeurs qui décidoient souverainement de toutes les disputes littéraires. Car on trouve en une infinité d'occasions, où il s'agissoit de soutenir l'honneur des Patriarches de Constantinople, & de défendre l'Eglise Grecque contre les prétentions & les attaques des Latins, que c'étoit quelqu'un de ces douze Professeurs qu'on choisissoit.

## V.

Mais ce qui contribua le plus à renou-  
 nouvellier les études en Orient, ce fut l'exemple du Patriarche Photius. Il avoit  
 étudié par ambition encore plus que par goût, & il vouloit passer pour le plus grand génie de son siècle, pour l'homme le plus éclairé. Sans presque avoir eu de Maître, il avoit approfondi toutes les Sciences : & si l'on considère la variété de ses emplois, ses voyages importants & entrepris par ordre des Empereurs, les consultations qu'il envoyoit aux personnes qui lui demandoient ses lumières, & avec cela le manège de Cour, les intrigues de cabinet où il étoit

Du Patriarche Photius.

plus engagé que personne ; on pourroit dire qu'il créoit les Sciences qu'il n'avoit pas le tems d'apprendre. La seule liste des Livres que Photius avoit lus, & sur lesquels il porte son jugement, est prodigieuse & paroît l'ouvrage d'un homme qui n'auroit eu aucune passion, & qui ne seroit jamais sorti de son cabinet. Heureux cent fois, si la jalousie du rang & le désir de dominer ne l'avoient poussé à jeter les premières semences du Schisme des Grecs ! Cependant, quelque coupable qu'il soit en cela, il ne l'est point tant que les Partisans outrez de la Cour de Rome ont voulu nous le faire croire ; car il faut avouer que la hauteur mal-entendue de quelques Papes, & la manière dont le Saint Siège se trouva profané pendant plus de deux siècles, furent cause des droits que s'attribuerent les Patriarches de Constantinople, & de l'indépendance où ils arrivèrent dans la suite.

L'Empire fut assez paisible sous Basile le Macédonien, dont le génie étoit propre au commandement, & qui vouloit surtout que la Justice se rendît sans fraix, & sans longueurs affectées. Quand il se vit sur le Trône, il oublia qu'il étoit né d'une famille obscure, & voulant avoir des ayeux qui eussent régné avant lui, il se faisoit descendre de l'ancienne  
race

race des Arsacides & du fameux Tiridate Roi d'Arménie. On étoit assuré de lui plaire, en le confirmant dans une chimère si flatteuse, & peut-être que c'est la plus pardonnable de toutes, aux personnes qui se voyent tout-à-coup transportez dans les premières places. Quelque opinion favorable qu'on ait de soi-même, on est tout étonné d'une élévation trop subite, & on est bien-aise d'en avoir quelque obligation à ses ayeux. Ils déchargent de la moitié de la reconnaissance, qu'on devroit sans eux à la fortune ou au hazard.

## V I.

A Basile succéda Léon V I. du nom, De Léon son fils, ou cru tel par politique. L'attachement qu'il témoigna dès sa jeunesse <sup>le Philosophe.</sup> pour les Etudes fortes & sérieuses, lui attira le titre de Philosophe : titre glorieux, & qu'aucun Empereur n'avoit mérité depuis Marc-Aurele-Antonin. Une première épreuve des peines & des disgrâces, surtout si elle dure quelque tems, sert beaucoup à l'instruction des Princes. Léon eut infiniment à souffrir de la part de son pere, animé contre lui par les menées secrètes d'un Moine imposteur : & cela encore dans un âge où l'on ne souffre rien patiemment, & où le



## 206 HISTOIRE CRITIQUE

le désir de se venger pique davantage. Il en devint plus propre à gouverner les hommes : il se fit une habitude de les plaindre, par le ressouvenir des maux qu'il avoit lui-même essuyez durant ses plus belles années.

Saint E-  
vrem.

Outre les Basiliques attribuez à Léon le Philosophe, nous avons encore de lui quelque petits Traitez en forme de Sermons, la plûpart encore Manuscrits & gardez dans la Bibliotheque du Vatican. La Morale en est assez pure, & même assez rigide pour un Prince : mais il y a peu de force & d'élévation. Les choses communes font regretter le tems qu'on met à lès lire : celles qui sont finement pensées, laissent à un homme délicat le plaisir de son intelligence & de son goût.

Quoiqu'il en soit, les deux Empereurs qui ont porté le titre de Philosophes, ont été tous les deux à plaindre par rapport à l'engagement le plus sérieux de la vie, je veux dire le mariage. Marc Aurele, aveugle sur la conduite de sa femme, lui prodiguoit l'estime la plus tendre, pendant qu'elle le deshonorait par la vie la plus licencieuse, & sans garder aucune bienséance. Leon, malgré la pratique de l'Eglise Grecque & les Canons qui y étoient observez, épousa une quatrième femme, comme  
si un

si un Philosophe ne devoit pas être content d'en avoir eu trois.

## VII.

Le reste du dixième siècle fut assez De Michel stérile. Mais le onzième s'en raquitra <sup>Pfellus.</sup> avec usure, & vit paroître un grand nombre de Philosophes, à la tête desquels étoit l'ingénieux Michel Psellus. Né avec des talens que sa famille tâchoit de retenir dans l'obscurité, il commença tard de s'appliquer à l'étude. Mais le tems qu'il avoit perdu malgré lui, & dont la perte lui devoit sembler très-amère, il le répara soigneusement. Les Ouvrages de Pythagore & de Platon, ceux des anciens Chaldéens, l'occupèrent beaucoup, & il tâcha de les éclaircir par des Notes & des Commentaires. Le Public n'en a vu que quelques échantillons d'imprimez, & apparemment qu'il ne demande point qu'on en imprime davantage. Au reste, les Sciences profanes que cultiva Psellus, ne le détournèrent point de l'étude de l'Ecriture-Sainte, & de celle des anciens Peres Grecs. On voit surtout qu'il s'est familiarisé avec les Ouvrages de Saint Basile, qu'il cite souvent & à propos. Psellus fleurit principalement sous Constantin Ducas, qui prit la pourpre

## 208 HISTOIRE CRITIQUE

pourpre Impériale en 1055. Ce Prince, qui étoit doux & aimoit les Beaux-Arts, chargea Psellus de l'éducation de ses trois enfans, & lui donna pour récompense une place de Sénateur. Le Philosophe jouit de sa Dignité jusqu'au règne d'Alexis Comnène, qui l'en dépouilla par un excès de basse jalousie. Alors Psellus se retira de la Cour, & consacra à Dieu les restes de sa vie. Il n'y a que de grandes ames qui puissent conserver le goût de la retraite, au milieu de la dissipation & du tumulte des affaires.

V. Marq.  
Freherum  
in Chro-  
nol. Juri  
Græco-  
Lat. præ-  
fixâ.

Le célèbre Jean Xiphilin, qui de Moine devint Patriarche de Constantinople, vécut toujours avec Michel Psellus dans une liaison étroite. La même probité & la même droiture de sentimens les unissoient tous deux, & les engageoient à s'aimer. D'ailleurs, Constantin Ducas qui les avoit choisis par préférence, & poussé aux premiers emplois, vouloit que les gens de mérite se conciliaissent ensemble : & il disoit ordinairement, que s'il n'avoit point eu sur la tête une Couronne, il auroit ambitionné la qualité d'homme de Lettres.

## VIII.

D'Anne  
Comnène.

Alexis Comnène se fraya un chemin  
rapide

pide au pouvoir souverain , plus encore par son adresse & son industrie , que par sa valeur. Mille obstacles traverserent son règne ; mais il surmonta tous ces obstacles , ou il sçut à propos les éluder. Sa réputation est devenuë un problème ; car si d'un côté les Latins l'ont décrié pour sa mauvaise-foi , de l'autre les Grecs ont fait voir que les Latins ne méritent aucune créance , les accusant de toute sorte de crimes , & les dépouillant même du nom de Chrétiens. Quoiqu'il en soit , Alexis Comnène trouva dans la studieuse Anne sa fille , une zélée Apologiste , qui non contente de nettoyer toutes les taches de la vie de son pere , le représente encore comme un Héros parfait. Rien de plus animé que le stile d'Anne Comnène , rien de plus charmant que l'admiration qu'elle témoigne pour son pere. Son langage est celui du cœur , langage qui ne se contrefait point. Au-reste , comme l'étude avoit fait sa principale occupation , elle jugea que ce n'étoit point assez pour elle de sçavoir toutes les finesse de la Langue Grecque ; elle voulut aller plus loin , elle se prêta aux questions les plus délicates , & les plus compliquées de la Philosophie ; elle pensa beaucoup.

Je ne sçai par quelle fatalité on interdit aux femmes les connoissances exactes ,  
& un

De præc.  
conjugal.

& un peu approfondies. » Je doute,  
 » dit Plutarque, qu'on puisse leur faire  
 » une injure plus marquée, & dont les  
 » suites leur soient plus fatales. C'est  
 » l'ignorance dans laquelle on les élève,  
 » qui cause toutes leurs foiblesses, tous  
 » leurs égaremens, toutes leurs super-  
 » stitions. Une femme, par exemple,  
 » qui aura quelque teinture des Mathé-  
 » matiques, passera-t-elle les nuits à  
 » danser, avec plus de fureur souvent  
 » que de plaisir ? Une autre qui sera  
 » attachée à la lecture de Platon ou de  
 » Xénophon, donnera-t-elle dans les  
 » peritesses où tombent chaque jour  
 » ses compagnes & ses amies ? Croyez-  
 » vous qu'elle écoute d'une manière  
 » simple & naïve, les discours de ceux  
 » qui ne parlent que de prodiges, de  
 » génies, de sortilèges, d'enchan-  
 » mens ? De pareilles réflexions, si  
 » elles étoient étenduës avec politesse &  
 » accommodées à nos mœurs, devien-  
 » droient bien utiles, & d'autant plus  
 » utiles qu'on ne sent que trop le besoin  
 » qu'on a de femmes raisonnables, pour  
 » le bonheur de la Société.

L'Empire resta plus d'un siècle & de-  
 mi dans la famille des Cornènes & dans  
 celle des Anges, toutes les deux con-  
 nuës pour avoir extrêmement haï les La-  
 tins, & pour leur avoir tendu des piè-  
 ges

DE  
 ges, qu  
 sans d  
 après a  
 se rend  
 & pro  
 Comte  
 velle d  
 reufe.  
 reté da  
 en y e  
 pas to  
 D'a  
 me &  
 de Je  
 tone,  
 abho  
 roit  
 Arab  
 roit  
 tems  
 du c  
 dan  
 pou  
 mer  
 Lafe  
 Il  
 thyl  
 cou  
 Em  
 heu  
 de  
 s'y

ges, que la nécessité des affaires excusoit sans doute. Les Latins à leur tour, après avoir réuni leurs forces dispersées, se rendirent maîtres de Constantinople, & proclamèrent Empereur Baudouin, Comte de Flandres. Mais cette nouvelle domination fut courte & malheureuse. En effet, peut-on se croire en sûreté dans une Ville qu'on a abandonnée en y entrant, au pillage ? N'y est-on pas toujours ennemi ?

D'ailleurs les Latins, depuis le Schisme & les Ecrits envenimez de Photius, de Jean de Furnes, de Nicolas de Métone, de Théophylacte, étoient si fort abhorrez dans l'Orient, qu'on préféreroit à leur alliance celle même des Arabes & des Turcs. C'est ce qui paroît par beaucoup d'Ouvrages de ce tems-là, & en particulier par un Canon du quatrième Concile de Latran. Pendant que Constantinople étoit sous le pouvoir de Baudouin, les Grecs proclamèrent Empereur le fameux Théodore Lascaris.

Il alla s'établir à Nicée, ville de Bithynie, & à force de prudence & de courage, il agrandit les limites de son Empire. Ses successeurs presque toujours heureux à la guerre, & par une infinité de négociations adroitement ménagées, s'y conserverent. Ils reprenoient même  
d'année



d'année en année toutes les Places qu'occupoient les Latins, & ils se préparoient par ces petites conquêtes, encore plus par leurs intrigues, à surprendre Constantinople.

La gloire en fut due à Michel Paléologue, dont on ne peut trop louer la valeur & la sage conduite. Il est vrai que la négligence des Latins hâta leur chute. Quoiqu'ils fussent environnés d'ennemis redoutables, ils vivoient au milieu de la joye & des plaisirs, sans presque songer à leur sûreté. Aussi Constantinople fut-elle prise par une poignée de Soldats ramassés, qui doutoient encore de leur victoire. A peine Michel Paléologue rentra-t-il dans sa Capitale, qu'il s'empressa hautement de lui rendre son premier lustre. Il en fit réparer les brèches; il donna de nouveaux privilèges aux Grecs, & il permit aux François qui voudroient s'y établir, de suivre le Rit & les coutumes de l'Eglise Romaine. Les Lettres se ressentirent aussi de la générosité de Paléologue; il fonda de nouveaux Collèges, & il augmenta les revenus des Professeurs. Malgré ses différentes occupations, il ne dédaignoit pas d'examiner lui-même les jeunes Etudiants, & il les récompensoit à proportion de leurs succès.

L'Empire

L'Empire ne sortit plus de la famille des Paléologues. Mais tous leurs efforts ne purent empêcher qu'il ne penchât insensiblement vers sa ruïne. Les Bulgares du côté de l'Europe, & du côté de l'Asie les Turcs, resserroient par leurs conquêtes inespérées les bornes de l'Empire. Les Turcs surtout, & plus puissans & plus belliqueux, déjà maîtres d'une grande partie de l'Asie Mineure, s'étendoient le long de la Mer Noire. Ils osèrent même passer le Déroit de Constantinople, & s'emparer de Gallipoli, d'Andrinople, & des Provinces voisines qui étoient alors denuées de troupes. Les Grecs, par leurs dissensions & par les guerres que se faisoient leurs propres Empereurs, sembloient encore favoriser les conquêtes de leurs plus grands ennemis. Vainement imploroient-ils le secours des Princes Chrétiens, & envoioient-ils des Ambassadeurs aux Papes dont l'esprit étoit peu disposé en leur faveur. Le mauvais succès des trois premières Croisades, joint aux artifices des Grecs, empêchoit absolument qu'on ne songeât à une quatrième. Tous les projets même qu'on en fit, échouèrent dès leur naissance, & hors quelques secours que les Génois & les Venitiens envoyèrent aux Grecs, les Latins furent tranquilles Spectateurs de leur décadence  
entiere.

entiere. Ainsi les Turcs faisoient librement des courses , & sans trouver aucun obstacle , jusqu'aux fauxbourgs de Constantinople. On se vit même obligé d'implorer bassement leur protection, & le Sultan paroissoit le maître & l'arbitre de la fortune des Grecs réduits à la dernière extrémité.

Enfin , Mahomet II. qui sçut joindre les plus grandes vertus aux plus grands vices , & dont les vices mêmes avoient un éclat éblouissant , assiégea Constantinople. Cette Ville malheureuse & presque dépeuplée , défendue encore par des Capitaines & des Soldats de diverses Nations , soutint tout ce que l'art , le courage & même la trahison purent rassembler. Un dernier assaut , mais où l'on fit de part & d'autre des efforts plus qu'humains , l'emporta , & la soumit au fier Mahomet. Les Vainqueurs ne trouverent , parmi les restes déplorable des assiégés , que ceux qui n'avoient osé se défendre , ou qui n'avoient sçu mourir.

Quoique l'Empire eût souffert des secousses violentes depuis que les Paléologues s'en étoient rendu les maîtres , il faut cependant avouer que jamais peut-être on n'y avoit trouvé tant de gens habiles. En voici la raison. Les disputes entre l'Eglise Grecque & la Latine ,  
entre

entr  
alor  
jam  
fect  
que  
sub  
qu'i  
eng  
le P  
la o  
dan  
fere  
accr  
put  
dien  
cou  
ou  
C'e  
ave  
qu'e  
Je r  
sou  
au  
léol  
Flo  
ver  
écla  
les  
tere  
que  
Cha  
fon

entre les Papes & les Empereurs, étoient alors plus vives & plus fréquentes que jamais ; soit que les Grecs voulussent effectivement terminer le Schisme , ce que j'ai de la peine à croire de leurs subtilitez & de leur dissimulation ; soit qu'ils se servissent de ce prétexte pour engager les Princes du Rit Romain , & le Pape même à les secourir. Tout cela obligeoit de côté & d'autre d'entrer dans de longues discussions, & de conférer en présence des personnes les plus accréditées & les plus aguerries à la dispute : & il falloit bien pour cela étudier soigneusement l'Ecriture Sainte, recourir aux autoritez des Anciens Peres, ou trouver le moyen de les détourner. C'est ce que plusieurs Grecs ont fait avec succès , & même au - delà de ce qu'on devoit attendre de leur capacité. Je ne citerai ici que ce qui s'est passé sous Michel Paléologue & Grégoire X. au Concile de Lyon , & sous Jean Paléologue & Eugene IV. au Concile de Florence. Je doute qu'on puisse trouver des gens aussi artificieux & aussi éclairés sur leurs intérêts , que l'étoient les Députés de l'Eglise Grecque qui assisterent à ces deux Conciles. En effet , quelle utilité & quel fruit en tira-t-on ? Chaque parti s'opiniâtra davantage dans son sentiment , & les efforts qu'on fit  
de

## 216 HISTOIRE CRITIQUE

de côté & d'autre pour s'assurer la victoire, rendirent irréconciliables ceux qui avoient paru céder. Tel est le sort de toutes les Conférences de Religion, & il semble que Dieu le permette, pour apprendre aux hommes que c'est lui qui tourne les cœurs comme il veut, & que sans son secours, ceux qui paroissent chercher à se réunir, s'éloignent encore davantage.

### I X.

Réflexions  
sur les deux  
Empires,  
d'Orient &  
d'Occident

Voilà ce que j'avois à remarquer de plus considérable touchant les deux Empires d'Orient & d'Occident. Quelques guerres qui aient agité le premier, quelques opinions qui s'y soient introduites, on y conserva toujours du goût & de l'attachement pour les Sciences. Il se rencontroit des Gens de Lettres, soit à Constantinople, soit à Thessalonique, soit enfin dans les principales Villes de Syrie & de l'Asie Mineure. J'avouë que leur maniere d'étudier n'avoit rien de décisif, rien qui fût assis sur un bon fond de Critique. Mais il est toujours glorieux à l'Empire d'Orient d'avoir perpétué les études jusqu'à sa décadence, & de les avoir perpétuées, sinon avec toute la finesse des derniers tems, dumoins avec assez de fruit & d'utilité. Deux choses y concoururent, au sen-

sentiment des Critiques les plus distingués, & surtout de Mr. du Cange dans son Glossaire *media & infima Gracitatis*. La première fut l'usage de la Langue Grecque, qui subsista toujours à la Cour, & ne s'abolit entièrement que lorsque Mahomet II. s'empara de Constantinople. A la vérité, cette Langue avoit perdu une partie de son élégance & de sa pureté. On sçait même que les Russes, les Bulgares & les Arabes cherchoient à l'anéantir dans tous les lieux où ils prédominoient. Malgré tant d'ennemis, le Grec se parloit toujours, & même assez noblement. Aussi le langage, dans les Auteurs de l'Histoire Byzantine, est ce qui mérite le moins d'être repris. Il seroit à souhaiter que le goût & le discernement y fussent en même proportion; qu'on n'y trouvât point le merveilleux, le surprenant, prodiguez presque à chaque page; que la vérité s'y déduisît d'elle-même, en faisant voir que rien n'arrive brusquement dans le monde & comme par sauts: mais que les événemens sont enchaînez les uns aux autres; enfin, que des plus petites causes naissent les plus grands effets.

La seconde chose qui contribua à retenir les Sciences en Orient, ce fut la facilité qu'avoient les Curieux de se fournir des meilleurs Ouvrages. Cette

*Tome III.*

K

facilité



## 218 HISTOIRE CRITIQUE

facilité mettoit chacun en état de lire par lui-même, & de passer avantageusement d'une lecture à l'autre. Rien n'étoit plus magnifique, ni plus commode en même tems, que la Bibliothèque de Constantinople. On l'avoit placée dans un des Palais que le Grand Constantin s'étoit plu à faire bâtir; & à force de recherches & de dépenses, on avoit poussé le nombre des Volumes jusqu'à plus de six cens mille. Il est vrai que cette Bibliothèque fut deux fois brulée; l'une sous la tyrannie de Basiliscus, par l'indiscrétion & peut-être la malignité de quelques Artisans qui travailloient en cuivre; & l'autre sous le règne de Léon l'Isaurique, qui lui-même fit mettre le feu à la nouvelle Bibliothèque qu'on avoit érigée des débris de l'ancienne. Cependant, quelque considérables que fussent ces deux incendies, on avoit sauvé un assez grand nombre de Livres pour en former plusieurs Cabinets de Curieux: & c'étoit dans ces asyles favorables, dans ces retraites sçavantes, qu'on alloit prescrire contre l'ignorance. Il paroît même qu'on conserva toujours dans le Palais Impérial un certain nombre de Manuscrits rares & précieux, entre lesquels étoit ce Volume orné de figures & de traits énigmatiques, où l'on croyoit que la fortune

fort  
nem  
mau  
Leo  
criti  
Emp  
finé  
dict  
port  
cert  
l'hon  
moir  
reho  
faire  
Noë  
Si  
ce q  
par l  
voier  
Lang  
qu'el  
siere  
tant p  
que p  
nie &  
tion l  
S'il r  
ne co  
gères  
ne fu  
clésia  
sir qu

fortune de chaque Empereur, les événemens de son règne, les bonnes ou mauvaises qualitez, étoient contenus. Leon l'Arménien consulta ce Volume critique, & il vit avec frayeur qu'un Empereur de son nom devoit être assassiné la veille de Noël. Et cette prédiction se vérifia en lui-même, au rapport des Auteurs Grecs. Ce qui est de certain, c'est que Léon fut assassiné par l'homme du monde dont il avoit le moins lieu de se défier, puisqu'il le retenoit dans les fers, & qu'il comptoit le faire mourir le lendemain des Fêtes de Noël.

Si l'on fait présentement réflexion, à ce que je viens de dire, on verra que par les mêmes raisons, les Sciences devoient s'éteindre dans l'Occident. 1°. La Langue Latine, de douce & de polie qu'elle étoit, devint âpre, rude & grossière; j'ose même dire, inintelligible, tant par le mélange des différens jargons que parloient les peuples de la Germanie & du Nord, que par leur prononciation brute & leurs sifflemens Gothiques. S'il resta quelques traces de son ancienne construction, traces encore bien légères & peut-être imperceptibles, ce ne fut que parmi les Moines & les Ecclésiastiques, qui seuls pouvoient acquérir quelques connoissances. Eux excep-

té, tous les autres habitans de l'Italie, devenus serfs, ne s'adonnoient qu'à l'Agriculture, ou aux Arts mécaniques. Aussi, le Clergé fournissoit-il alors & les Médecins, & les Jurisconsultes, & les Secrétaires, les Chanceliers, les Ministres des Rois, le plus souvent Rois usurpateurs. Sous le titre de Clerc on se frayoit non seulement un accès facile à la Cour des Princes; mais encore on y obtenoit des récompenses honorables. Témoin Pierre d'Achspalt, qui ayant guéri Clément V. dangereusement malade, en reçut pour salaire le riche Archevêché de Mayence.

Cet avilissement où tomba la Langue Latine, ruïna entierement les Sciences, qu'on ne pouvoit apprendre que par son secours. En perdant la trace des bons Auteurs, de ceux qui avoient composé dans le siècle d'Auguste, on perdit jusqu'à la faculté de penser. Les besoins de l'esprit, quand on a été un certain espace de tems sans y satisfaire, deviennent presque inséparables. Il falut aussi bien des soins, bien des peines, pour réveiller les Etudes plongées dans un trop long sommeil: & les premières démarches qu'on fit pour cela, furent d'oublier la Langue qu'on parloit alors, pour introduire à sa place celle de l'ancienne

cienne Rome, dumoins autant qu'il étoit possible par rapport à une Langue morte.

2°. La disette des Livres ne fut pas moins préjudiciable à l'avancement des Sciences. Soit que les Romains, par je ne sçai quelle vanité, se fussent peu attachés à multiplier les exemplaires de ceux qu'ils possédoient; soit que la guerre continuée avec tant de fureur en eût fait périr la plus grande partie, il est certain que les Ouvrages des anciens Philosophes étoient fort rares dès le troisième siècle. Saint Augustin, qui vivoit à l'entrée du quatrième, en fait des plaintes dignes de son amour pour les Lettres, & il assure que dans la plupart des Ecoles on n'enseignoit leurs sentimens que par tradition. Il arriva même dans la suite, qu'on eut tant de peine à recouvrer la Dialectique d'Aristote, que les Professeurs furent obligez de lui substituer celle de Saint Augustin. Cette disette des Livres, comme on peut juger, alla toujours en augmentant. Mr. l'Abbé Fleuri rapporte qu'elle étoit si grande dans le X. & le XI. siècle, qu'une Bibliothèque composée de cent Volumes passoit pour une Bibliothèque immense. Il parle d'un Bouchard Evêque de Worma, qui après beaucoup de recherches & de dépenses, ne put ja-

mais rassembler que cent Volumes d'Auteurs Ecclésiastiques & cinquante d'Auteurs profanes. Ce furent-là toutes les richesses littérales, tout le fonds de sa Bibliothèque.

J'ajouterai, que dans la plupart des Monasteres, les Livres étoient attachez avec de petites chaînes de fer, de-peur qu'ils ne vinssent à se perdre par négligence, ou que les Etrangers à qui on permettoit de les lire, ne les enlevassent par surprise. Il en auroit trop coûté pour les remplacer. Une preuve de cela, c'est que ceux qui avoient besoin de quelques Ouvrages un peu distinguez, étoient contraints d'envoyer des Copistes à Rome ou à Constantinople pour les transcrire. On ne trouvoit effectivement que dans ces deux Villes, des assortimens complets. Loup, Abbé de Ferrières en Gâtinois, voulant avoir le *Traité de Cicéron de Oratore*, les douze Livres de Quintilien, & le Commentaire de Donat sur Térence, crut devoir s'adresser au Pape Benoît III. qui par amitié pour sa personne & par complaisance pour son goût, lui en fit faire des Copies exactement collationnées aux Manuscrits.

Quand je me suis plaint de la disette des Livres, je n'ai voulu parler que des Livres marquez au bon coin, & propres

pre  
pr  
cer  
voi  
clé  
reco  
Jeu  
me  
que  
vres  
trin  
faire  
que  
Libe  
Gal  
de J  
cheu  
nus  
Gem  
rum  
Doct  
Parti  
main  
& de  
l'Ab  
que  
rus A  
Enig  
Mich  
Trai  
quad  
ne de

pres à nettoyer, à perfectionner les esprits. Car il y en avoit toujours un certain nombre d'inutiles, qui se trouvoient répandus entre les mains des Ecclésiastiques & des Moines, & qu'on recommandoit malheureusement à la Jeunesse. Ces Livres étoient, (car il me paroît à propos de marquer dans quelles sources on puisoit alors) ces Livres, dis-je, étoient l'*Elementarium doctrina rudimentum* de Papias; le Glossaire, ou le Dictionnaire d'Ugutio Evêque de Ferrare; le Traité des sept Arts Libéraux, de Salomon Moine de Saint Gal; le *Catholicon*, ou *Summa* de Jean de Janua, de l'Ordre des Freres Prêcheurs; le *Mammotrectus* de Marchesinus; le *Vocabularius Compendiosus*; les *Gemma vocabulorum*, & *Gemma gemmarum*; la Grammaire de Maximien; le Doctrinal d'Alexandre de Villadei; le Partional, & le Combinai de la Grammaire; les Traitez de l'Arithmétique & des Dimensions, de Rabus Moine de l'Abbaye de Fulde; ceux de la Musique & de la Symphonie, par Norkerus Abbé de Saint Gal; le Recueil des Enigmes, & les Fleurs des Poëtes, par Michon Moine de Saint Riquier; le Traité sur le Monochorde & sur la quadrature du Cercle, par Reinhard Moine de Saint Burkard près de Wirzburg.



Tous ces Livres étoient encore d'usage au commencement du seizième siècle. Mr. Du Cange en rapporte quelques traits, qui sont si ridicules qu'on ne peut s'empêcher de leur appliquer ces paroles d'Agobard, Archevêque de Lyon: *Quam magna jam stultitia miserum mundum oppressit!*

3°. Comme l'exemple de ceux qui régnaient, & de-plus qui régnaient avec hauteur & tyrannie, est très-contagieux, il arriva que les mœurs & les coutumes des Barbares se répandirent dans toute l'Europe. On méprisa l'autorité des Loix, devenues sans force, & languissantes; & chacun prit le fer en main pour venger ses injures particulières. Les amis, les indifférens mêmes, entroient dans ces sortes de combats ignorez de toutes les Nations polies, & qui devoient être absolument ignorez de tous les hommes. La Justice ne se rendit plus que par la voye des armes. On se lavoit des crimes les plus énormes, en osant attaquer son Accusateur, quelquefois même en substituant des champions à sa place. Faloit-il terminer un procès, régler les limites d'un champ, prononcer sur l'antiquité d'un titre ou d'un Manuscrit, sçavoir si la Liturgie Gothique étoit préférable à la Liturgie observée à Rome & en France, décider

décider même si des Reliques méritoient de passer pour véritables ou pour supposées ? Aussi-tôt on avoit recours aux armes, comme si la raison & la justice devoient suivre nécessairement le parti du plus fort ou du plus adroit ; comme si celui qui tuoit son adversaire, rendoit sa cause meilleure, justifioit ses prétentions.

Dans un renversement si déplorable de tous les principes du Droit naturel, personne ne songeoit à s'instruire, ni à se procurer des connoissances utiles. Les Barbares mêmes massacroient inhumainement les Princes en qui ils remarquoient des sentimens de paix, & quelque inclination pour les Beaux-Arts. Il sembloit que l'ignorance fût le Privilege de leurs conquêtes, & pour ainsi dire, leur Manifeste. Chacun suivit un exemple, qui s'ajustoit si bien & au dérèglement de ses mœurs, & à l'indépendance dans laquelle il vouloit vivre. La plupart des Seigneurs s'imaginèrent que le titre d'homme habile étoit incomparable avec celui de noble, & qu'on risquoit sa Dignité à sçavoir les choses mêmes les plus communes.

Le Clergé seul resta en possession d'étudier, ou parut y rester. Quand les Princes vouloient s'écrire les uns aux autres, ils étoient forcez de recourir à

quelque Clerc, & d'emprunter sa main : ils mettoient seulement leur monogramme, & leur sceau, au bas de la lettre. Charlemagne, quoiqu'il fût d'ailleurs grand génie, grand homme d'Etat, d'une vive & agréable éloquence, habile même pour un Empereur, ne sçavoit pas écrire : & on rapporte que Louis le Débonnaire son fils ayant assemblé plusieurs Evêques pour signer un Acte important, on fut obligé d'envoyer demander un écritoire au Chancelier : il ne s'en trouva point dans le Palais du Roi, ni dans les maisons des Evêques. Qu'on juge par-là dans quel mépris de leurs devoirs, dans quelle négligence ils étoient plongez ! Aussi n'y avoit-il plus alors d'élection canonique, plus de délicatesse sur le réglément des mœurs, plus de décence dans les fonctions du Sacerdoce. A peine les Evêques qui occupoient les plus grands Sièges, pouvoient-ils bégayer les paroles sacramentelles.

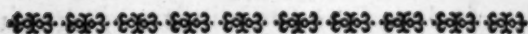
La barbarie où l'Occident fut plongé, dura jusqu'au quinzième siècle : non point que la Nature ne fît de tems en tems quelques efforts pour produire des génies relevez ; mais faute de culture, ces génies se manquoient à eux-mêmes ; ils périssoient au milieu des ronces & des épines, dont ils étoient environnez. C'est ce que le Pere Mabillon a fait voir

voir  
du c  
Bend  
& co  
vi à  
rer  
core  
Itali  
que  
tres.  
les e  
téné  
mer  
rion  
beau  
Le t  
quo  
quel  
quel  
susp  
reul  
gar  
aprè  
tive  
que  
bien  
bon

voir si judicieusement, dans la Préface du cinquième siècle de l'Ordre de Saint Benoît. Mais enfin les tems changerent : & comme si la Grece avoit autrefois servi à polir & éclairer Rome, à lui inspirer le goût des Beaux-Arts ; ce fut encore par les Grecs qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople, que commença la renaissance des Lettres. Il ne faut pas croire cependant que les esprits passerent tout-d'un-coup des ténèbres à la clarté ; qu'ils se désaccoutumèrent du bruit introduit par les Nations septentrionales pour reprendre le beau laissé par les Grecs & les Romains. Le trajet fut long & épineux. On manquoit de guides, ou plutôt on ignoroit quels étoient les véritables, ceux auxquels on pouvoit se fier. Tout devient suspect à ceux qui se trouvent malheureusement égarez : ils craignent de s'égarer encore davantage. Oserions-nous après tant d'essais, de peines, de tentatives, oserions-nous nous flatter de quelque heureux succès ? Du moins est-il bien certain que nous sommes sur les bonnes voyes.



HISTOIRE  
CRITIQUE  
DE LA  
PHILOSOPHIE.



LIVRE NEUVIÈME.

DES NOUVEAUX SYSTÈMES DE  
PHILOSOPHIE INVENTEZ PAR  
LES ARABES, ET LES SCHOLASTIQUES.

---

CHAPITRE XL.

- I. *Caractère avantageux de Mahomet.*  
II. *De l'Alcoran.* III. *De l'applica-  
tion*

tion que les Mahométans donnerent aux Sciences. IV. Succès favorables qu'eurent leurs conquêtes. V. Histoire de Mamon ou d'Almamon.

**L**A Religion que Mahomet établit au commencement du VII. siècle, & qui est d'autant plus dangereuse qu'elle flatte les sens & se proportionne à la foiblesse humaine, causa de grandes révolutions dans l'Empire d'Orient, & peu après dans l'Univers entier. Ce nouveau Législateur, assez hardi pour mépriser les plus grands périls qui s'opposoient à ses desseins; mais plus fourbe encore & plus dissimulé qu'il n'étoit hardi, profita hautement de l'extrême facilité qu'ont les hommes à se laisser séduire. Il avoit, dit George Elmacin, Apud toutes les qualitez nécessaires pour accré-  
diter un Imposteur : il cherchoit à se faire aimer de ceux qui pouvoient lui être utiles : & sa complaisance, soutenue d'une libéralité judicieuse, rendoit encore plus vif le talent qu'il avoit de persuader. Les gens habiles ne négligent rien : tout sert à faire réussir leurs projets, & même ce qui en paroît le plus éloigné.

Mahomet tomboit souvent dans des convulsions épileptiques. Pour cacher la

Caractère  
avanta-  
geux de  
Mahomet.

ting. l. 2.  
Hisor.  
Orient.



### 230 HISTOIRE CRITIQUE

la honte d'un mal qui se fait craindre avec tant de justice, il persuada à sa femme que ces convulsions étoient de véritables extases, pendant lesquelles un Ange venoit l'instruire de la part de Dieu : & il nommoit cet Ange, *le Maître des Trésors ou des Révélations*. Une imposture si palpable, loin d'être contredite, fut reçue favorablement. On applaudit au nouveau Prophète. Il eut des Partisans & des Sectateurs, qui l'enhardirent à donner un agréable Systême de Religion. On accuse même les Juifs & quelques Evêques Nestoriens de lui en avoir fourni les matériaux, les uns pour nuire publiquement au Christianisme, & les autres pour se railler des Conciles orthodoxes qui les avoient flétris & condamnez. Mais Mahomet, profitant de leurs vengeances particulières, s'en moqua dans la suite.

Il est surprenant quelles furent la promptitude, la vivacité, l'étendue de ses succez. Bien-tôt la Caramanie & la Cilicie, une partie de l'Afrique, la Syrie, la Mésopotamie & l'Egypte se trouvèrent engagées dans la nouvelle Religion. Toutes les autres humiliées & languissantes sembloient céder à celle-là, & honorer son triomphe. Il faut aussi tomber d'accord qu'on ne pouvoit agir avec plus d'esprit, plus d'art, plus de

de sou  
damm  
disoit  
derni  
faire  
» ajo  
» tro  
» de  
» con  
» Ch  
» co  
» qu  
» sa  
» En  
» &  
» ri  
» in  
» q  
» d  
» l  
ne  
po  
dr  
à  
ré  
qu  
pi  
L  
d  
r  
l

de souplesse, que Mahomet. Sans condamner ni les Juifs ni les Chrétiens, il disoit seulement que l'Alcoran étoit la dernière faveur que Dieu avoit voulu faire aux hommes. » La Loi de Moïse, » ajoutoit-il, qui est la première, se » trouve chargée de trop de détails & » de superstitions : on ne peut l'accomplir exactement. La Loi de Jésus-Christ qui est la seconde, paroît encore plus difficile à observer, quoiqu'elle soit pleine de graces données sans mesure, mais avec précaution. » Enfin, la Loi que je vous annonce, » & qui est le chef-d'œuvre de la miséricorde du Seigneur, a des avantages » infinis sur les deux autres. Ce n'est » qu'en la suivant, qu'on peut se rendre heureux & dans ce monde & dans l'autre.

D'ailleurs, Mahomet n'avançoit rien, ne faisoit aucune démarche, qu'il ne supposât quelque révélation ou quelque ordre d'en-haut. Ce genre de preuves est à la portée de tout le monde, & ne réussit que trop souvent. Un homme qui assure d'un certain ton qu'il est inspiré, en est presque cru sur sa parole. Les premiers qu'il séduit, en attirent d'autres à leur suite. Il suffit qu'une erreur commence à avoir quelque cours : Bien-tôt elle se répandra d'une manière victorieuse.

Ed. Pocock  
in Specim.  
Hisor.  
Arabum.

victricuse. A l'égard des Miracles, Mahomet avoit avoué plusieurs fois pendant sa vie qu'il n'en sçavoit point faire. Mais cet aveu fut compté pour rien après sa mort. On lui en attribua une infinité : & ce qui doit surprendre davantage, remarque un sçavant Professeur d'Oxford, c'est que les Chrétiens ont encore renchéri sur les Arabes. Tant il est difficile, quelle que soit la créance, de ne point attacher du surnaturel aux hommes qui se distinguent par une supériorité de talens.

Une autre adresse de Mahomet, ce fut de faire parade d'une profonde ignorance : & cela pour augmenter encore l'idée qu'il vouloit donner de lui-même, de son commerce secret avec la Divinité. Il se nommoit par une feinte modestie, le Prophète sans littérature, le Prophète qui ne sçavoit ni lire ni écrire : & effectivement il avoit toujours près de sa personne quelques Juifs qui lui servoient de Secrétaires, & qui recueilloient les différens Azoares ou Chapitres de l'Alcoran, à mesure qu'il se sentoit disposé à les dicter, & que l'esprit de Dieu dénouïoit sa langue. Il faisoit ensuite une marque rouge au bas de ce qui étoit écrit, de-peur qu'on n'ajoutât quelque nouvelle glose à ses pensées ; & cette marque formoit toute sa signature.

De

De-plus , Mahomet ne dédaignoit point les lumieres que pouvoit lui communiquer Aaïſce ou Ayesha , fille d'Abu-Beker , & la plus chérie de ſes femmes , à qui il avoit permis de s'inſtruire dans toutes les connoiſſances qui étoient alors répandues chez les Arabes. Cette permission accrut encore les charmes d'Ayesha. Elle devint très-polie & très-ſçavante , ( car la ſcience bien entendue polit l'eſprit en l'adouciſſant ) & ſa réputation ne diminua point après la mort de Mahomet , à qui elle ſurvécut 48. ans. Ceux de ſa Secte l'appelloient la Prophéteſſe , la Mere des Fidèles ; & ils avoient un reſpect infini pour toutes les hiſtoires & toutes les traditions qu'elle rapportoit , apparemment d'une maniere fine & ingénieuſe. Une perſonne aimable , qui a ſçu réfléchir , & qui a acquis des talens , des connoiſſances , n'en paroît encore que plus aimable.

Prideaux  
Vie de Ma-  
homet.

## II.

Comme Mahomet , en dictant ſes De l'Al-  
penſées , n'avoit ſuivi d'autre ordre que coran,  
celui d'une prétendue inſpiration , les  
quatre Caliphes qui lui ſuccéderent ,  
pleins de reſpect pour ces mêmes pen-  
ſées , les réduiſirent en un Corps d'ou-  
vrage ; & ce fut par leurs ſoins , fur-  
tout

tout par ceux d'Azman ou d'Osmen le plus distingué de ces Caliphes , que l'Alcoran se montra au jour. Jamais Ouvrage ne fut reçu avec une approbation plus générale , avec une joye plus tendre & plus sincere. Tous les Mahométans s'y soumirent d'une commune voix , & encore aujourd'hui ils s'y soumettent , sans que leur zèle soit refroidi. Les uns y cherchent les fondemens de la Religion , avec toutes les pratiques , tous les usages qui y ont rapport , & qui s'étendent à l'obligation de faire l'aumône , à la priere , aux jeûnes , aux purifications & à une propreté scrupuleuse sur soi-même , aux pèlerinages & principalement à celui de la Mecque ; enfin à la maniere de traiter les divor-

**Tournes.** ces. Et pour parler ici de la priere ,  
**Voy. du** un sçavant Voyageur , de l'Académie  
**Levant. t.** Royale des Sciences , a remarqué que  
**2. Let. 14.** rien n'est plus exemplaire que l'attention des Mahométans à se prosterner cinq fois par jour , en quelque lieu qu'ils se trouvent , & à prier avec une modestie , avec un recueillement admirable : au-lieu , dit-il , que les Grecs qui sont Chrétiens , vivent comme des infâmes , sans aucune apparence de culte , sans aucun respect pour la Divinité.

A l'égard des ablutions si chères aux Mahométans,

DE  
 Mahom  
 férentes  
 premier  
 sçait q  
 Cathéc  
 avec u  
 se disp  
 menço  
 mains  
 ancien  
 rée , d  
 Saint  
 plus  
 substi  
 anci  
 des  
 gine  
 tes

I  
 me  
 une  
 ver  
 gé  
 fio  
 de  
 co  
 ju  
 p  
 e  
 M  
 t  
 l

Mahométans, elles ne sont pas fort différentes de ce qui étoit d'usage dans les premiers siècles du Christianisme. On sçait que le parvis de toutes les Eglises Cathédrales offroit d'abord une fontaine avec un large bassin, où les Fidèles qui se dispoient à visiter ces Eglises, commençoient par se laver les pieds, les mains & le visage. Il est parlé de cette ancienne pratique dans Eusebe de Césarée, dans Saint Paulin de Nole, dans Saint Jean Chrysostome : elle est de plus confirmée par les fontaines, qui subsistent encore à l'entrée de toutes nos anciennes Eglises, quoique la plupart des bassins ayent été démolis. Je m'imagi-  
ne que l'Eau-bénite a succédé à ces sortes de purifications extérieures.

Les autres regardent l'Alcoran comme un Corps entier de Droit, comme une Jurisprudence universelle. Ils y trouvent, ou croient y trouver les règles générales du Gouvernement, les décisions de tous leurs procez, les motifs de faire la guerre ou la paix; enfin, une connoissance approfondie de ce qui est juste & injuste. L'explication des cas particuliers appartient au Muphti, qui est le Souverain-Pontife de la Loi de Mahomet, & qui dispose à son gré de tous les Officiers de Justice. On peut le consulter à toute heure, & jamais il



ne refuse les éclaircissmens qu'on lui demande. Mais aussi, quelles que soient ses décisions, on n'en peut plus appeler.

Ainsi l'Alcoran présente un double mérite aux yeux des Sectateurs de Mahomet : il leur tient lieu de Théologie & de Jurisprudence. Cependant le Muphti convient que de douze mille versets dont ce Livre est composé, il n'y en a que quatre mille qui se doivent prendre au pied de la lettre. Tout le reste est sujet à des gloses & des interprétations allégoriques, dont on voit un Recueil assez curieux dans les six Volumes que Mahuvias, Prince des Arabes, fit paroître à Damas. Et ce sont ces gloses & ces interprétations, qui servent de Texte aux longues harangues des Santons & des Alfaquis : harangues d'autant plus ennuyeuses, qu'un certain respect empêche d'y trouver à redire.

Il seroit à souhaiter que les Religieux qui se destinent aux Missions du Levant, étudiaissent avec plus d'attention & l'Alcoran, & les Traditions de Mahuvias. Ils y feroient certainement beaucoup plus de fruit qu'ils ne paroissent en faire ; car le célèbre Jacques Golius, Professeur en Mathématique & en Arabe à Leide, Golius, dis-je, qui avoit longtems demeuré à Constantinople,

&

DE  
& que l  
nir en  
serve q  
vent les  
ges de  
ne peu  
ces M  
prise p  
ils voy  
leur r  
jamai  
de les  
U  
c'est  
crier  
la co  
Mai  
dé,  
vou  
des  
pes  
la  
l'e  
tai  
fa  
tic  
ne  
pr  
d  
m  
r  
l

& que le Grand-Seigneur vouloit retenir en qualité de son Géographe , observe que l'ignorance dans laquelle vivent les Chrétiens des mœurs & des usages des Mahométans , est cause qu'on ne peut en convertir aucun : & même ces Mahométans témoignent leur surprise par de grands éclats de rire , quand ils voyent quelqu'un de nos Missionnaires leur reprocher des erreurs qu'ils n'ont jamais eues , & qui sont très-éloignées de leur façon de penser.

Une autre suite de cette ignorance , Hist. Crit. de la création c'est le plaisir malin qu'on prend à décrier le Mahométisme , par rapport à ce & des cout. des Nat. du Levant, c. 15. la corruption & au desordre des mœurs. Mais rien au monde n'est plus mal fondé , que les discours qu'on en tient. J'avoue que dans toute Religion il y a des gens qui se conduisent sans principes , sans égards , sans bienfaisance. C'est la coutume , la difficulté de s'appliquer , l'ennui de penser à l'avenir , une certaine indolence qu'on apporte en naissant , qui décident de toutes leurs actions. Mais les vrais Musulmans mènent une vie exacte & uniforme , sans presque se démentir. L'obligation de donner l'aumône est indispensable parmi eux. Ils n'y manquent en aucun tems , ni en aucun lieu : ils préviennent les besoins des misérables , si souvent oubliez :

## 238 HISTOIRE CRITIQUE

bliez : ils vont chercher ceux qui souffrent, dans les chaumières où ils sont ensevelis : ils portent des remèdes préparés chez les malades : ils délivrent les prisonniers qui gémissent sous le poids accablant de leurs dettes ; enfin , aucune espèce de misère ni d'infortune n'échappe à leur charité.

Il y a plus. Non-seulement les Musulmans compatissent aux peines & aux disgrâces de leurs frères , de leurs amis , de ceux de leur Secte ; mais encore ils reçoivent & traitent les Etrangers avec les mêmes égards. *O Dieu ! s'écrie Mahomet dans l'Alcoran , vous sçavez que nous aimons tous les hommes ; mais plusieurs ne nous aiment point.* Le malheureux Abailard , mutilé par l'ordre d'un Chanoine de Paris , persécuté par les Moines de Saint Denys , presque assassiné par ceux de Rhuis en Bretagne , noirci par Saint Bernard & par les Théologiens , traîné comme hérétique devant plusieurs Conciles , soupiroit après une retraite parmi les Mahométans. Il se flattoit d'y trouver le repos qu'en-vain il cherchoit en France.

V. Abailard. Op.  
P. 32.

### III.

De l'application  
que les Ma-

Les réflexions que je viens de faire sur l'Alcoran , ont dû développer le véritable

ritable  
Ses pre  
de leur  
rendre  
Religi  
pide &  
leur t  
vainq  
Mais l  
sans ,  
tieres  
tantin  
& plu  
Syrie  
inspi  
Princ  
753 :  
tout  
crure  
ses li  
y ve  
par r  
deux  
qu'A  
aux  
ayan  
Med  
tion  
Ara  
mér  
l'on  
ceur

ritable esprit de la Loi de Mahomet. <sup>hométans</sup> Ses premiers Disciples, encore incertains <sup>donnerent</sup> de leur sort, ne cherchoient qu'à se <sup>aux Scien-</sup> rendre redoutables, & qu'à établir leur <sup>ces.</sup> Religion naissante. Un courage intrépide & qui ne s'effrayoit d'aucun péril, leur tenoit lieu de toute science. Ils vainquoient, & c'étoit assez pour eux. Mais leurs successeurs devenus plus puissans, & déjà maîtres de toutes les frontières qui bornoient l'Empire de Constantinople, devinrent aussi plus adroits & plus modérez. Almanzor Caliphe de Syrie, & le second des Abbassides, leur inspira du goût pour les Sciences. Ce Prince régnoit vers l'an de Jesus-Christ 753; il étoit Philosophe & Astronôme tout ensemble. Bagdat & Bassora s'accrurent par ses soins, sa réputation & ses libéralitez. Les Curieux, les Auteurs y venoient en foule, & l'on assure que par rapport à la pureté de l'Arabe, ces deux villes étoient aux Musulmans ce qu'Athènes & Alexandrie avoient été aux Grecs. En effet, le Mahomérisme ayant jetté ses premières racines à la Mecque, & l'Alcoran avec les Traditions de Mahuvias se trouvant écrit en Arabe, cette Langue avoit acquis le mérite de Langue sacrée & sçavante: & l'on nomma indifféremment Arabes tous ceux de la Secte de Mahomet, qui se distinguèrent

distinguerent depuis le VIII. siècle jusqu'à la fin du douzième.

D'Herbelot, Bibliot. Orient.

Mais comme il y avoit en cette Langue peu de richesses littéraires, il falut suppléer à une si grande disette. Abdallah, qu'on surnommoit aussi Albafedh, parcequ'il avoit retenu un grand nombre de Traditions, envoya des Députés à Constantinople pour y acheter des Livres. Ses soins réussirent en partie ; mais ceux d'Almamon eurent un succès plus glorieux. Ce Caliphe, presque comparable à nos Héros Chrétiens, étoit en guerre avec Michel le Begue, Empereur de Constantinople. Après l'avoir défait en plusieurs occasions, il l'obligea d'accepter une paix honteuse : & la principale condition de cette paix fut, que Michel envoyeroit au Caliphe une certaine quantité de Livres rares & curieux. C'étoit-là triompher moins de ses ennemis, que de l'ignorance de ses Sujets. Quand Almamon se crut assez riche en Livres & en Manuscrits, il s'empressa de les faire traduire par des gens habiles, & il excita tous ses Sujets à s'en rendre la lecture familière. Chacun voulut suivre l'exemple du Prince, & avoir part aux libéralitez. Il y a apparence que pour toutes ses Traductions, le Caliphe se servit des Juifs & des Chrétiens dont fourmilloient alors l'E-

gypte

gypte & la Syrie. Eux seuls aussi étoient capables de ce travail, parcequ'ils sçavoient également les deux Langues, le Grec & l'Arabe. D'ailleurs Almamon étoit fort circonspect & fort modéré dans ses sentimens : il ne croyoit pas qu'un homme fût méprisable, ni digne de mort, dès qu'il professoit une Religion différente de la sienne. Il défendit de faire des vœux, & de s'obliger pour toute la vie à une même chose, disant, que la tête de l'homme est trop légère pour rester long-tems dans la même assiette.

Soit vanité, soit attachement à leurs mœurs & à leurs coutumes, les Arabes n'apprirent jamais aucune Langue étrangère. Ils se contentoient de faire traduire dans la leur tous les Ouvrages dont ils avoient besoin. Il y a quelque chose de très-sensé dans cette conduite. L'étude laborieuse des Langues consomme beaucoup de tems, & peut-être enrichit-elle la mémoire plus qu'elle n'éclaire l'esprit. On ne peut trop se hâter de venir au fond des choses : tout ce qui arrête en chemin doit être compté pour une distraction, quoique souvent les distractions mêmes ayent leurs charmes & leur utilité. Mais malheureusement pour les Arabes, ils eurent des Traducteurs infidèles, ou d'ailleurs peu

*Tome III.*

L exacts.



## 242 HISTOIRE CRITIQUE

Lud. Vivès, de corrupt. art. l. 5.

exacts. C'est ce que Louïs Vivès a relevé avec soin. » La plupart des Traductions Arabes, dit-il, n'ont point été faites sur les Originaux Grecs, mais sur d'autres Traductions Latines, & il est impossible que ce qui passe ainsi par plusieurs mains, ne s'altère insensiblement ; la moindre négligence devient une source d'erreurs. Les Philosophes Arabes, par exemple, citent toujours Ptolomée au-lieu de Platon, Pythagore au-lieu de Protagoras, Cratyle au-lieu de Démocrite, &c. Quand Averroës emprunte quelque chose de Platon, il ne donne jamais à ses Dialogues que des titres extravagans. On juge bien qu'il ne les a lus que dans des Versions fautives.

Cependant ces Traductions Arabes eurent beaucoup de succès dans tout l'Orient. Les Tartares s'en servirent pour se procurer les Ouvrages d'Aristote tournez en leur Langue ; & suivant quelques Voyageurs, cette Traduction se conserve encore à Samarkand, autrefois la Capitale de toute la Tartarie. Les Perses & les Indiens soumis à l'Empire du Grand-Mogol, avoient tiré les mêmes secours des Arabes ; & l'on trouve dans le Voyage de Moscovie & de Perse du fameux Adam Oléarius, des particu-

part  
resp  
Ari  
C  
ving  
à se  
dev  
l'Or  
ble  
vuic  
Chr  
barl  
mèn  
le p  
le d  
siècl  
mèn  
celu  
lui

I  
Scie  
& d  
les  
est  
gloi  
se.  
voi  
qu  
Re

particularitez curieuses qui font voir le respect que ces Peuples avoient pour Aristote.

Comme Almamon régna près de vingt ans , il eut tout le loisir d'inspirer à ses Sujets l'amour des Sciences. Il en devint le Pere & le Législateur ; tout l'Orient applaudit à ses vertus. Il semble que la Nature ne puisse souffrir de vuide , ni d'éclipse. Les siècles où le Christianisme étoit plongé dans une barbarie honteuse , furent les siècles mêmes où les Arabes se distinguèrent le plus. Il faut seulement observer que le douzième est leur siècle favori , leur siècle de distinction. Ils le regardent de même œil que les Grecs regardoient celui d'Alexandre , & les Romains celui d'Auguste.

## I V.

Le goût des Mahométans pour les Succès favorables Sciences s'accrut encore de la rapidité & de l'étendue de leurs conquêtes. Elles élevent naturellement l'esprit , & il est impossible de vaincre , sans aimer la gloire qui en est la précieuse récompense. D'ailleurs les Mahométans se servoient du prétexte de ces mêmes conquêtes , pour établir le mérite de leur Religion. *Dieu* , disoient-ils , *est at-*

vorables  
qu'eurent  
leurs con-  
quêtes.  
Ricaud.  
Hist. des  
Turcs, l. 2.

teur de tout ce qui arrive d'heureux & de favorable dans le monde, lui seul par conséquent en doit être loué. Quelle preuve plus complète voudrions-nous de la vérité de l'Alcoran, que les succès extraordinaires dont il nous comble, succès qui nous ont rendu maîtres de tous les pays qui s'étend depuis le Détroit de Gibraltar jusqu'au fond des Indes? Pourroit-il mieux approuver notre zèle qu'en le récompensant?

Il est difficile qu'un pareil langage ne frappe tout un Peuple, principalement si ce Peuple est ennemi des réflexions. Les félicités temporelles servent de plus-en-plus à le flatter & à l'enorgueillir. Tel étoit le génie des Romains quand le Christianisme commença à se répandre. Ils attribuoient le changement de leur fortune, les malheurs & les désastres publics, au changement qu'on vouloit faire dans l'ancienne Religion.

» Une preuve, disoit Symmaque dans sa  
 » fameuse Requête à l'Empereur Théodo-  
 » se, une preuve que cette Religion  
 » venoit du Ciel, ce sont les bienfaits  
 » innombrables qu'elle nous a procurez:  
 » c'est l'état florissant de la République,  
 » tant qu'elle a eu le courage de la  
 » suivre & de l'aimer. Pourquoi chan-  
 » ge-t-on ce qui se trouve fondé sur  
 » tant d'heureuses expériences? Com-

» me

» me  
 » cac  
 » cor  
 » tire  
 » doi  
 de l'  
 détru  
 yeux  
 roisse

Lé  
 de M  
 de R  
 bien  
 que  
 noms  
 relev  
 fils d  
 curio  
 trou  
 gnific  
 métar  
 à l'e  
 Etran  
 bien-  
 avoit  
 Philo  
 l'Astr  
 de Ba  
 dulla

« me la vérité est toujours obscure &  
 « cachée , n'est-ce point à celle qui  
 « contribue à notre repos , qui nous ar-  
 « tire une juste considération , qu'on  
 « doit se livrer ? Les premiers Peres  
 de l'Eglise eurent bien de la peine à  
 détruire ce raisonnement , qui , aux  
 yeux préoccupez du Paganisme , pa-  
 roissoit décisif.

V. præser-  
 tim S. Au-  
 gust. de  
 Civit. Dei.

## V.

Léon d'Afrique rapporte une Histoire  
 de Mamon ou plutôt de Mamoum, fils  
 de Rasid VIII. Caliphe, qui pourroit  
 bien convenir à Almamon. On sçait  
 que les Arabes ajoutent souvent aux  
 noms simples la particule *Al*, pour les  
 relever davantage. Voici l'histoire. Jean  
 fils de Mesuah ou de Moïse, vint par  
 curiosité à Bagdat, & fut surpris de  
 trouver une Ville si opulente & si ma-  
 gnifique. Elle étoit remplie de Maho-  
 métans & de Chrétiens, qui excelloient  
 à l'envi les uns des autres. Le jeune  
 Etranger gagna leur amitié, & devint  
 bien-tôt plus sçavant que ses Maîtres. Il  
 avoit percé dans tous les secrets de la  
 Philosophie, de la Médecine & de  
 l'Astrologie. Rasid étoit alors Caliphe  
 de Bagdat. Son second fils appelé Eb-  
 dullah, & surnommé Mamon, se dispo-

Histoire de  
 Mamon  
 ou d'Alma-  
 mon.  
 Apud Vos-  
 sium de  
 Phil. c. 14.

soit à faire un long voyage, & cherchoit des gens habiles & vertueux auxquels il pût se confier. Plusieurs s'offrirent, & le jeune Prince les agréa. Mais son Secrétaire qui avoit beaucoup de crédit sur son esprit, lui tint ce langage : *Seigneur, tous ces Sçavans dont votre Palais est rempli, ne s'accorderont jamais ensemble. Ils sont trop différens d'habits, de mœurs, de Religion. Si vous voulez suivre mon conseil, je vous indiquerai un homme qui vous tiendra lieu de tous les autres.* Mamon s'en rapporta à son Secrétaire, & il trouva dans Jean, fils de Mesuah, le Sçavant & l'ami qu'il lui falloit. Leur voyage fut court, & plus heureux qu'ils n'auroient pu l'espérer. Le Caliphe mourut. Les Peuples destinerent sa place à Mamon. Il revint, combattit son frere aîné, & régna.

On ne peut guères s'imaginer quelle fut ensuite son ardeur pour le progrès des Sciences. Il rassembla un nombre prodigieux de Livres, & surtout de ceux qui regardoient l'Astrologie, la Physique, la Médecine, la Chronologie & la Musique. Jean, fils de Mesuah, eut le soin de faire traduire tous ces Livres en Arabe ; & c'étoit le moyen de flatter extrêmement les inclinations bienfaisantes du nouveau Caliphe. La plupart de ces Traducteurs, & Jean lui-même,

mém  
tisan  
repro  
» J'a  
» Mé  
» de  
» ne  
» de  
» des

I. R  
ra  
ra  
qu  
l'  
fin  
D  
v  
le

T  
ne f  
Arab  
mce  
nem

même, étoient Chrétiens. Un des Courtisans de Mamon osa lui en faire des reproches, & voici quelle fut sa réponse.  
 » J'ai choisi le fils de Mesuah pour mon  
 » Médecin. Je lui abandonne le soin  
 » de ma vie & de ma santé. Pourquoi  
 » ne lui confierois-je pas la Traduction  
 » de quelques Ouvrages qui ne regardent ni la Religion ni la mienne?

---

## CHAPITRE XLI.

*I. Réflexion sur les Sciences que les Arabes n'osèrent cultiver. II. Du Paradis de Mahomet. III. Du mépris que ses Disciples témoignèrent pour l'Histoire. IV. Des progrès qu'ils firent dans l'étude de la Physique. V. De leur Médecine. VI. De leurs inventions en Mécanique. VII. De leur Chymie.*

### L

TOUTES les Sciences qui avoient Réflexions  
 réussi à Rome & dans la Grece, sur les  
 ne furent pas également cultivées des Sciences  
 Arabes. Les unes répugnoient à leurs que les A-  
 mœurs & à la forme de leur Gouver- rabes n'o-  
 nement. De quel usage peuvent être serent cul-  
 tiver,



## 248 HISTOIRE CRITIQUE.

l'Eloquence & la Politique dans un Etat où tout est bassement assujetti à la volonté d'un seul, & où l'on ne devient grand qu'à force de respect & de soumissions ? Les autres s'ajustoient mal avec les préjugés de leur Religion, & l'on sçait que malgré sa fausseté elle se fait obéir d'une manière qui honoreroit la véritable. En effet, l'Alcoran inspire une si grande horreur de l'Idolâtrie, que les Mahométans n'osent même prononcer les noms des faux Dieux, & à peine se trouvent-ils citez une seule fois dans les Ouvrages innombrables que leurs Sçavans ont composez. Cette horreur s'est même étendue jusqu'au Christianisme, que Mahomet accuse d'avoir dégénéré en une Idolâtrie couverte. *Au dernier jour*, dit-il, *jour de crainte & de manifestation*, Dieu demandera à *Jésus, fils de Marie* : *As-tu ordonné au Peuple de t'adorer ? T'es-tu approprié les honneurs divins ?* *Jésus* répondra : *Loué soit ton nom, je me garderai de dire ce qui n'est pas : tu sçais, si je l'ai dit, tu sçais tout . . . j'ai exécuté tes commandemens . . . voilà mes discours, voilà toute ma Loi : Adorez Dieu, votre Seigneur & le mien.* Ces paroles de Mahomet ont fait croire à plusieurs Sçavans, & entre autres à Erasme, que le fond de sa Religion étoit le Déisme, qu'il  
 avait

avoit  
 myf  
 prits.  
 nom  
 Chré  
 dore  
 dent  
 deva  
 La  
 port  
 de l'  
 vinr  
 hom  
 ples  
 liefs  
 Mos  
 se co  
 se pl  
 tatio  
 Mah  
 glise  
 les j  
 des  
 que  
 les p  
 quer  
 port  
 fit e  
 qui  
 raill  
 las  
 che

avoit orné de Fables & d'apparences mystérieuses pour y apprivoiser les esprits. Erasme va encore plus loin , & nomme les Mahométans des demi-Chrétiens : sans doute parcequ'ils n'adorent qu'un seul Dieu , & qu'ils regardent tous les Prophètes comme égaux devant lui.

La Peinture & la Sculpture , au rap- De Republ.  
port de Platon , sont les deux nourrices l. 3. & 4.

de l'Idolâtrie , & par-là même elles devinrent odieuses aux Sectateurs de Mahomet. On ne voit dans leurs Temples aucuns Tableaux ni aucuns bas-reliefs : toutes les parures sont bannies des Mosquées , & le Peuple , qui d'ordinaire se conduit par les yeux , n'y a point à se plaindre qu'on lui offre des représentations vives & attendrissantes. Quand

Mahomet II. entra victorieux dans l'E- Jovius, in  
glise de Sainte Sophie , il s'assit à terre Elog. l. 3.

les jambes croisées , suivant la maniere des Orientaux ; & après avoir prié quelque tems , il attacha lui-même à un de ses piliers une pièce d'étoffe magnifiquement brodée , qui avoit servi de portiere au Temple de la Mecque. Il fit ensuite gratter toutes les Peintures qui ornoient le plafond & les murailles de cette Eglise , devenueë , hélas ! trop méconnoissable. *Action lâche & deshonorante* , s'écrie Paul Jo-

Guillet,  
Hist. de  
Mahom.  
II

ve ; mais que Mahomet ne faisoit que pour comp'aire à son Armée ! Car de son propre fonds il goûtoit les Arts & les Sciences, parloit plusieurs Langues avec facilité , & aimoit à s'entretenir des grands Personnages qui avoient autrefois paru à Rome & à Constantinople. On sçait de quelle maniere il récompensa Gentil Belin, qui avoit passé de Venise à sa Cour. Ce Peintre travailloit à un grand Tableau de la décollation de Saint Jean. L'Empereur y trouva quelque chose à redire , & s'offrit en preuve , de trancher la tête d'un esclave. *Ab, Seigneur !* répliqua le Peintre, *dispensez-moi d'imiter la Nature en outrageant l'humanité.*

La mort de Mahomet II. fit un tort irréparable à Constantinople ; car après les premieres hostilités que lui arracha sa victoire, il avoit tâché de conserver les restes d'Antiquité qui se trouvoient dans cette Ville malheureuse. Mais ses Successeurs ou les négligerent , ou prirent plaisir à les abattre, sans épargner même cette fameuse Colonne formée par trois serpens tournez en spirale , qui faisoit l'admiration de tous les Connoisseurs.

Outre la crainte de l'Idolâtrie , les Mahométans ont encore une assez plaisante raison de condamner la Peinture.

Il s

Ilss'  
droi  
corp  
du J  
sera  
qu'i  
cela  
men  
mon  
que  
de c  
disc  
dre  
je p  
dra  
des

qu  
poi  
les  
me  
nal  
til  
vie  
ge  
me  
ne  
rac  
éta

Ilss'imaginent qu'elle entreprend sur les droits de Dieu, qui n'a point créé de corps sans y joindre une ame. *Au jour du Jugement*, ajoutent-ils, tout Peintre sera obligé de représenter autant d'ames qu'il a osé crayonner de corps, & comme cela passera ses forces, il sera infailliblement condamné. L'Auteur de *Lacédémone Ancienne & Moderne*, rapporte de quelle maniere un jeune Sicilien se tira de ce reproche. *Vous ne voulez point*, disoit-il au Cadi qui l'exhortoit à prendre le Turban, *vous ne voulez point que je peigne des corps. Hé bien, je ne peindrai plus que des ames, que des retours, des apparitions d'Esprits.*

## I I.

La réponse est d'autant plus agréable, Du Para- que les Musulmans ne reconnoissent dis de Ma- point de substances purement spirituel- homet. les. Tout est matiere dans leur Systé- me, Dieu, les Anges & l'Ame raison- nable; mais matiere plus ou moins sub- tile, plus ou moins épurée. De - là vient que Mahomet attribué aux An- ges presque les mêmes goûts & les mê- mes inclinations qu'aux hommes. Il ne parle dans son Alcoran que d'un Pa- radis voluptueux & sensuel. Là sont étalez des plaisirs innombrables, des dé-

lices sans fin , & ce qui en relève encore le mérite , c'est que jamais ils ne causent aucun repentir , jamais on ne s'en rassasie ; jamais on ne s'en dégoûte.

Un point assez difficile dans toutes les Religions , est de déterminer la nature des plaisirs qu'on doit éprouver dans l'autre vie. Les spirituels paroissent trop nuds , trop déliez , trop Métaphysiques , & il est impossible qu'on ne leur en substitue d'autres qui ayent plus de rapport avec les sens. J'en appelle au jugement de ceux qui ont lu toutes les fictions publiées par deux Jésuites célèbres , le Pere Rapin & le Pere Louis Henriquez. Le premier a composé un Roman de dévotion sous le titre de la *Vie des Prédestinez dans la bienheureuse éternité* , & le second sous celui des *Occupations des Saints dans le Ciel*. La mesure de toutes nos pensées & de tous nos désirs , ce sont à-peu-près les objets sensibles. Quelque soin qu'on prenne de les mettre à l'écart , on y revient toujours , & on y revient par un penchant secret & invincible. Car , tout bien examiné , le commun des hommes ne se figura jamais qu'il y ait d'autres plaisirs que ceux qui tiennent au corps. Le nom même de Paradis , dumoins chez les Peuples les plus

plus anciens ; ne signifioit qu'un lieu charmant & planté de beaux arbres, surtout de ceux qui portent du fruit. Là devoient régner une tranquillité aimable, & un repos délicieux.

## III.

Les recherches & les discussions Historiques, plus accablantes par la multiplicité des faits, qu'utiles par les réflexions que ces faits peuvent inspirer, ne furent pas aussi à l'usage des Arabes, & je pense en avoir déjà dit la raison. Ils méprisoient tous les Peuples qui avoient précédé la naissance de Mahomet, & encore tous ceux qui, à sa naissance, n'avoient pas reconnu le mérite de sa Loi. Pour cela même, ils refusoient de s'instruire de leurs mœurs & de leurs coutumes, qu'ils regardoient comme viles & abjectes ; ainsi que nous regardons les mœurs & les coutumes des Sauvages de l'Amérique, dont le détail ne nous intéresse guères.

J'ajouterai ici, que les Mahométans <sup>Septem.</sup> réservèrent pour eux seuls le titre d'hommes, & qu'ils donnent à tous les autres <sup>Castrens.</sup> Peuples celui de femmes. L'injure est <sup>de Mor.</sup> impardonnable, surtout dans le système <sup>Turc. apud</sup> de Mahomet ; car il traite fort durement un Sexe pour lequel cependant il <sup>Hotting.</sup> avoit



avoit un fonds inépuisable de tendresse. Il ne lui permet l'entrée des Mosquées qu'à certains jours de l'année : il l'exclut du Paradis. Seulement lui accorde-t-il par une espèce de dédommagement, le plaisir subalterne de regarder la félicité des Bienheureux au-travers des grilles & des jalousies dont le Paradis est environné. De-là quelques Mahométans ont pris occasion d'avancer que les femmes ne sont point de la même espèce que les hommes. Paradoxe ridicule, & qui ne pouvoit germer que dans des têtes remplies de folles visions!

V. le Dict.  
de Bayle,  
aux Art.  
Acidalius  
& Sim.  
Gediccus.

Mais quelle est l'extravagance qui n'ait été dite qu'une fois? Depuis l'établissement du Mahométisme, divers Auteurs Chrétiens ont osé soutenir le même paradoxe, & cela encore dans des Livres imprimez. Il y en a un Italien qui a pour titre, *Che le Donne non siano della specie de gl'huomini*, & qui paroît une Traduction du Latin, *Mulieres non esse homines*. Quelques Scholastiques ont cru (car que ne croient-ils point?) qu'au dernier jour les femmes destinées à la gloire éternelle, changeroient de sexe, & deviendroient hommes pour y pouvoir participer.

Il me reste maintenant à examiner quelles furent les occupations littéraires des Mahométans. Je les rapporte à la Philosophie,

Philosophie , aux Mathématiques & à la Médecine. Ces trois Sciences rentrent l'une dans l'autre , & se prêtent mutuellement la main , non que le même homme puisse les cultiver également toutes les trois ; mais c'est qu'en cultivant l'une ; il effleure au moins & côtoye , pour ainsi dire , les deux autres. Un bon Philosophe n'ignore point la Langue du Médecin , ni celle du Géomètre.

## I V.

Les Livres d'Aristote traduits certain- Des pro-  
nement avec peu de fidélité , & encore grez qu'ils  
traduits sur des Originaux imparfaits , firent dans  
renfermerent toute la Philosophie des l'étude de  
Arabes. Comme c'étoit-là leur unique la Physi-  
guide, ( difficilement revient-on des pre- que.  
mieres impressions ) ils lui rendirent  
presque un culte divin. Alfarabe se van-  
toit d'avoir lu 40 fois les Livres Physi-  
ques d'Aristote , & il se préparoit enco-  
re à recommencer cette lecture. Avi-  
cenne apprit par cœur sa Métaphysique ,  
quoique si éloignée de la perfection , &  
si remplie de superfluité. Averroës alla  
encore plus loin : il soutint qu'avant Aris-  
tote la Nature n'étoit pas entièrement  
achevée , & qu'elle ne reçut son dernier  
accomplissement qu'à sa naissance. En  
général ,

## 256 HISTOIRE CRITIQUE

général , tous les Philosophes Arabes se contenterent d'une admiration servile , respectueuse : Et par-là même , remarque  
 De cauf. judicieusement Vivès , *ils corrompirent*  
 corrupt. *le fond de l'esprit humain. Car rien ne le*  
 artium l. 5. *rabaisse davantage , eu égard à la mul-*  
*tiplicité de ses besoins , que l'habitude de*  
*penfer par autrui , & d'accorder à l'au-*  
*torité ce qui n'est dû qu'à la raison. De-*  
*là naquit une Philosophie tumultueuse*  
*& peu intelligible , qui se payoit de*  
*mots & de formules inventées à plai-*  
*sir ; qui augmentoit encore les difficul-*  
*tez par la maniere obscure dont elle les*  
*dénouoit. Etudier , chez les Arabes ,*  
*c'étoit lire & se soumettre aveuglément*  
*à ses Lecteurs. Un examen sérieux &*  
*détaillé leur auroit paru un crime.*

Je trouve dans les Ouvrages d'Aristote une espece de Métaphysique , qui remonte aux premiers principes des choses , & avec cela une Physique complete , je veux dire une Physique qui rend raison de ce qu'il y a de plus considérable & de plus frappant dans la Nature , non à la vérité par des raisonnemens & des expériences suivies ; mais par des hypotheses & des suppositions arbitraires. A l'exemple d'Aristote , & par le caractère de leur esprit qui étoit tourné aux choses de spéculation , les Arabes devinrent de profonds Métaphysiciens : ils  
 remuerent

remuerent une infinité de questions que leur suggeroit un vain caprice, & qui ne pouvoient leur procurer aucune connoissance claire & distincte. Ces questions alloient moins à s'enquérir comment les choses sont disposées, quelle est la structure de leurs parties, la mécanique qui les fait agir; qu'à leur prêter des qualitez imaginaires & fondées sur je ne sçai quelle sympathie & quelle antipathie. Toutes les différences qui constituent les corps particuliers, en résultent, & elles peuvent encore produire de nouvelles différences à l'infini.

Mais pour empêcher le désordre & la confusion dans leurs idées, les Arabes se tenoient à deux principes, qu'ils regardoient comme la base de leur Physique. Le premier, que toutes les parties de l'Univers correspondent les unes aux autres, les supérieures aux inférieures, & qu'elles participent à la même Ame. Le second, que cette Ame subsiste toujours; mais divisée en un nombre infini de portions attribuées à chaque Etre: Portions qui rentrent dans la masse générale, lorsque l'Etre se décompose. C'étoit-là surtout le sentiment d'Averroës, & ses ennemis y trouvoient une forte teinture d'Athéisme, d'autant plus qu'il ne reconnoissoit pour toute Divinité que cette intelligence universelle,

quo

D'Herbel.  
Biblioth.  
Orient.

## 258 HISTOIRE CRITIQUE

que cet Océan d'Esprits partagez entre chaque homme.

V. Gesneri  
Biblioth.  
univers.

V. etiam  
Possev. Bi-  
blioth. se-  
lectam.

Le principe qui admet une véritable correspondance entre les parties célestes ou supérieures, & les parties terrestres ou inférieures, favorisoit infiniment l'Astrologie; & elle étoit devenuë une Science privilégiée parmi les Arabes. Ils s'imaginoient que tout est abreuvé des influences célestes, & qu'elles régulent la future disposition des événemens. Ils n'osoient rien entreprendre, même dans le train ordinaire de la vie, qu'ils n'eussent consulté le Ciel. Quelques-uns restreignirent ce Systême, en avouant que les Astres n'agissoient point sur les volontez libres. *Mais tout le reste de la Nature, disoient-ils, leur est assujetti: tout éprouve leur puissance, jusqu'aux organes & aux ressorts les plus déliés du corps humain.* J'ajouterais ici que, malgré tout le faux & le ridicule de l'Astrologie, les Princes Mahométans en étoient encore plus occupez que le Peuplè. Ils la regardoient comme une partie nécessaire de la science du Gouvernement, & peut-être, comme le fin de la Politique. Le Caliphe Al-mamon calcula des Tables Astronomiques, beaucoup plus exactes qu'on ne devoit les attendre d'un Prince guerrier. Tous les autres Caliphes, soit ceux de  
Syrie,

Syrie  
passer  
Astro  
suite.  
pour  
la Co  
Il  
lut f  
cour  
ques  
gem  
n'ê  
re h  
crai  
met  
vis  
réu  
dié

An  
qu  
pl  
ils  
q  
co  
n  
n  
q  
r

Syrie, soit ceux d'Egypte & de Perse, passerent eux-mêmes pour des grands Astronomes, ou en eurent toujours à leur suite. Cette Science étoit une voye sûre pour parvenir aux premiers honneurs de la Cour, & surtout au Ministère.

Il est vrai que lorsque Mahomet voulut fonder une nouvelle Religion, il fit courir quelques prédictions astrologiques, qui annonçoient un grand changement dans les esprits. Mais tout cela n'étoit qu'un jeu, ou plutôt une imposture hardie, pour semer l'horreur & la crainte parmi le Peuple. Avant Mahomet, plusieurs Conquérans s'étoient servis d'une pareille feinte, & elle leur avoit réussi, plus même que ces sortes de prédictions ne devoient réussir.

## V.

A la connoissance de la Physique les Arabes joignirent celle de la Médecine, De leur Médecine. qui en est une des plus nobles & des plus utiles dépendances. Mais comme ils s'étoient contentez d'étudier la Physique dans les Livres d'Aristote, ils se contenterent aussi d'étudier la Médecine dans ceux d'Hippocrate. Par-là même ils manquèrent leur principal objet, qui est la connoissance du corps humain; de cette machine si délicate & si casuelle,



## 260 HISTOIRE CRITIQUE

casuelle, qui par ses liqueurs est hydraulique, par les poumons & la trachée-artère est pneumatique; qui enfin par les muscles, les nerfs & les tendons représente des cordes, des poids & des contrepoids ajustez ensemble. La connoissance du corps humain ainsi manquée, les Médecins Arabes, pour y suppléer, donnerent dans une infinité de pratiques vaines & superstitieuses, soit par rapport aux pronostics des maladies, soit par rapport à la composition des remèdes & au tems qu'il convient de les prendre, soit par rapport au régime que le malade doit observer; régime si sujet à des variations & des changemens, que le meilleur seroit peut-être de se laisser conduire à son goût & à l'instinct de la Nature. Toutes ces pratiques accréditées parmi les Arabes, & certainement trop accréditées, pouvoient faire des imposteurs & des Charlatans heureux. Mais encore faut-il l'être en Médecine, jusqu'à un certain point. Il faut chasser des maladies qu'on ne connoît point, rebelles, compliquées, par des remèdes dont on connoît encore moins les vertus: & avec cela il faut étourdir un malade que pressent ses infirmités, contenter des parens qui ne savent trop ce qu'ils demandent, & garder envers le Public cet

air

air de  
tes le

Av  
les A  
fort g  
qu'un  
à la t  
devo  
la pra  
il, qu  
rera  
entre  
degr  
remo  
dant  
men  
quel  
par l  
& n

Il  
des  
des  
mê  
dec  
la R  
qui  
ma  
leu  
de  
ma  
Té  
liv

air de bienfaisance, qui est attaché à toutes les Professions sérieuses.

Averroës dont j'ai déjà parlé, & que les Arabes regardoient comme le plus fort génie qui eût été parmi eux, disoit qu'un honnête-homme pouvoit se plaire à la théorie de la Médecine; mais qu'il devoit trembler quand il en venoit à la pratique. Quelque grandes, ajoûtoit-il, que soient les connoissances, il ignorera toujours & le rapport qui se trouve entre le tempérament du malade & le degré de sa maladie, & l'application du remède qui convient davantage. Cependant ces trois choses paroissent absolument nécessaires pour réussir, & si quelquefois on réussit sans elles, ce n'est que par hazard, la Nature en doit être louée, & non le Médecin.

Il faut pourtant convenir à l'honneur des Arabes, qu'ils avoient & des remèdes & des secrets éprouvez. Plusieurs mêmes ont passé jusqu'à nous. La Médecine leur doit l'usage de la Casse, de la Rhubarbe & des Tamarins. Mais ce qui mérite ici notre attention, c'est la maniere prompte dont ils guérissent leurs malades, sans s'être fait une règle de ne les guérir qu'avec certaines formalitez, & dans certains intervalles. Témoin celui de nos Rois, qui s'étoit livré avec plus de zèle que de prudence,

## 262 HISTOIRE CRITIQUE

ce, au voyage de la Terre-Sainte. Une maladie pestilentielle l'avoit obligé de lever le siège de Damiette, & il se retiroit avec la dernière précipitation pour échapper à la fureur des Mahométans. Mais ils le surprirent presque seul, abattu, malade, sans escorte & sans défense : & j'ose dire, que ce fut encore un bonheur pour le saint Roi. Des Médecins Arabes lui présentèrent un breuvage, & le renouvelèrent presque en un instant.

Ces sortes de guérisons rapides ne marquent pas toujours une grande habileté ; mais elles surprennent, elles accréditent beaucoup ceux qui y ont eu part. On trouve une infinité de cures semblables, & encore plus extraordinaires, dans les différentes Histoires qu'on a publiées des Croisades d'Orient. J'y joins celles d'Espagne, où la guerre se fit contre les Sarrazins & les Maures, avec plus d'intelligence & de fortune, qu'en Asie & en Afrique.

### VI.

De leurs inventions en Méchanique. Parmi les secrets que nous devons aux Arabes, les deux plus considérables sont la Chymie, & l'Art de faire le sucre. Je m'y arrête un moment. Les Anciens ne se servoient que de miel,

miel, p  
difes  
canne  
mais  
substa  
fonde  
ment  
qui f  
pello  
est le  
tous  
font  
si bi  
coup  
tems  
cret  
dans  
U  
per  
à en  
d'un  
eng  
suc  
pur  
qu'  
cou  
for  
ven  
& c  
de  
les  
à n

miel, pour assaisonner toutes leurs friandises. Ils connoissoient à la vérité les cannes à sucre, ou les roseaux sucrés : mais ils se contentoient d'en extraire la substance liquide, par une incision profonde. Cette substance découloit lentement, & formoit une espee de Syrop qui flattoit le goût. C'est ce qu'on appelloit le Sel d'Inde. En effet, le sucre est le plus agréable & le plus doux de tous les sels : ses parties élémentaires sont rondes, & ne peuvent jamais être si bien unies, qu'elles ne laissent beaucoup de petits vuides entr'elles. Long-tems après, les Arabes trouverent le secret de faire le sucre, & le répandirent dans les Indes Orientales.

Une invention si utile consiste à couper les cannes, lorsqu'elles sont mûres ; à en tirer le jus ou le suc par le moyen d'une presse, ou de plusieurs rouleaux engrânez l'un dans l'autre ; à cuire ce suc, pour le condenser & le durcir ; à le purifier ensuite, & le rendre aussi blanc qu'on peut le souhaiter. Avant la découverte de l'Amérique, le sucre étoit fort rare en Europe ; il falloit tout le faire venir des Provinces Maritimes d'Asie, & ordinairement par Caravanes & dans de grandes caisses : ce qui redoubloit les dépenses. Nous l'avons aujourd'hui à moins de fraix & moins de périls : le  
sucre

## 264 HISTOIRE CRITIQUE

sucre est devenu une denrée très-com-  
mune , & d'un usage presque indispen-  
sable. Je remarquerai encore , que lors-  
qu'on fit la première découverte de  
l'Amérique , on y trouva quelques Arts  
poussés à la perfection. Je parle sur-  
tout de ce qui regarde la construction  
des Moulins à sucre & à scie. Il y en  
avoit de très-ingénieusement exécutés ,  
& dont les Machinistes Européens se  
seroient fait honneur. On peut dire  
qu'à la place des Sciences qui manquent  
aux Sauvages , la Nature les a données  
d'un certain esprit d'invention , & cet  
esprit , à quelques égards , remplace les  
Sciences mêmes.

### V II.

De leur  
Chymie.

Je viens à la Chymie , qui , suivant  
tous les bons Auteurs , doit sa naissance  
aux Arabes. Cependant ils se van-  
toient eux-mêmes , sans doute par un raffine-  
ment d'amour-propre , que cette scien-  
ce leur venoit de plus loin ; c'est-à-di-  
re , & des Egyptiens & des Chinois , &  
qu'ils n'avoient fait que marcher sur  
leurs traces. Effectivement ils y mar-  
cherent avec un courage infini , avec  
une ardeur inexprimable. Témoin le  
grand nombre d'Ouvrages que leurs  
Médecins & leurs Philosophes ont com-  
posés

posez sur cette matiere , & qui sont encore lûs des Amateurs de la Chymie. Parmi les Mahométans , ce furent les Sarrazins ou les Maures d'Afrique , qui se distinguèrent le plus. Aussi fermes dans le travail qu'avides de réussir , ils ne se bornoient point , comme la plupart des Artistes modernes , à de simples opérations manuelles : ils ne se contentoient point de décomposer les mixtes , soit en développant ce qu'ils ont d'actif & de volatil , soit en séparant ce qu'ils ont d'arsenical & de nuisible. Ils s'éleverent de plus à cette Ol. Bor. Chymie sublime , qui s'occupe , dirai-je rich apud inutilement , de la transmutation des Mang. Biblioth. métaux : ils rechercherent le Mercure met. l. 1. principe , qu'on se flatte toujours de trouver , & que suivant les apparences on ne trouvera jamais , parcequ'il est trop intimement uni aux corps où il réside. Dumoins paroît-il certain que V. Job. ce Mercure a échapé jusqu'ici aux Gerhar. soins redoublez des Curieux. Mais leur Med. Her- légèreté , leur précipitation , l'ignorance met. l. 1. de la véritable matiere sur laquelle il faut travailler , ne méritoient pas un autre sort.

Quoiqu'il en soit , les Arabes eurent des Chymistes dès le règne d'Almansor. Tel fut Rasis fils de Zacharie , qu'on surnomma le Faiseur d'ex-



V. Dan.  
Georg.  
Morhoff.  
apud  
Mang. ubi  
supra.

périences. Tel fut encore Geber, à qui l'on attribue l'invention de l'Alembic & du Bain-Marie, que les Anciens ne connoissoient point. Au-reste, le sentiment fondamental des Arabes en Chymie étoit, que dans tous les corps simples & non composez, il se trouve quelque chose de sulphureux & d'inflammable, un principe phlogistique, lequel donne à ces corps la vie qui leur est propre. Aussi paroissent-ils desanimez, & pour ainsi dire, éteints, quand ce principe vient à leur manquer : témoin les corps qu'on réduit tous les jours en chaux ou en verre, & qui par-là perdent leurs principales propriétés. Avicenne, ou Aboali-Abinsceni, avoit écrit fort au long sur cette matiere : son Ouvrage, qui n'a jamais été exprimé, se voyoit en Arabe dans le Cabinet du célèbre Jacques Golius à Leyde.

Les Maures d'Afrique appelez par les Chrétiens eux-mêmes, & destinez à venger leurs injures particulieres, se répandirent en Espagne vers le milieu du huitième siècle. Ils y apportèrent toutes leurs connoissances, la Chymie particulièrement. C'est à ces Maures établis en Espagne, qu'on doit l'invention des liqueurs spiritueuses, & des essences tirés des végétaux, soit par le moyen du feu, soit par une simple expression,

expr  
en  
pellie  
bes.  
de l'  
& e  
forte  
des.  
les L  
Apo  
pres  
que  
une v  
toute  
queu  
men  
sées  
prem  
l'eau  
Arab  
haza  
mêm  
toier  
autre  
cas d  
de l'  
si à  
nes,  
argen  
A  
bann  
Turk

expression. Arnaud de Villeneuve, qui en introduisit le premier à Montpellier, rend sur cela justice aux Arabes. On leur doit encore l'invention de l'eau de vie, de l'esprit de vin, & en un mot de toutes les boissons fortes qui sont des especes de feux liquides. D'abord on n'en trouva que dans les Laboratoires, & les boutiques des Apoticaire: à peine même osoit-on en prescrire l'usage aux malades, de-peur que le remede ne devînt poison. Mais une volupté effrénée s'étant emparée de toutes les tables, on y servit de ces liqueurs ardentes, par goût & par raffinement. Le Tassoni assure dans ses Pensées diverses, que les Italiens furent les premiers qui vendirent publiquement de l'eau de vie, après avoir emprunté des Arabes la maniere de la faire. Ils ne se hazardoient point d'en boire, ajoute le même Tassoni; mais ils la transportoient toute en Allemagne & dans les autres pays du Nord. On y faisoit grand cas de cette liqueur, pour se préserver de l'âpreté du froid: on en donnoit aussi à ceux qui travailloient dans les mines, & surtout dans les mines de vif-argent.

Aujourd'hui, toutes Sciences sont bannies des vastes Etats où domine le Turban. Je ne sçai si la Presse qu'on vient

M 2 d'établir

d'établir à Constantinople , les fera re-  
naître , & si les zélés Sectateurs de Ma-  
homet préféreront les Alcorans imprimez  
à ceux qu'ils achètent de leurs *Talips* , ou  
Ecrivains publics. Quoiqu'il en soit , il  
n'y a point de Mosquée considérable dans  
tout l'Empire Ottoman , qui ne renfer-  
me dans son parvis ou son enceinte , un  
Hôpital & un Collège. L'Hôpital est ou-  
vert à tous les malheureux , de quelque  
Religion qu'ils soient : on ne reçoit dans  
le Collège que de jeunes Mahométans,  
qui y aprennent à lire , à écrire & à inter-  
préter la Loi du grand Prophète : leur  
éducation ne va pas plus loin. Cepen-  
dant quelques-uns d'entr'eux s'appli-  
quent à la Poësie , & l'on assure qu'il leur  
échappe des traits d'une beauté , d'une  
force , qui enlève & remuë toute l'ame.  
Mais ce qu'il y a d'étonnant , c'est qu'ils  
ne composent jamais de Vers sur des ma-  
tières qui regardent l'amour , à moins  
que par une espece d'avant-goût , ils ne  
veillent louer les femmes qu'ils esperent  
un jour de voir dans le Paradis , & dont  
la beauté , l'esprit , les agrémens ne seront  
mêlez d'aucun caprice ni d'aucun défaut.

On peut encore ajoûter , que quoique  
les fils des Sultans soient élevez dans la  
mollesse , au milieu des délices & de  
l'oïiveté du Sérail , on leur choisit pour-  
tant des Précepteurs qui sont d'ordinai-

te les plus sçavans hommes du Pays, & qu'on nomme *Ogyas*. Ces Précepteurs vivent dans la suite avec beaucoup d'éclat, & reçoivent du Sultan autrefois leur Disciple, des honneurs & des distinctions qu'il refuse au Grand-Visir, au Caïmacan & aux Cadilesquers. Un Ambassadeur de France, qui avoit résidé fort long-tems à la Porte, remarque dans ses Mémoires, que les Turcs ont souvent à la bouche ces mots qu'ils attribuent à Soliman, un de leurs plus judicieux Monarques. *Dieu donne l'ame toute brute à l'homme, & le Précepteur la polit & la perfectionne.*

De Breves,  
Voyages  
du Levant.

---

## CHAPITRE XLII.

I. *Idee générale de la Scholastique.* II. *De Saint Jean de Damas.* III. *De la Théologie de premiers siècles de l'Eglise.* IV. *Division de la Scholastique enttrois âges.* V. *Du premier & du second.* VI. *Des coups qui furent portez à Aristote.* VII. *Du rétablissement de sa réputation & de sa doctrine.*

### I.

Quand on a une fois goûté la Philosophie moderne, il est assez difficile

*Idee générale de la Scholastique.*

## 170 HISTOIRE CRITIQUE

Fleuri,  
Disc. 3. sur  
sur l'Hist.  
Ecclef.

H. Grot.  
in Præf.  
Tract. de  
Jure Belli  
& Pacis.

De Arist.  
recent. re-  
conciliab.

le de s'appivoiser avec celle des Scholastiques. Tout y respire la rudesse & la barbarie. Les questions les plus abstraites & les plus inutiles, celles dont on n'auroit jamais dû s'aviser, sont accumulées les unes sur les autres : & loin que l'expression répare le fond des choses, elle y ajoute un nouveau désagrément, par sa tristesse & son obscurité. Il semble qu'on s'étoit donné le mot, pour parler un langage intelligible, & pour ensevelir la raison sous une multitude d'argumens subtils, captieux, toujours exposez sous la même forme syllogistique. La peine d'un Voyageur qui traverse des campagnes arides & incultes, n'est pas plus grande que celle d'un esprit raisonnable, qui est obligé par devoir de se donner aux Scholastiques, de lire ou les vingt-&-un volumes *in-folio* d'Albert le Grand, ou les douze de Jean Scot, ou les dix-sept attribuez à S. Thomas d'Acquin. Cependant quelques Auteurs ont cru que cette lecture, à qui auroit le courage de l'entreprendre, pourroit être utile à certains égards : & même le judicieux Mr. Leibnitz n'a point craint de dire qu'il y a de l'Or caché sous tout ce fumier de l'Ecole ; *aurum latere in stercore illo scholastica barbariei*. Mais peut-être faudroit-il trop de soins & trop de veilles, pour

pour  
ne,  
le pr

A  
l'Hi  
doit  
Ce  
VII  
man  
& p  
tre  
con  
les  
du  
cien  
ré.  
né  
voi  
de  
ces  
lon  
raz  
sido  
qui  
ses  
dar  
Cr  
hai  
tôt

pour l'en tirer. On abandonne une mine, quand la peine d'y fouiller surpasse le profit qu'on en espere.

## I I.

Après ce court jugement, je viens à De S. Jean l'Histoire même de la Scholastique. Elle de Damas. doit sa naissance à Saint-Jean de Damas. Ce Grand-homme, qui vivoit dans le VIII. siècle, fut principalement recommandable par la variété de sa Doctrine, & par le zèle sensé qu'il témoigna contre les Hérétiques de son tems, surtout contre les Iconoclastes, qui en brisant les Images, *broient*, suivant l'expression du Connétable de Montmorenci, *l'an-* Lettres de *cien retenail du commun peuple en la pie-* Pasq. 4. *ré.* Quoique Saint Jean de Damas fût *livre.* né Chrétien, & que toute sa vie ait fait voir qu'il ne se contentoit pas de l'être de nom; cependant diverses constances le contraignirent de s'arrêter assez long-tems parmi les Arabes & les Sarrazins. Il s'acquit même une grande considération auprès du Caliphe de Damas, qui lui confioit toutes ses vuës & tous ses projets. Mais enfin, las de demeurer dans des lieux où le Turban insultoit à la Croix, ayant même senti que plusieurs le haïssoient à cause de sa Religion, & que tôt ou tard il succomberoit sous leurs

M 4      calomnies,



## 272 HISTOIRE CRITIQUE

calomnies , il quitta le monde & se retira dans le Monastere de Saint Sabas à Jerusalem. Là , délivré de tous soins inutiles , & rendu à lui-même , il travailla à un Abrégé fort exact de la Dialectique & de la Morale d'Aristote , dont il se servit ensuite pour composer ses quatre Livres de la Foi Orthodoxe. Cet Ouvrage , & quelques autres traduits en Latin par le fameux Jacques de Billy Abbé de Saint Michel en l'Erm , font connoître que St. Jean de Damas étoit un grand Dialecticien , & qu'il sçavoit la maniere de traiter avec ordre les principaux points de la Théologie. Une chose seulement paroît l'embarasser , (& il en sentoît trop la difficulté pour ne point l'être ; ) c'étoit d'accorder les vérités naturelles avec les vérités révélées , ce que la Raison enseigne avec ce que la Foi commande. On sçait qu'elles ne sont que trop souvent en divorce l'une & l'autre , & qu'il n'est pas aisé de les réconcilier. Le moyen qu'employoit pour cela Saint Jean de Damas , consistoit à établir deux choses. L'une , que Dieu à la puissance , & pour tout dire , l'adresse de laisser subsister avec les principes naturels , & la vérité des Mystères , & la certitude des miracles. L'autre , qu'il n'est pas donné aux hommes d'appercevoir cette liaison ; liaison cependant qu'ils ne doivent pas révoquer

révoquer en doute, parcequ'elle échappe à des yeux aussi foibles que les leurs.

Le Cardinal Bellarmin, dans sa Liste raisonnée des Auteurs Ecclésiastiques, reconnoît que pour manier les sujets de Théologie, Saint Jean de Damas a non seulement surpassé tous ceux qui l'avoient précédé; mais qu'il a encore ouvert une infinité de routes à ceux qui l'ont suivi.

Mr. Arnauld ajoute que les Grecs le regardent avec le même respect que nous regardons Saint Thomas, & qu'ils suivent ses décisions préférablement à celles de tous les autres Peres de l'Eglise.

Le Ministre Claude est en cela de même avis que Mr. Arnauld. Ces deux grands Adversaires ne se sont peut-être rencontrés que cette seule fois.

Perpétuité de la Foi défend. t. 1. l. 2.

Rép. à la Perpétuité défend. l. 3.

### III.

C'est donc aux quatre Livres de la Foi Orthodoxe que se doivent rappeler les commencemens de la Scholastique, de cette Méthode contentieuse & embarrassée qui a gagné la Philosophie & la Théologie. Avant Saint Jean de Damas, on se contentoit de lire immédiatement l'Ecriture, pour y puiser les grands principes de la Religion & de la Morale. Il n'y avoit point alors, & il ne devoit point y avoir d'autre Théologie.

De la Théologie des premiers siècles de l'Eglise. V. Laun. de variâ Aristot. fortunâ.

logie. Les Evêques, les Prêtres, soigneux de défendre l'Eglise & contre les railleries des Payens, & contre les artifices des Hérétiques, ne songeoient point à entrer dans des détails superflus, & qui attisent l'orgueil, en éteignant la piété. » S'ils écrivoient, remarque Saint Augustin, ce n'étoit que » pour le besoin d'écrire, & nullement » pour remuer des questions vaines & » subtiles. Aristote étoit banni de toutes les Ecoles Chrétiennes, & la Foi plus agissante que curieuse dédaignoit l'appui fragile du syllogisme.

Euseb. Præ-  
par. Evang.  
l. 15.

St. Jean de Damas crut relever la Religion, en l'expliquant suivant les principes de la Philosophie : il entra dans un détail circonstancié des Mystères, sans se ressouvenir que la vraie maniere de les proposer est de se servir des expressions les plus générales, & qui sans affoiblir le dogme, l'étendent considérablement, & mettent toutes les Communions Chrétiennes en état de se réunir; il voulut examiner où il ne s'agissoit que de se soumettre, & raisonner où il ne s'agissoit que de croire. C'est-là ce que le fameux Cardinal du Perron appelloit la

Traité de seconde Méthode de Théologie. Elle l'Euchar. l. fut principalement en vogue, lorsque 3. ch. 20. les Etudes commencerent à se renouveler dans l'Occident, & que la paix & la

& la tranquillité rendirent heureusement les Monastères & les Eglises Cathédrales des asiles moins exposez de vertu. On fit alors de nouveaux efforts, on s'aguerrit à la dispute; mais ce qui diminua le mérite de la plûpart de ces efforts, c'est qu'on aima mieux puiser dans des ruisseaux écartez, que dans la source même. Bien tôt on oublia ce qu'avoit dit Tertullien dans son Livre des Prescriptions, (& on l'oublia sans retour) qu'il n'est point permis de rien inventer, ni même de rien chercher après l'Evangile.

Par-là s'établit un nouveau Corps de Doctrine, où l'on s'attachoit moins aux Articles formellement révélés, qu'à des questions sur des Articles de pure curiosité. Ces questions, par exemple, étoient de sçavoir comment le Corps de Jésus-Christ est placé dans la gloire à la droite du Pere; s'il est assis, ou debout: si Saint Paul fut ravi avec son corps au troisième Ciel: quelle est la structure intérieure du Paradis: si les vêtemens avec lesquels Jésus-Christ se montra à ses Apôtres après sa Résurrection, étoient véritables ou apparens: s'il monta au Ciel avec ces mêmes vêtemens, & ce qu'ils sont devenus: s'ils subsistent encore aujourd'hui: si le Corps de Jésus-Christ est nu ou habillé dans l'Eucharistie, &c. Quand ôtera-t-on du Christianisme l'ac-

cessoire, le frivole, que les hommes y ont introduit ?

## I V.

Division  
de la Scho-  
lastique en  
trois âges.

La Scholastique, quoique née dans le VIII. siècle, fut long tems à se perfectionner. Je distingue trois âges par où elle passa, sans compter les secours que lui prêterent les Arabes, trop remplis de la Doctrine d'Aristote, & qui propoient sur le Texte de l'Alcoran les mêmes questions à-peu-près que les Chrétiens ont proposées depuis sur celui de l'Ecriture. Le premier âge de la Scholastique commence à Lanfranc Archevêque de Cantorbéri & Primat d'Angleterre, & se termine à Albert le Grand Directeur des Etudes de Saint Thomas : c'est-à-dire, qu'il dura depuis l'an de Jésus-Christ 1070. jusqu'à la fin du douzième siècle. Le second renferme tout l'espace écoulé depuis Albert le Grand jusqu'à Durand de Saint Porcien Evêque de Meaux, qui mourut l'an 1333. & le dernier, enfin, tout celui écoulé depuis Durand jusqu'à Gabriel Biel, Chanoine Régulier, mort en 1495.

Les Théologiens les plus connus du premier âge de la Scholastique sont Lanfranc élevé dans l'Abbaye du Bec, Saint Anselme, Pierre Lombard, Robert Pullus,

lus, Pierre de Poitiers, Hugues de Saint Victor, Raimond de Pennafort, Guillaume de Paris. Il ne paroît pas que tous ces Théologiens eussent un grand fonds d'habileté, ni un discernement bien exquis. » Mais peut-être, comme » le remarque ingénieusement Grotius, *Ubi supra.* » étoit-ce moins leur faute que celle du » tems où ils vivoient. Tems déplorable ! On n'avoit pas même assez de » lumieres, pour sentir la grandeur de » son mal. J'ajouterais que tous ces Théologiens, loin d'étudier l'Ecriture & les Peres dans les sources, se contentoient de lambeaux & d'extraits informes, qu'ils se communiquoient les uns aux autres. Mais il en arrivoit deux inconvéniens, assez ordinaires à ceux qui ne consultent point les Originaux. Le premier, que la plûpart de ces extraits se trouvoient contraires au sens même des Auteurs dont on les supposoit tirez. Le second, que chacun les tournoit à sa maniere, pour donner par de grands noms, plus de relief à ses propres pensées. Je ne parlerai point de la barbarie du langage ; c'est le défaut de tous les Scholastiques, défaut qui les rend tristes, insipides, ennuyeux jusqu'au dégoût.

Dans le second âge parurent Albert le Grand & St. Thomas d'Aquin, de l'Ordre



## 278 HISTOIRE CRITIQUE

dre des Freres Prêcheurs , Alexandre de Hales & Jean Scot de celui des Freres Mineurs. Et comme les Religieux de ces deux Ordres étoient très-puissans & très-considerés dans les Universitez , qu'ils y enseignoient la Théologie avec plus de réputation & d'éclat que les Séculiers qui s'appliquoient davantage au Droit Civil & au Droit Canonique , leurs opinions s'y établirent aussi en peu de tems : ce qui forma deux Partis dans les Ecoles. Les uns suivoient St. Thomas , & les autres le subtil Scot.

Peu-après il s'éleva un troisième Parti, qui fier dans la dispute , & renouvelant la méthode des Nominaux , combattit sans ménagement les Philosophes & les Théologiens Réalistes. Guillaume Occam devint un des principaux Chefs de ce Parti. En même tems Raimond Lulle proposa avec affectation une Méthode singulière de raisonner ; mais elle étoit si obscure , si compliquée , si remplie d'épines , qu'elle n'eut presque point de sectateurs.

Durand de Saint Porcien , qui avant que d'occuper le Siège de Meaux , avoit été Maître du Sacré Palais à Rome , fut le premier qui , sans s'assujettir aux principes des Nominaux ni à ceux des Réalistes , emprunta des uns & des autres les sentimens qu'il jugea les plus raisonnables

nables  
esprits  
Depu  
de la  
libert  
liers.  
dire,  
perso  
que  
quel  
aveu  
étoit  
ter u  
tous  
sez d  
thol  
ne f  
mén  
I  
Bec  
scie  
Pré  
la l  
de  
lun  
lo  
ni  
fi  
C  
se  
p  
L

nables , les plus propres à exercer les esprits ; & il y en ajouta de nouveaux. Depuis lui , les Théologiens du III. âge de la Scholastique se donnerent plus de liberté & se firent des systêmes particuliers. Mais , qu'il me soit permis de le dire , tous ces systêmes sont tombez , & personne ne les lit aujourd'hui , à moins que ce ne soit dans quelques Cloîtres & quelques Maisons Religieuses , par une aveugle prévention pour les Auteurs qui étoient du même Ordre. On peut porter un jugement presque semblable de tous les Ouvrages de Théologie composés dans le XVI. siècle , soit par des Catholiques , soit par des Protestans. Ils ne sont plus d'aucun usage : tout leur mérite est usé.

Lanfranc avoit fondé à l'Abbaye du Bec une Ecole de piété plutôt que de science , de laquelle sortirent plusieurs Prélats dont le mérite supérieur enrichit la France & l'Angleterre. Mais à l'égard de ceux qui pleins d'imprudence , voulurent marier la Théologie avec la Philosophie , ils tomberent dans une infinité d'erreurs , quelque - unes pourtant si subtiles qu'on les méconnut d'abord. C'est ce que Saint Bernard a si judicieusement remarqué , accusant surtout ces premiers Scholastiques de deux choses : L'une , d'avoir relevé les Anciens Philosophes

phes par des louanges excessives, afin de rabaisser par une espece de contre-coup les Docteurs de l'Eglise : L'autre, de s'être embarrassé dans je ne sçai quel labyrinthe de formes & de formalitez ; d'avoir dit, par exemple, que la Divinité est proprement l'essence de Dieu ; mais que les trois personnes de la Trinité ne sont que des formes appartenantes à cette essence. Pierre Lombard, Evêque de Paris, quoique plus circonspect que tous les autres, ne laissa pas lui-même de faire un grand nombre de fausses démarches. Mais en quoi on trouve qu'il a réussi, c'est qu'il ne rapporte rien, sans l'appuyer de quelques passages des Peres de l'Eglise. Il fait céder sagement à leur autorité, celle des Anciens Philosophes.

Les nouveaux Scholastiques (j'appelle ainsi ceux du second & du troisième âge) doivent leur origine à Saint Thomas, esprit véritablement sublime ; mais qui n'avoit qu'une Méthode très-confuse & très-embrouillée ; car on s'apperçoit qu'il manque à ce qu'elle a de plus essentiel, je veux dire, qu'il ne définit rien. Comme lui & ses principaux Disciples avoient pour but d'enseigner dans les Ecoles, ils s'appliquerent à résoudre une infinité de questions, les unes utiles & sensées, les autres trop bizarres & faites sur je ne sçai quelles suppositions de caprice,

caprice ; mais toutes cependant desti- Du Perron,  
 nées à éclaircir les vérités spéculatives. <sup>ubi supra</sup>  
 Ils crurent que pour se fortifier en se- l. 4. ch. 20.  
 cret, & se munir contre les artifices des  
 Sectaires, il falloit nécessairement exa-  
 miner toutes les subtilitez que la Dia-  
 lectique peut fournir. Mais ce princi-  
 pe porté trop loin (qu'il étoit facile de  
 s'y tromper !) dégénéra en un amas  
 monstrueux de sophismes & de consé-  
 quences qui ne dérhoient d'aucun prin-  
 cipe, de propositions toutes plus ridi-  
 cules les unes que les autres. On vint Melchior  
 bien-tôt à ne disputer que sur ses propres Can. de  
 chimères, quelquefois même à ne plus Locis  
 s'entendre. Les clameurs succédoient Theol. l. 9.  
 aux raisonnemens, si pourtant on avoit  
 commencé de raisonner.

Un autre mal encore, c'est que cet- Pet. Gard.  
 te Théologie de pur raisonnement fit de Alliaco.  
 disparaître l'application qu'on devoit apud Laun.  
 aux Etudes positives. On négligea de lire C. 10.  
 l'Ecriture Sainte, & ce que l'ignorance Nicol. Cle-  
 avoit commencé, devint par le progrès mang. apud  
 de cette ignorance même, un nouveau eund.  
 principe de conduite. A peine l'Histoi-  
 re Ecclésiastique étoit-elle connue, &  
 effleurée. On mettoit les raisonnemens  
 à la place des faits, sans songer que les  
 faits sont décisifs, & les raisonnemens  
 toujours contestez. Ainsi la Tradition ne  
 coula point pendant plusieurs siècles.  
 Mais

## 282 HISTOIRE CRITIQUE

Thom.  
Berthol.  
de legend.  
libris, Dis-  
sert. 6.

Mais ces siècles eurent l'avantage de faire passer la Religion par les épines & les subtilitez de la Dialectique. On crut la comprendre mieux, & on ne fit que s'assurer qu'elle est incompréhensible; mais toujours solide & toujours victorieuse, à quelque épreuve qu'on la mette. Saint Anselme, quoiqu'à l'âge de 76 ans, demandoit encore un petit délai, afin de mettre la dernière main aux questions importantes qu'il avoit ébauchées. Est-ce que la vie seroit trop courte pour rassembler tout ce qu'il faut croire? Ou plutôt ne voudroit-on pas nous rendre crédules à pure perte?

### V.

Du premier & du second.

Quoique les nouveaux Scholastiques suivent de près les anciens ou ceux du premier âge, il faut cependant avouer que leurs allures sont bien différentes. Ce changement, quoique sourd & imperceptible, arriva vers la fin du 12. siècle. Saint Thomas qui voulut suivre la trace des premiers Scholastiques, ne suivit point leur méthode. Celle qu'il s'appropriâ par un heureux instinct, lui fut particulière, & il la tira vraisemblablement des Arabes. Pour démêler ce point d'Histoire, je ferai les deux remarques suivantes, 1°. Quand Saint Thomas

Tho  
pein  
men  
y av  
ans  
le su  
acco  
re,  
leur  
rop  
la P  
d'A  
tent  
vile  
l'élo  
sem  
ler  
tant  
l'es  
de.  
avo  
ren  
D'a  
d'er  
dan  
les-  
peu  
Lar  
bar  
rop  
fiéc  
tra

Thomas vint au monde, il y avoit à peine cent cinquante ans qu'on recommençoit à étudier dans l'Occident; & il y avoit au-contraire plus de quatre cens ans que les Arabes étudioient avec tout le succès possible. Le bonheur qui les accompagna si long-tems, soit à la guerre, soit pendant la paix, servit à porter leur goût & leur génie dans toute l'Europe: & comme ils n'avoient cherché la Philosophie que dans les Ouvrages d'Aristote, les Chrétiens aussi se contenterent de l'y chercher par une servile imitation, & sans s'embarrasser de l'éloquence, ni des Belles-Lettres. Il sembloit que tout s'accordât pour réveiller une Philosophie qui méritoit d'autant plus d'être oubliée, qu'elle tenoit l'esprit humain dans une étroite servitude. 2°. La plûpart des Ouvrages Grecs avoient été traduits en Arabe: ce qui rendoit les Textes originaux fort rares. D'ailleurs, personne n'étoit capable d'entendre ces Textes qui pourrissoient dans l'obscurité des Bibliothèques, elles-mêmes assez rares & conservées avec peu de soin. On sçait que l'étude de la Langue Grecque, que l'ignorance, la barbarie avoient presque éteinte en Europe, ne s'y rétablit que dans le 15. siècle. Il falut donc une seconde fois traduire Aristote d'Arabe en Latin; & les



les fautes déjà très-nombreuses se multiplièrent à l'infini. Une pareille Version échut par malheur à Albert le Grand & à Saint Thomas ; & , comme on peut se l'imaginer , le Philosophe Grec n'y conservoit aucun de ses traits. Cependant elle fut autorisée par des Actes publics , & on les suivit dans les Ecoles jusqu'à la renaissance des Lettres. Les Sçavans se mirent alors à portée d'entendre Aristote dans sa Langue naturelle , & de le confronter , pour ainsi dire , avec ses plus anciens Interprètes. Car un Philosophe , quelque habile qu'il soit , laisse toujours beaucoup de choses à deviner. Je le trouve heureux quand on ne renonce point à sa succession.

Je conclurai de tout ceci , que ce ne fut point par hazard , encore moins par inclination & par goût , que les Chrétiens prirent la teinture de l'esprit des Arabes. Une dure nécessité les y contraignit. Quand on veut étudier il faut bien suivre les méthodes qu'on trouve établies , & parler le langage de ses Maîtres. Celui des Arabes étoit subtil , inquiet & pointilleux , plein d'équivoques , nullement propre à faire penser : & le mal fut qu'on s'y conforma sans réserve , & à la ruine de toute la Philosophie. Il n'appartient qu'à des esprits originaux de s'ouvrir de nouvelles rou-

tes ;

tes ; &  
avare  
re de  
mont  
siècle

D  
Rois  
Livr  
Loi  
Dan  
Ori  
qui  
mei  
pou  
pa l  
avo  
reto  
des  
Sain  
Per  
Ab  
les  
lieu  
pell  
res  
ven  
bea

C  
ter

tes; & malheureusement la nature est avare, plus même qu'on ne peut le dire de ces sortes d'esprits. A peine en montre-t-elle deux ou trois dans chaque siècle.

Depuis Charlemagne aucun de nos Rois n'avoit songé à faire des amas de Livres. La gloire en étoit due à Saint Louïs; mais voici à quelle occasion. Dans le premier voyage qu'il fit en Orient, on lui parla d'un Prince Arabe qui faisoit traduire en sa Langue tous les meilleurs Livres de Philosophie qu'il pouvoit rencontrer. Cet exemple frappa le Roi, susceptible de tout ce qui avoit quelque air de vertu; & étant de retour en France, il employa de grandes sommes d'argent à faire copier les Saintes Ecritures, & les Ouvrages des Peres, qui languissoient dans différentes Abbayes, ignorez de ceux-mêmes qui les possédoient. Il choisit ensuite un lieu dans le Trésor de la Sainte Chapelle, où il enferma tous ces Exemplaires, avec permission aux Curieux de les venir consulter, & d'en extraire les plus beaux endroits.

## V I.

Quelques-uns pourroient ici m'objecter ce que rapporte l'Historien de Philosophie- Des coups qui furent portez à

Aristote. lippe-Auguste : « Que ce Prince ayant  
 V. Laun. c. » sçu qu'on répandoit à Paris une doc-  
 4. & 5. » trine aussi nouvelle que dangereuse  
 » sous le nom d'Aristote , & à l'occa-  
 » sion de quelques Ecrits qui avoient  
 » été envoyez de Constantinople , appel-  
 » la tous les Evêques qui suivoient opi-  
 » niâtement sa Cour , & leur ordonna  
 » de condamner cette doctrine ». Ce  
 qu'ils firent en 1209. sous peine d'ex-  
 communication. Le Prince y ajouta la  
 crainte de quelques châtimens plus sé-  
 rieux. Les mêmes défenses furent re-  
 nouvellées six ans après , par le Cardin-  
 al de Saint Etienne nommé Légat du  
 Pape en France , & chargé particu-  
 lièrement de veiller sur l'Université de Pa-  
 ris , laquelle avoit commencé à se for-  
 mer dans le siècle précédent. Mais com-  
 me plusieurs lui remontrèrent que la  
 Dialectique de Saint Augustin qu'on en-  
 seignoit alors dans toutes les Ecoles , ne  
 suffisoit point à l'instruction de la Jeu-  
 nesse , il permit d'enseigner à sa place  
 celle d'Aristote , *si cependant* , ajoutoit-  
 il , *on pouvoit la recouvrer*. En 1231.  
 Grégoire IX. ayant été informé que les  
 Maures d'Afrique & d'Espagne faisoient  
 couler en Italie les Commentaires d'A-  
 verroës , les proscrivit absolument , &  
 sans retour. Pour la Physique & la Mé-  
 taphysique d'Aristote , que ces Com-  
 mentaires

ment  
 lectu  
 les e  
 qui y  
 après  
 aussi  
 claus  
 Ouvr  
 me in  
 oppo  
 C  
 quel  
 Thos  
 siècle  
 publi  
 faits  
 poin  
 du P  
 en F  
 logie  
 le Gr  
 ils l'  
 dis-j  
 ya g  
 obte  
 plus  
 com  
 libre  
 craig  
 dres  
 min  
 que

mentaires expliquoient, il en interdit la lecture, mais seulement jusqu'à ce qu'on les eût nettoyyées de toutes les erreurs qui y étoient répandues. Enfin, 34. ans après, le Cardinal de Sainte Cécile étant aussi Légat en France, ôta cette dernière clause, & bannit sans réserve tous les Ouvrages du Philosophe Grec, & comme inutiles à des Chrétiens, & comme opposés à l'Ecriture Sainte.

Cela bien entendu, on demande de quel front Albert le Grand & Saint Thomas, qui fleurirent dans le treizième siècle, osèrent travailler sur Aristote, & publier ses Comentaires qu'ils avoient faits? Leur conduite ne marque-t-elle point peu de respect pour les décisions du Pape & des deux Cardinaux députez en France? A cela répondent les Apologistes de Saint Thomas, (car Albert le Grand leur tient moins au cœur, & ils l'abandonnerent volontiers) à cela, dis-je, répondent ces Apologistes, qu'il y a grande apparence que le Saint avoit obtenu quelque permission, d'autant plus flatteuse qu'elle devoit être moins commune, de donner à ses Etudes une libre étendue: & par-là même il ne craignit point de se soustraire à des ordres trop vagues de l'arrêter en chemin. A mon égard, je croirois plutôt que ne s'agissant point du fond de la  
Reli-

## 288 HISTOIRE CRITIQUE

Religion, Saint Thomas crut pouvoir étendre ses droits, & jouir de la liberté que la nature a accordé à chaque homme de lire tel ou tel Ouvrage, de s'appliquer à tel ou tel genre d'Étude.

On demande encore pourquoi il préféra la Traduction d'Aristote faite sur l'Arabe, à celles qui pourroient immédiatement venir du Grec. A mon avis, la raison de cette préférence se doit attribuer à l'estime exagérée qu'on avoit pour les Arabes. Tout ce qui sortoit de leurs mains, sembloit acquérir un nouveau degré de perfection. Le préjugé étoit pour eux. D'ailleurs, il n'y avoit alors suivant la remarque du Cardinal de Bessarion, que quelques morceaux détachés d'Aristote qui eussent passé de la Langue Grecque dans la Latine : ce qui n'étoit pas fort important, ni fort propre à piquer la curiosité. Pour la Traduction que l'illustre Boëce avoit faite dans le 4<sup>e</sup> siècle, sans doute qu'elle s'étoit perdue & évanouie, au milieu des guerres sanglantes & des révolutions que l'Italie avoit souffertes.

## VII.

Du réta- J'ai conduit Aristote à-travers les dis-  
blissement graces qu'il eut à essuyer dans l'Uni-  
de sa répu- versité de Paris, de la part des Cardi-  
naux

naux de Saint Etienne & de Sainte Cé-  
cile : il est juste de marquer présente-  
ment par quel rerour de bonheur , sa  
réputation s'y établit. On trouvera là  
une preuve sensible de l'incertitude , &  
de la bizarrerie des jugemens humains.  
Il n'y a point d'opinion , quelque ridi-  
cule , quelque absurde qu'elle soit , qui  
ne puisse espérer de devenir l'opinion  
dominante , comme en revanche , il n'y  
en a point de si raisonnable , de laquelle  
on ne puisse dire que les hommes ne la  
suivront jamais.

En 1366. les Cardinaux de Saint Marc Laun. ubi  
& de Saint Martin vinrent à Paris , de <sup>suprà. c. 10.</sup>  
l'ordre d'Urbain V. pour réformer l'U-  
niversité de cette ville. Après plusieurs  
Conférences secrètes & publiques , on  
leva toutes les Censures qui avoient été  
fulminées contre la doctrine d'Aristote.  
On fit plus : on approuva ses Ouvrages ,  
& on permit de les lire sans aucune res-  
triction. Ainsi commença de s'affermir  
l'autorité du Philosophe Grec , & je ne  
sçai par quel enchantement tous les es-  
prits se tournerent de son côté. Il suf-  
fisoit que quelque dogme portât son  
nom , on y souscrivoit sans résistance ,  
& sans se donner le loisir de l'exami-  
ner. Jamais la Vérité elle-même n'a  
jouï d'un si beau privilège. On parvint  
enfin jusqu'à croire qu'on ne pouvoit



penser que d'après Aristote , ni montrer de l'esprit qu'autant qu'on l'empruntoit de ses Ouvrages ; qu'il n'y avoit d'autre Physique que celle qu'il avoit enseignée ; en un mot , qu'il étoit inutile de recourir à l'expérience , & de consulter la Nature en elle-même. La Cour de Rome , quoique si attentive à repousser l'erreur , confirmoit par son exemple toute cette conduite : & même elle fit dépendre de l'autorité d'Aristote , une grande partie des preuves de la Religion. C'est ce que remarque judicieusement l'Historien du Concile de Trente. *Senza Aristotele* , dit-il avec sa franchise ordinaire , *non haveremmo molti articoli di fede*. Je pourrois recueillir ici les témoignages de plusieurs Papes , qui ont extrêmement favorisé la doctrine du Lycée. Le plus considérable est celui de Nicolas V. qui donna ses ordres pour faire traduire tous les Ouvrages d'Aristote. On peut juger quel étoit là-dessus son empressement , puisqu'il chargea le Cardinal Bessarion de revoir sur les Manuscrits du Vatican toute la Métaphysique de ce Philosophe. Les autres Traducteurs étoient de la même force.

Latun.c. II. En 1452. le Cardinal d'Estouteville fut nommé de l'ordre exprès de Charles VII. pour corriger quelques abus qui s'étoient

s'étoient glissez dans l'Université de Paris, & pour y réveiller l'amour des Sciences. Ce Cardinal régla d'abord le nombre & les appointemens des Professeurs : il les excita à vivre d'une manière uniforme, autant que leur âge & les soins domestiques le pouvoient permettre. Il rendit ensuite une Ordonnance, qui enjoignoit à tous les Etudiens de s'exercer sur la Philosophie d'Aristote, & de se provoquer mutuellement à la dispute. Dès ce tems-là on ne pouvoit prétendre au degré de Maître ès Arts, qu'on n'eût été interrogé sur cette même Philosophie. Tout cela, si je l'ose dire, naturalisoit Aristote dans les Ecoles de Théologie. Quelques-uns même avancèrent dans des Theses imprimées, que sans lui la Religion auroit manqué de ses principaux éclaircissemens. Ce n'est point qu'il ne s'élevât de tems-en-tems des esprits plus fins & plus déliés, qui qui s'opposoient au cours rapide de l'erreur. Mais faute de raisons pour les convaincre, on imploroit l'autorité du Magistrat, qui maintenoit sans autre examen ce qu'il trouvoit établi. Telle fut la disgrâce de Pierre Ramus. Il avoit composé avec une liberté maligne deux Ouvrages, dont le plus considérable étoit intitulé : *Censure d'Aristote*. Aussitôt se remuerent tous les vieux Docteurs,

ignorans par état, & opiniâtres par ignorance, qui se voyoient en quelque sorte chassés de leur patrimoine. La cause Ramus, plein de ce courage d'esprit qui sied si bien aux Inventeurs, fut portée jusqu'aux pieds du Trône. Après plusieurs contestations, le Parlement de Paris supprima ses Ouvrages & autorisa ceux d'Aristote. On défendit encore à Ramus d'enseigner sa nouvelle doctrine, & surtout d'user de médisances & d'invectives contre les Auteurs de l'Antiquité. Cet Arrêt du Parlement fut un nouveau trophée qu'on érigeoit à l'ignorance.

En 1601. l'Université fit de nouveaux Réglemens, par rapport à la Faculté des Arts. Elle fixa le Cours de Philosophie à deux années consécutives. Dans la première, on devoit étudier la Dialectique & la Morale d'Aristote : dans la seconde, on devoit étudier sa Physique & sa Métaphysique. Cet usage subsiste encore, pour la plus grande partie. Avouons cependant qu'aucun tems de la vie n'est plus mal employé, que les deux années qu'on consacre dans les Colléges à la Philosophie. Le mieux qu'on puisse faire dans la suite, c'est d'oublier tout ce qu'on y a appris.

Il manquoit encore quelque chose à la Philosophie dominante. En 1624.

Jean

Jean Bitaud composa des Theses fort sçavantes , mais injurieuses à la mémoire d'Aristote ; & il étoit prêt de les soutenir sous la Présidence d'Antoine de Villon. Pour un plus grand éclat , ils s'étoient l'un & l'autre associez Etienne de Claves , adroit Chymiste , qui devoit montrer par plusieurs expériences qu'Aristote n'étoit qu'un aveugle en matiere de Physique. Ces Theses causerent de grands mouvemens dans tous les esprits. L'Université assemblée en Corps , les censura le 11. de Septembre 1624. Cette Censure fut suivie d'un Arrêt du Parlement , qui ordonna que les Theses de Biraud seroient lacérées dans le Greffe de la Cour. On avoit mêlé la Religion dans toute cette procédure , sans doute pour noircir davantage ceux qu'on poursuivoit. Il est étrange combien on abuse de ce prétexte. Mr. de Launoi , Docteur en Théologie , rapporte exactement tout ce qui regarde l'affaire de Bitaud. Ses Theses , quoique plus raisonnables que toutes celles qu'on proposoit alors , contiennent encore bien du galimatias. Une chose à remarquer , c'est l'accord qu'on y fait de la Physique & de la Chymie. Aux quatre élémens des Péripatéticiens , on substitue les cinq principes des Chymistes , trois actifs , l'esprit , l'huile & le

N 3                      sel ,

fel , & deux passifs , l'eau & la terre , & on promet par leur moyen de rendre raison de tout le mécanisme de la Nature , de tout ce qui regarde la composition des corps.

Jusqu'ici Aristote avoit triomphé : lui & la Raison passioient pour la même chose. Mais enfin sa réputation commença à déchoir par les attaques réitérées de Gassendi , de Descartes , & des autres grands Philosophes qui parurent depuis le milieu du XVII. siècle. Il sembloit que sous eux l'esprit humain alloit prendre une nouvelle vie & une nouvelle forme. Le vrai , rendu plus commun & plus sensible , venoit comme de lui-même s'offrir à tous les yeux , & on ne pouvoit le méconnoître sans se faire une sorte de violence. Ce n'est point que l'ancienne doctrine n'ait encore des asyles assurez , & impénétrables à la lumière. *Sera enim , dit Symmaque , & contumeliosa est emendatio senectutis.* Dans ces asyles , toute la vie se consume à disputer & à crier l'un contre l'autre. Là on couronne , non celui qui pense le mieux , mais celui qui parle le plus. Là sont admises toute Langue , toute Tribu , toute Nation. Elles y trouvent des appuis & des protecteurs. La victoire s'y mesure au ton de la voix , aux manieres pres-

Epist. l. 10.

Pelliss. de  
la Toler.  
des Relig.

pressantes, aux injures même. Le grand point est de ne demeurer jamais court, & plutôt que d'avouer qu'on s'est mépris, de recourir aux distinctions les plus subtiles & aux argumens les plus entortillez. *Nilil tam verentur, quam ne dubitare aliqua de re videantur.* Je le demande avec douleur : un demi-siècle n'est-il pas suffisant pour mettre tout le monde à portée de suivre la raison ? Faut-il que, par un esprit rebelle & opiniâtre, on se refuse à sa clarté ?

Cicer. I. 1.

de Nat.

Deor.

---

## CHAPITRE XLIII.

I. *Que les Scholastiques n'ont point su faire un juste accord de la Philosophie & de la Théologie.* II. *Origine du titre de Scholastique.* III. *Des premiers Scholastiques.* IV. *De leurs erreurs & de leurs subtilitez.* V. *Des condamnations qu'elles essayèrent.* VI. *Des nouveaux Scholastiques.* VII. *De Saint Bonaventure, de Saint Thomas, & de Scot.* VIII. *Des disputes sans fin qui agiterent les Ecoles, jusqu'à la renaissance des bonnes Etudes.*

## I.

**L**A Philosophie & la Théologie ont leurs intérêts & leurs droits séparez : Scholastiques n'ont



pas su faire  
un juste  
accord de  
la Philoso-  
phie & de  
la Théolo-  
gie.

elles ne sont, à proprement dire, ni amies  
ni ennemies, quoiqu'elles soient peut-  
être les deux ensemble. Avant que de  
monter à ce que la Révélation enseigne,  
il est juste de se procurer toutes les con-  
noissances qui dépendent de la lumière  
naturelle. Ce premier pas est absolu-  
ment nécessaire, & Saint Augustin ap-  
plaudit à ceux qui l'ont fait dans leur  
jeunesse, & qui ont sçu distinguer ce  
qui est essentiel & indispensable dans  
les vérités philosophiques, d'avec ce qui  
ne l'est point. En effet, l'homme veut  
être conduit par degrez; on le rebute,  
dès qu'on presse trop sa marche. Et  
comment aura-t-il une véritable soumis-  
sion d'esprit, s'il n'a auparavant essayé  
toutes ses forces, s'il n'a reconnu par  
lui-même combien son intelligence est  
courte, chancelante, bornée? Où s'ar-  
rête la Philosophie, c'est-là précisément  
que la Théologie commence. Le des-  
sein de Dieu en nous parlant, a été sans  
doute de suppléer à la foiblesse de nos  
connoissances qui ne répondoient pas à  
nos besoins, qui même n'y auroient  
jamais suffi. Tout ce que nous pou-  
vons apprendre de nous-mêmes, nous  
devons l'acquérir à force de travail &  
de méditation. Le surplus ne dépend  
pas de nos efforts. Pour y parvenir, il  
faut

faut un secours surnaturel, il faut une clarté qui vienne d'en-haut.

Depuis l'origine du Christianisme, ceux qui ont entrepris de le défendre ou de l'éclaircir, se sont toujours attachez à la Philosophie dominante, & n'ont point dédaigné les différentes preuves qu'elle leur fournissoit. Les premiers Peres de l'Eglise firent choix de Platon, comme de l'Auteur le plus sublime & le plus délié qui eût paru dans la Grece. Les Scholastiques, ainsi que je viens de le montrer, ont suivi les traces d'Aristote : & depuis la renaissance des bonnes Etudes, c'est Descartes, qui malgré d'innombrables contradictions, a eu la préférence. Je n'ose décider auquel de ces trois Partis l'avantage appartient. Ils ont eu chacun leurs approbateurs. Je dirai seulement que Platon a rendu le Christianisme trop abstrait & trop métaphysique; qu'Aristote l'a rendu trop épineux & trop discoureur; enfin que Descartes, en tâchant de l'amener à sa première simplicité, a affoibli quelques-unes de ses preuves. Il y a du danger à vouloir que la Religion soit trop peu mystérieuse. J'ai ici en vuë Mr. Locke, le fameux Toland, & quelques autres Anglois, dont les Ecrits sont assez connus.

## II.

Origine du  
titre de  
Scholasti-  
que.  
Baillet, Ju-  
gem. des  
Sçav. t. 1.

Mabill.  
Traité des  
Etud. Mo-  
nastiq. 2.  
part.

Pour revenir à mon sujet, je remarquerai que le titre de Scholastique se donna d'abord par une rare distinction. Il servit à désigner une haute éloquence, ou des talens supérieurs, ou une grande connoissance du Droit des Nations. Mais après le neuvième siècle, & sous la seconde race de nos Rois, ceux qui ont porté ce titre, ne l'ont pris que comme la marque de l'Emploi qu'ils exerçoient dans leurs Eglises. En effet, le Scholastique étoit chargé d'enseigner les Langues, les Humanitez & généralement tout ce qui est compris sous le nom de Belles-Lettres. Chaque Cathédrale en avoit un, & l'Evêque chargeoit à part le Théologal d'expliquer l'Ecriture Sainte, & de résoudre les principales difficultés qui regardent la Jurisprudence canonique, devenuë très-obscur & très-embarrassante par une infinité de fausses Décrétales, de Constitutions nouvelles & dérogeant les unes aux autres, de dispenses qu'il étoit criminel d'accorder. Dans presque toutes les Eglises de France il y avoit un Scholastique & un Théologal, dont les fonctions étoient distinguées. Mais l'Université Paris devenant plus illustre de jour en jour, &

pour

pour me servir de l'expression d'Alexandre IV. étant regardée comme l'Arbre de vie dans le Paradis terrestre , ou comme la lampe allumée dans la maison du Seigneur , toutes les Ecoles particulieres s'éteignirent , chacun vint puiser à la source même des Sciences , d'où elles se répandoient non-seulement dans le Royaume ; mais encore par toutes les Nations de l'Europe , qui n'avoient qu'un cri d'admiration (\*).

Dans la suite, on n'appella plus Scholastique , que ce genre de Théologie qui discute les principales vérités de la Religion par le secours du raisonnement , ou , comme s'explique le Cardinal du Perron , *par la forme & les organes de la Dialectique & de la Méthaphysique.* l'Euchar. l. 3. ch. 20. Tout se prit à ce piège flatteur , & qui laissoit chacun en droit de décider , ou du moins de parler autant qu'il le jugeoit à propos. L'amour-propre est touché de l'ombre même de la liberté , surtout par rapport à la Religion.

N 6

III.

(\*) Autant que l'Université de Paris étoit autrefois célèbre & brillante , autant est-elle tombée dans l'avilissement. La Faculté de Théologie surtout me paroît le Corps le plus méprisable qui soit dans le Royaume.

## I I I.

Des pre-  
miers  
Scholasti-  
ques.

Lanfranc & Saint Anselme peuvent être regardez comme les Chefs des Anciens Scholastiques. Tous deux passerent d'Italie en France ; tous deux furent élevez successivement à l'Archevêché de Cantorbéri. Leurs Ouvrages dogmatiques, moins estimables, à mon avis, que ceux qui ne roulent que sur des matieres de piété, prouvent assez que l'art de raisonner commençoit de s'introduire dans la Théologie, à la place de l'ancienne simplicité des Peres. Cet art qui ouvroit la porte à des disputes, à des querelles sans fin, ne manqua point d'être au goût des Anglois, qui se passionnent volontiers pour tout ce qui est nouveau. Ils surpasserent bien-tôt toutes les autres Nations, & par la subtilité de leurs argumens, & par l'artifice de leurs réponses. On remarque même que l'Angleterre a plus fourni de Gloses & de Commentaires sur le Maître des Sentences, que le reste de l'Europe ensemble : ce qui, faute de mieux, suppose toujours une grande application à l'étude. Heureusement qu'elle est revenue à des sentimens plus raisonnables, à un tour d'esprit plus judicieux. Les Anglois ont laissé toutes les ruses, toutes les chicanes de

V. Erasme.  
Epistol. l. 6.

de l'Ecole, pour s'attacher aux Sciences les plus sublimes, aux Sciences transcendantes. La Physique, la Chymie, la Médecine, la Botanique, la Géométrie, & surtout celle qui porte ses regards jusques dans l'Infini & distingue dans l'Infini même divers ordres, ont reçu en Angleterre leurs principaux accroissemens. Il est vrai aussi qu'on y voit régner les deux choses qui sont les plus propres à former des Gens de Lettres; une précieuse liberté de génie, & l'approbation d'un grand nombre de connoisseurs qui jugent par eux-mêmes, & ne reçoivent point lâchement le ton les uns des autres.

## I V.

Plus les anciens Scholastiques don- De leurs ex-  
noient l'effort à leur imagination, plus reurs & de  
ils embrassoient de terrain, & plus ils leurs sub-  
s'acquéroient aussi de Disciples qui de- tilitez.  
venoient Maîtres à leur tour: ce qui ne  
surprend point, quand on songe com-  
bien étoit embrouillée la Science de ces  
tems-là. En effet, on y lisoit peu, on  
méditoit encore moins, & tout ce qui  
s'appelloit étude consistoit à recourir aux  
menuës chicanes de la Logique, à dis-  
puter sur la valeur des mots, à inven-  
ter des distinctions frivoles & captieu-  
ses.



Fleuri,  
Disc. 5.

ses. Tel fut le caractère dominant de ceux qui enseignèrent sur la fin du onzième siècle, & pendant tout le cours du douzième. Comme ils n'avoient guères lu l'Ecriture Sainte que pour y chercher des sens allégoriques & moraux, comme ils ignoroient le fond de la Tradition & le langage des Anciens Auteurs, ils se jetterent dans le raisonnement, inventerent des mots barbares & le plus souvent inintelligibles; en un mot, ils subtiliserent à l'infini. Voilà la source de toutes les erreurs, des conceptions abstraites & obscures, qui s'introduisirent dans la Scholastique, devenuë dès-lors une Science à part, & différente de toutes les autres, qui dumoins ont pour but d'éclairer l'esprit, & de donner quelque enseignement, quelque instruction.

Je pourrois sur cela me livrer à un très-long détail, & faire voir que tout étoit alors contesté, que tout prenoit un air problématique entre les mains des gens qui attaquoient tout indifféremment. Mais il suffira d'établir ici comme un principe certain & décisif, que de ces premiers Scholastiques il n'y en a aucun qui n'ait été accusé, ou dumoins soupçonné de quelque erreur capitale. On reprochoit aux uns d'employer des expressions nouvelles & in-

con-

connuës à toute l'Antiquité : ce que Saint Augustin nomme un crime impardonnable en Théologie. Les autres étoient blâmés de ce qu'ils mettoient les vérités éternelles & nécessaires de niveau avec leurs propres idées , souvent vaines & chimériques , & de ce qu'ils demandoient pour les unes & les autres le même degré de soumission.

Ce fut là surtout le défaut de Gilbert de la Poirée , Evêque de Poitiers , & du fameux Abailard , moins connu cependant aujourd'hui par ses Ouvrages Philosophiques , que par l'attachement qui le lioit à la belle Héloïse , & par les longues disgraces que cet attachement lui attira. Mais pour bien faire le portrait de ces deux Auteurs , je dois dire que le premier abjura ses erreurs , dès qu'on les lui fit appercevoir , montrant par-là que si les hommes se trompent , les Grands-hommes avouënt sans peine qu'ils se sont trompez ; & que le second y demeura opiniâtrément & ne voulut jamais se reconnoître. Triste effet des premières démarches qu'Abailard avoit faites imprudemment , & dont il n'eut jamais le courage de revenir ! En général , le caractère de son esprit étoit de ne jamais se plier aux décisions , ni aux volontés d'autrui , & ce caractère , il l'avoit emprunté de Roscelin ,

celin , Clerc de l'Eglise de Compiègne , & fondateur de la Secte des Nominaux , sous lequel il avoit étudié , & qui soutenoit que nos idées , ou les objets immédiats de nos perceptions , ne contiennent rien de positif ni de réel. A son exemple , Abailard avança que les trois Personnes de la Trinité ne sont que des dénominations d'un seul & même Etre , qui est Dieu : ce qu'il appuyoit de plusieurs comparaisons tirées des choses sensibles , par exemple , de celle du cachet & de l'empreinte. On juge bien que de pareilles subtilitez n'échaperent point à la censure des Evêques : elles ressembloient trop le Sabellianisme.

Mais celui qui se distingua le plus pendant le premier âge de la Scholastique , ce fut Pierre Lombard , né d'une famille obscure & abjetten ; mais doué en échange d'un esprit perçant & étendu. Quoique le mérite seul , & qui n'a pour lui ni brigue ni sollicitations , fasse rarement parvenir aux Charges Ecclésiastiques , il obtint cependant l'Evêché de Paris , & même le Prince Philippe son concurrent , qui étoit Archidiacre de cette Eglise , & fils de Louis le Gros , lui céda toutes ses prétentions , comme au plus digne. Attaché sans relâche à tous les devoirs , Pierre Lombard mit l'étude

au nombre de ceux dont aucune raison ne pouvoit le dispenser: & il publia sous le titre de Sentences, un Recueil de Questions Théologiques, mais qui d'ordinaire ne l'étoient que de nom, & auquel il avoit travaillé dès sa jeunesse. Ce Recueil eut un succès prodigieux, & il servit de Texte à toutes les Leçons de Théologie qui furent faites dans le douzième siècle; desorte que les Ouvrages qui étoient reçus auparavant dans les Ecoles, tels que ceux d'Hildebert Evêque du Mans, de Robert Pullus Cardinal, de Robert de Melun Evêque de Hereford, de l'Abbé Rupert, d'Huges de Saint Victor, n'y eurent plus de cours & tombèrent tout-à-fait.

Une autre suite de la réputation que s'attira le vaste Recueil de Pierre Lombard, surnommé pour ce Recueil même, le Maître des Sentences, ce fut de donner lieu à d'amples Commentaires où étoient encore proposées des questions nouvelles: & l'on remarque que le nombre de ces Commentaires, dont les uns sont imprimez, & les autres ne le seront heureusement jamais, il grossit à tel point, qu'il pourroit bien remplir plusieurs Bibliothèques. Effectivement, tous les Docteurs en Théologie qui ont paru dans le XII. & le XIII. siècle, n'ont point manqué d'en faire; d'où leur est venu le  
titre



titre, *Contre les erreurs manifestes & prof-  
crites par plusieurs Conciles, que soutiennent  
Pierre de Poitiers, Pierre Abailard, Gil-  
bert de la Poirée & Pierre Lombard Evê-  
que de Paris.* On nommoit agréablement  
ces quatre Auteurs, les quatre Labyrin-  
thes de France. Le Prieur de Saint Victor  
les attaque avec la dernière vivacité, leur  
reproche & mille raisonnemens faux, &  
mille syllogismes captieux, & la perte ir-  
réparable qu'ils faisoient de leur tems.

» Suivez-les, ajoute-t-il, dans ces lon-  
» gues disputes où ils passent les jours &  
» les nuits: vous verrez qu'ils tournent la  
» même chose de tant de façons différen-  
» tes, qu'on ne sçait plus s'il faut l'admet-  
» tre ou la rejeter. Ils se jouent du vrai  
» & du faux avec tant d'adresse, qu'on ne  
» peut ni les saisir ni les reconnoître.  
» Prêtez-leur une oreille attentive, vous  
» ignorerez bien-tôt s'il y a un Dieu, ou  
» s'il n'y en a point; si Jésus-Christ s'est  
» fait homme, ou s'il n'a pris qu'un corps  
» fantastique; s'il y a quelque chose de  
» réel dans le monde, ou si tout n'est  
» qu'illusion, que tromperie.

Pierre Abailard avoit intitulé un de  
ses Traitez, *Sic & Non*, Le Oui & le  
Non. Là il prétendoit montrer qu'il  
n'y a guères de sujets, soit dans la Mo-  
rale, soit dans la Physique, sur lesquels  
on ne puisse soutenir le pour & le con-  
tre.



tre. Là, il hazardoit encore une proposition qui lui suscita bien des contradicteurs : Que Dieu ne peut faire que ce qu'il fait positivement, & que ce qu'il ne fait point, il ne le peut point faire : non qu'Abailard voulût par-là borner la toute-puissance de Dieu ; mais la regardant comme jointe à sa sagesse infinie, il disoit qu'il est impossible & contradictoire que Dieu veuille faire quelque autre chose que ce qu'il veut, que ce qu'il fait actuellement.

A l'égard du Maître des Sentences, ses opinions furent aussi attaquées à différentes reprises. On les dénonça à plusieurs Papes ; on les examina dans plusieurs Conciles. Mais jamais elles n'y essuyèrent de condamnation expresse : seulement y dressa-t-on des Listes abrégées de celles qui paroissent dangereuses, & ne devoient point être suivies dans l'usage ordinaire des Etudes Théologiques. Voici quelques-unes de ces opinions, qui portent toute l'empreinte de la folle curiosité qui anime l'esprit humain. » Où étoit Dieu avant la création du Monde, demande Pierre Lombard ? Et supposé qu'il n'eût rien créé, » quelle auroit été sa prescience ? Dieu » connoît-il plus de choses en un tems » qu'en un autre, & ses connoissances » sont-elles sujettes à augmenter, ou diminuer ?

» minuer? Dieu a-t-il pu faire quelque  
 » autre chose que ce qu'il a fait en ef-  
 » fet? Et ses ouvrages auroient-ils pu être  
 » plus parfaits, & s'offrir dans un meil-  
 » leur ordre, qu'ils ne s'offrent à nos  
 » yeux? Auroit-il pu le altérer, & les  
 » corrompre exprès? En quel sens Dieu  
 » a-t-il dit qu'il vouloit sauver tous les  
 » hommes, & peut-il y avoir quelque  
 » chose qui résiste à sa puissance? Est-ce  
 » par la volonté de Dieu que le mal arri-  
 » ve? Et pourquoi les Saints Peres ont-ils  
 » soutenu que non seulement il doit ar-  
 » river, mais encore qu'il sert à la per-  
 » fection de ses Ouvrages? N'est-il pas  
 » vrai que la volonté de Dieu s'accom-  
 » plit toujours, soit que l'homme agisse  
 » en bien, soit qu'il agisse en mal? Com-  
 » ment est-ce que Dieu, qui ne se propo-  
 » se jamais que le meilleur, ne peut par-  
 » venir à l'exécution de ses Ouvrages que  
 » par le pire? Pourquoi la combinaison  
 » du mal Métaphisique, Phisique & Mo-  
 » ral, l'emporte-t-il sur les biens oppo-  
 » sez?

## V I.

Il y a apparence que les traits qui fu- Des nou-  
 rent lancez contre les Théologiens du veaux  
 premier Age de la Scholastique, rendi- Scholasti-  
 rent ceux du second plus circonspects, & ques.  
 plus attentifs sur eux-mêmes. C'est du-  
 moins

### 310 HISTOIRE CRITIQUE

moins la louange qu'on ne peut refuser à Albert le Grand & à Alexandre de Hales, à Saint Thomas & à Saint Bonaventure. Mais bien-tôt après leur mort, les disputes qui n'avoient été qu'interrompues, recommencerent, & on subtilisa plus que jamais. Les Ecoles, devenues semblables à *des Salles d'escrime*, comme les appelloit le Cardinal du Perron, ne retentirent plus que de cris, que d'injures. On y gesticuloit sans décence; on y parloit sans modération. Le langage, qui doit servir à se faire entendre, n'y servoit plus qu'à se rendre intelligible. Au milieu de tant de désordres, chaque parti honoroit ses Maîtres des titres les plus fastueux & les plus imposans. Alexandre de Hales fut nommé l'Irréfragable, Saint Bonaventure le Séraphique, Saint Thomas l'Angelique, Henri de Gand le Solemnel, Gilles de Rome le très-bien Fondé, Alain de l'Isle l'Universel, Richard de Middleton le Solide, Scot le Subtil, Ockam le Singulier, Grégoire de Rimini l'Authentique, Durand de Saint Porcien le très-Résolutif, &c. Mais tous ces titres, au rapport de l'illustre Auteur de l'Histoire de l'Eglise, sont plus propres à marquer le mauvais goût de ceux qui les donnoient sans choix, que les talens de ceux à qui ils étoient donnez par ostentation. Aul-  
reste,

Baïllet,  
Jugem. des  
Sav. t. 1.

Fleuri,  
Disc. 5.

reste, je dois remarquer d'après Mr. Baillet, que de tous les Religieux que l'Université de Paris voulut bien agréger dans son Corps, les Freres Mineurs parurent toujours les plus avides de ces sortes de titres, & ils ne se les épargnoient point. Mais par malheur, les plus pompeux ne donnent point le mérite, ils contribuent même à faire sentir davantage la bassesse de ceux qui osent les usurper.

Cela étant, on me permettra sans doute de parler aussi naïvement des Auteurs du second Age de la Scholastique, que j'ai parlé de ceux du premier; en avertissant d'avance, que les Ouvrages publiés dans le XIII. siècle, prirent le nom de Sommes Théologiques, au-lieu que les Ouvrages du XII. avoient eu celui de Sentences.

Albert le Grand, né avec d'heureuses dispositions, les cultiva encore par une étude opiniâtre, au milieu des secours que lui présentait l'Université de Paris. Il retourna ensuite dans sa patrie; & après avoir ouvert des Ecoles publiques en plusieurs villes d'Allemagne, après avoir compilé un grand nombre d'Ecrits admirez de son tems, mais peu connus & peu recherchés aujourd'hui, il obtint l'Evêché de Ratisbonne. Sa conduite modeste y fut d'autant plus louée,  
que

que les autres Prélats Allemands vivoient avec beaucoup d'ostentation, dans un équipage brillant & guerrier. Mais bien-tôt, par un retour secret vers sa premiere condition, Albert quitta l'Evêché qu'il possédoit, & il reprit ses anciennes occupations, qui étoient d'étudier & d'enseigner.

On lui reproche quelques écarts dans les dernières années de sa vie, qui ternissent certainement sa mémoire; comme, d'avoir recherché des secrets de Magie; d'avoir traité de la pratique des accouchemens; d'avoir donné lieu à des dévotions populaires & superstitieuses, lui au-contraire, qui, en qualité d'ancien Evêque, les devoit combattre & détruire.

Pour Alexandre de Hales, quoique né en Angleterre, il passa la plus grande partie de sa vie à Paris: &, ce qui pourroit surprendre dans un Religieux de Saint François, il ne sortoit presque jamais du Couvent qu'il avoit choisi pour le lieu de sa retraite. Innocent IV. lui ayant ordonné de composer un Corps de Théologie, il y travailla sans relâche, & avec cette ardeur qu'a d'ordinaire tout Auteur prié de réussir. Mais, j'en avouerai sans crainte, l'Ouvrage d'Alexandre de Hales montre plus de subtilité, que de véritable connoissance de l'Antiquité

l'Antiquité Ecclésiastique. D'ailleurs, il est divisé & subdivisé, suivant l'ennuyeuse méthode de l'Ecole, & personne, je pense, ne le lit aujourd'hui. Il me semble que les Romains & les Scholastiques devroient être mis en regard, dans les Bibliothèques bien entendues.

## V I I.

Les leçons d'Albert le Grand & d'Alexandre de Hales eurent tout le succès, qu'ils s'en promettoient par une émulation secrète. Il se forma sous leurs yeux beaucoup de Philosophes & de Théologiens, dont les trois plus considérables furent Saint Bonaventure, Saint Thomas, & Dunz surnommé Scot. On leur doit la dernière forme qu'a reçue en détail la Scholastique, & qu'elle conserve encore dans les Ecoles. C'est d'après eux qu'on y dispute, & qu'on y arrange les différentes matières qui doivent servir à exercer les esprits. Mais le dirai-je ? Il me paroît qu'elles servent plutôt à les rendre pointilleux & subtils ; pointilleux sans agrément, & subtils sans force.

Si la piété, la candeur, la modestie suffisoient pour élever un Auteur à la première place, il est certain que Saint Bonaventure devroit avoir la préférence



sur les deux rivaux , Scot & Saint Thomas. Il semble même que le célèbre Gerson , Chancelier de l'Université de Paris , la lui donne dans son Traité de l'examen des Doctrines. Mais comme on peut être orné de beaucoup de vertus morales , Chrétiennes , & en même tems écrire & penser mal , je trouve que les Oeuvres de Saint Bonaventure recueillies en huit volumes *in folio* , sont plus mystiques , plus dévotes , que sçavantes & fondées en raison , qu'elles attendrissent plus le cœur ; mais d'un mouvement qui passe , qu'elles n'éclairerent l'esprit d'une lumière qui demeure. Il est vrai que deux Papes , Sixte IV. & Sixte V. prévenus pour l'habit de Saint François qu'ils avoient porté , ont donné les plus grands éloges à la Doctrine de Saint Bonaventure , & qu'ils l'ont presque regardée comme une Texte Divin. Mais qu'en peut-on conclure , si ce n'est que les Papes louent comme les autres hommes , & qu'on ne doit pas prendre leurs louanges , quelque distinguées qu'elles soient , au pied de la lettre ? Au-reste , une marque du mauvais goût des Scholastiques , c'est le grand nombre d'Ouvrages qu'ils composoient , tant sur la Philosophie , que sur la Théologie. A moins que de vouloir écrire des Romans , peut-on être trop

trop court , quand on traite ces deux matieres ?

Saint Thomas tout plein des Topiques d'Aristote , & des principes contentieux qu'il y avoit puisez , commença par faire des leçons sur le Maître des Sentences , dont le Texte souvent éclairci avoit encore besoin de l'être. Il tâcha ensuite de donner plus de jour aux Etudes publiques , & il composa pour cet effet un Corps entier de Théologie , où le superflu l'emporte presque toujours sur le nécessaire. Et c'est ce Corps divisé en trois parties , & dont la seconde , plus étendue en comprend deux autres, qu'on appelle la Somme de Saint Thomas.

D'habiles Critiques soupçonnent pourtant que , des Ouvrages accumulez qui s'offrent sous son nom , il n'y a pas la dixième partie qui lui appartienne ; & ils ajoutent , que les autres lui ont été supposez par les Religieux de son Ordre , afin de les faire mieux recevoir du Public. C'est ainsi qu'on profite d'un grand nom pour relever des Ecrits médiocres. Oserois-je ajouter ici une chose que plusieurs Sçavans se ressouviennent encore d'avoir ouï dire à l'illustre Pere Mabillon ? C'est que dans ses différens Voyages littéraires , il avoit ramassé des preuves plus que suffisantes , pour démontrer que la Somme de Saint Tho-

mas n'est point entierement de lui. Supposé cependant que la Seconde Seconde doive passer pour une production de son esprit, je le trouve assez dédommagé de perdre tout le reste.

Jean Dunz, surnommé Scot parce qu'il étoit natif d'Ecosse, se signala beaucoup dans les Ecoles par son humeur querelleuse & disputante. Naturellement porté à la contradiction, il avoit encore passé sa jeunesse dans une retraite austere, où si l'on apprend à penser, l'on n'apprend dumoins qu'à penser toujours comme soi, sans se prêter aux autres hommes, sans se servir de certains ménagemens d'expression qu'ils demandent. Il paroît d'ailleurs que la haute réputation de Saint Thomas bleissoit la délicatesse de Scot, qui se voyant moins suivi, moins distingué que lui, ne put s'empêcher de le regarder comme un rival dangereux & importun. Aussi redoubla-t-il de soins & d'efforts pour trouver à l'ombre de certaines formalitez, des mysteres nouveaux, & qu'il croyoit plus propres à l'avancement des Etudes Scholastiques. De-là s'ensuivit une division, qui fomentée & entretenue par des esprits jaloux les uns des autres, ne fit qu'augmenter dans la suite. Les Religieux Mendians surtout, obscurs & pauvres par institut; mais Théologiens

giens pour se donner de l'éclat , remplirent les Chaires & les Ecoles de leurs clameurs. Ils répétoient sans cesse le nom imposant de la Religion , moins pour engager à la suivre & à la respecter , que pour rendre leurs propres disputes plus graves , plus brillantes. En effet , peu contens d'expliquer les Mysteres de la Foi à leur gré , ils voulurent encore qu'on regardât la maniere dont ils les expliquoient , comme étant aussi de foi. Ce qui a causé des troubles infinis , & en causera , je pense , tant que les hommes auront la hardiesse de discuter avec hauteur , ce que l'Eglise ne leur propose que pour être cru avec simplicité. Que j'approuve le zèle du sçavant V. le Trai-  
Bénédictin que j'ai déjà cité , & qui té des Etu-  
voudroit qu'on retranchât de la Théo- des Monas-  
logie toutes les questions qui regardent tiques du  
le *quomodo* , ou dumoins qu'on ne les P. Mabil-  
proposât que pour faire voir le ridicule lon.  
de ceux qui oseroient y toucher.

Pendant que Scot faisoit une guerre ouverte aux Disciples de Saint Thomas , & qu'il s'efforçoit de les embarrasser dans les filets qu'il leur tendoit sans cesse , il vit naître un Schisme au milieu de sa propre famille , & presque à la ruine de sa réputation. Guillaume Ockam Cordelier Anglois , d'un esprit indocile , & qui se mêla dans toutes les querelles

que les Papes & les Empereurs avoient alors entr'eux au sujet des deux Puissances , l'Ecclesiastique & la Séculiere , Guillaume Ockam , dis-je , imagina de nouvelles subtilitez , & raffinant sur les opérations de l'entendement , les réduisit presque à n'être que des formalitez , que des abstractions. Alors les esprits s'échauffèrent jusqu'à l'extravagance , & même jusqu'à en venir aux coups : Ce qu'on reproche à quelques Universitez d'Allemagne , pays où l'on sçait que les moindres passions prennent un air guerrier. Il se mit tout-à-coup une farieuse émulation entre les Nominaux , & les Réalistes. Les premiers , guidez par les leçons de l'impétueux Ockam , disoient que les Natures Universelles ne sont que des choses d'institution , que des mots , de simples paroles. Les Réalistes au contraire , c'étoient les Disciples de Scot , soutenoient que ces mêmes Natures sont des choses très-réelles , qu'elles ont une existence déterminée , une force à laquelle rien ne s'oppose , rien ne résiste.

Sur cela toutes les Ecoles se divisèrent , chacun s'attacha plus étroitement à son parti , résolu de n'en point changer , quand même on le convaincroit de faux. Les Thèses remplies d'aigreur , pleines d'emportement , volèrent de toutes

tes parts, chaque mot y étoit presque une injure. Et au fond, dequoi s'agissoit-il? De quelques distinctions de Logique, de quelques principes de Méaphyque mal pris, ou mal rendus. Bon Dieu! s'écrioit le sçavant Melchior Cano, nommé à l'Evêché des Canaries: Le 9. de  
Locis  
Theolog. Bon Dieu! que les questions qu'on agit dans les Ecoles, sont vaines & chimériques. De quel usage peuvent-elles être & aux jeunes-gens, & à ceux qui vieillissent? Est-on plus habile, pour avoir long-tems disputé sur les universaux, sur les noms analogues, sur ce qui est premierement connu, sur le principe des différences individuelles, sur la distinction de la quantité d'avec les choses à qui cette quantité s'applique, sur l'infini actuel, sur les proportions & les degrez qui y ont rapport? Moi-même, ajoute Melchior Cano, qui ai quelque ouverture d'esprit, & qui me suis attaché sérieusement à ces matieres, j'avouë que je n'ai pu y rien comprendre. Et certainement je ne rougis point de mon ignorance; car ceux qui se piquent de les entendre n'en sçavent pas plus que moi. Que dirai-je encore de tant d'autres questions aussi vaines & aussi inutiles? Sçavoir, si Dieu pouvoit créer la matiere sans forme; s'il pouvoit faire plusieurs Anges de même espece; s'il



### 320 HISTOIRE CRITIQUE

peut diviser le continu suivant ses trois dimensions , & laisser subsister la longueur sans la largeur , ou elles deux sans la profondeur ; s'il peut enfin séparer la relation de son fondement ?

### V I I I.

Des disputes sans fin qui agiterent les Ecoles, jusqu'à la renaissance des bonnes Etudes.

Tel étoit le Systême de la Scholastique , qui devenoit encore plus obscur , plus confus de jour en jour. Personne n'osoit s'en écarter , personne même ne croyoit avoir de l'esprit , & ne pouvoit espérer de se faire une réputation, qu'autant qu'il étoit lié ou au parti de Saint Thomas , ou à celui de Scot. Il s'éleva pourtant vers le milieu du quatorzième siècle quelques génies moins bas , moins servils , plus entreprenans que les autres. On met à leur tête ( & c'est ici que commence le III. Age de la Scholastique ) Durand de Saint Porcien, Evêque de Meaux. Assez hardi pour le tems où il écrivoit , & d'autant plus hardi que tous les esprits étoient alors subjugués , il composa un Traité exprès sur les quatre Livres du Maître des Sentences. Mais dans ce Traité , il ne suit ni Saint Thomas ni Scot , il ne copie , il ne cite personne. Semblable en quelque maniere à ces Peintres qui n'ont étudié ni la Nature ni l'Antique , & qui suivent

suivent uniquement leur goût, il avança plusieurs opinions qui lui étoient particulières, & qui marquoient déjà une sorte de fermentation dans la culture des Sciences les plus sublimes.

A l'exemple de Durand, les Théologiens s'affranchirent du joug qui leur étoit imposé avec tant de rigueur, & ils se permirent plus de liberté, plus de discernement, un examen suivi. Témoin Gautier Burley Anglois, Thomas Bradwardin Archevêque de Cantorbery, Richard Archevêque d'Armach; Thomas de Strasbourg, Grégoire de Rimini, & Hugolin Malebranche, tous trois Généraux des Hermites de Saint Augustin; Nicolas d'Inckelspuel Recteur de l'Université de Vienne, Grégoire de Heimbourg & Jean Wessel surnommé la Lumière du monde; Pierre d'Ailli Cardinal & Evêque de Cambrai, Gilles Charlier Doyen du Chapitre de la même Eglise, Jean Gerson Chancelier de l'Université de Paris, Nicolas de Cusa Cardinal, & l'un des plus ardens défenseurs de l'autorité des Conciles sur les Papes; enfin Gabriel Biel, le dernier des Théologiens du quinzième siècle qui ait écrit sur le Maître des Sciences, & peut-être qui l'ait lu.

Ce dernier Age de la Scholastique dura jusqu'au tems que les bonnes Etudes

O 5 commen-

commencerent à se réveiller , & que l'amour de la vérité banni des Ecoles , y rentra glorieusement. Ce fut pour la Théologie , lorsqu'on ouvrit les yeux si long-tems fermez sur le besoin d'apprendre les Langues sçavantes & originales , afin de puiser dans les sources sacrées ; lorsqu'on joignit à l'étude de l'Ecriture Sainte celle de l'Histoire Ecclésiastique , à l'étude des Dogmes celle des faits ; lorsqu'on eut un assez bon goût de critique , pour démêler les pièces véritables des pièces qu'un faux zèle avoit supposées ; lorsqu'on ramena la Religion à cette majestueuse simplicité qui lui est propre , qu'on en écarta le faux merveilleux & les prodiges incertains ; lorsqu'on respecta enfin la Loi de Dieu comme elle mérite de l'être , & qu'on n'osa y rien ajouter par forme de disputes & de supplément. Ce fut de la même maniere pour la Philosophie , lorsqu'on secoua le joug deshonorant de l'autorité & de l'admiration ; qu'on étudia la Nature en elle-même , & non dans des Livres d'Auteurs qui ne l'avoient jamais étudiée ni connue ; qu'on perça dans les épines & les difficultez de la Géométrie ; qu'on y fit chaque jour de nouvelles découvertes , en lui assujettissant , pour ainsi dire , la Physique ; qu'on chassa la barbarie , les querelles  
indé-

indécentes, & l'obscurité des Ecoles; qu'avec une diction plus pure & une éloquence plus sensée, la raison revint dans le monde, & se fit utilement connoître à tous les esprits attentifs.

Parce moyen le règne de la Scholastique déchut insensiblement, & s'il n'est pas tout-à-fait renversé, tout-à-fait détruit dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, ce n'est point qu'on n'en connoisse bien les défauts & l'inutilité. Mais un ancien usage, & qu'on n'ose encore appuyer du besoin de la Religion, ne s'abolit presque jamais. Et comment s'aboliroit-il?

## CHAPITRE XLIV.

- I. *De quelques Philosophes qui ont eu des idées singulieres.* II. *De Roger Bacon.* III. *De Raimond Lulle.* IV. *D' Arnaud de Villeneuve.* V. *De plusieurs Livres de Chymie.* VI. *De Pierre d'Apono.* VII. *De Jérôme Cardan.* VIII. *De Théophraste Paracelse.*

### I.

PENDANT que la Philosophie étoit De quel-  
altérée & corrompue par les subtili-ques Phi-  
tez des Arabes & des Scholastiques, on losophes  
O 6 vit qui ont eu

des idées  
singulier-  
res.

vit naître quelques hommes d'une trempe particulière, & qui n'ayant à répondre de leurs actions qu'à eux seuls, se permirent toute liberté de penser. La Physique, la Médecine, la Chymie, la Religion même s'en ressentirent. Leur but étoit d'innover, & l'on sçait qu'à certains égards cette passion est la plus vive & la plus attirante de toutes. J'avouerai cependant que les écarts & les singularitez de Roger Bacon, de Raimond Lulie, d'Arnaud de Villeneuve, de Pierre d'Apono, de Paracelse, &c. ont quelque chose d'éblouissant & d'heureux. Il faut une sorte de génie, même pour s'égarer : j'ose dire encore, une sorte de courage. Peu de gens ont la hardiesse de découvrir le fond de leurs pensées, surtout quand ces pensées ne s'accommodent point avec les préjugés. On biaise alors, on craint les reproches. Mais comme dit Sénèque, *si turpe est aliud loqui, aliud sentire, quanto turpius aliud scribere, aliud sentire?*

Epist. 24.

## II.

De Roger  
Bacon.

Roger Bacon étoit Anglois, & de l'Ordre des Freres Mineurs. Un génie élevé, des talens extraordinaires, plusieurs machines de son invention le firent surnommer le Docteur Merveilleux. Il s'attira

s'attira bien-tôt la jalousie & l'inimitié de tous ses Confreres ; car on hait dans les Cloîtres comme partout ailleurs. Roger Bacon pour diminuer ses chagrins voulut parcourir l'Italie, & admirer les précieux restes d'Antiquité, qui rendent ce pays les délices des Connoisseurs. Mais son Général, ou prévenu contre lui, ou peut-être jaloux de la supériorité de son mérite, le fit renfermer à Rome dans une étroite prison ; & il n'en sortit qu'à la priere de quelques Cardinaux qui aimoient & protegeoient les Sçavans. Une vie si traversée ne l'empêcha point de composer plusieurs Ouvrages, dont le plus distingué a pour titre : *De secretis operibus Natura & Artis, & de nullitate Magie.*

Il est surprenant combien on y trouve de choses rares & inespérées. Roger Bacon semble avoir pressenti la plus grande partie des inventions modernes

» On pourroit, dit-il, construire des  
 » bateaux que mèneroient un homme  
 » seul, & qui surpasseroient en vitesse  
 » tous les bateaux ordinaires, quelque  
 » chargez qu'ils fussent de rameurs. La  
 chose a été souvent éprouvée sur les canaux de Flandres & de Hollande, & elle y a heureusement réussi. Les rames tournantes d'ailleurs, quoiqu'on n'en ait point tiré tout le secours qu'elles

R. Bacon

c. 4.



les sembloient promettre, offrent à-peu-près les mêmes avantages, & je ne doute point qu'elles ne se perfectionnent encore dans la suite. „ On „ pourroit, continue Bacon, préparer „ des especes de chars, qui sans être „ tirez par des chevaux ni des mulets, „ feroient un chemin incroyable. Les Relations de la Chine rapportent que l'on s'y sert de pareilles voitures, le long des levées qui rendent ce pays le plus commode & le plus agréable de tous à voyager, rien n'y manque. Mais ce qu'il y a de plus assuré, c'est que Simon Stevin's, célèbre Mathématicien, inventa dans le XVI. siècle une maniere de chariot à mâts & à voiles, qui dans les tems & les chemins convenables, faisoit deux lieues par heure. Maurice de Nassau, Prince d'Orange, s'y plaisoit extrêmement, & de nos jours encore le Roi d'Angleterre, Guillaume III. avoit un pareil carrosse, dont il se servoit au grand étonnement de toute sa Cour. „ On pourroit, ajoute Bacon, trouver le moyen d'aller par les „ airs, & de nager entre deux eaux, „ & même de descendre & de se promener au fond des rivières & de la „ Mer. Les anciens Journaux des Sçavans, Ouvrage véritablement digne de son titre, rappellent les expériences qui ont

Voss. de  
Scient.  
Mathem.  
c. 57.

ont été faites par différens Curieux, soit pour voler, soit pour marcher & respirer sous l'eau un tems assez considérable. „ On pourroit, continue encore Bacon, tailler des verres ou des especes de miroirs, dont les uns seroient propres à grossir ou rapprocher un objet, & les autres à le diminuer ou à l'éloigner prodigieusement; quelques-uns à faire paroître ce même objet à la renverse, quelques autres à le redresser. „ N'est-ce point là une idée juste, quoiqu'anticipée, des Microscopes & des Télescopes? Pouvoit-on mieux prévoir leurs bizarreries & leurs différens effets? Le célèbre François Redi assure, d'après quelques Manuscrits qu'il regarde comme authentiques, que les Lunettes furent trouvées sur la fin du XIII. siècle. L'inventeur en étoit Alexandre Spina, de l'Ordre des Freres Prêcheurs. Or quel inconvenient y auroit-il de croire que vers le même tems on eût aussi quelque idée confuse des Lunettes d'approche? Un génie perçant voit quelquefois dans une théorie sûre, mais générale, ce qui ne sera exécuté en détail que plusieurs années après. „ On pourroit enfin, conclut Roger Bacon, C. 6. „ préparer une matiere qui même en une assez petite quantité, exciteroit „ dans

Lettere intornuo all'invenz. degli Occhiali.

### 328 HISTOIRE CRITIQUE

» dans l'air un bruit violent, s'enflâ-  
 » meroit comme une traînée de feu, &  
 » seroit capable de détruire des Châ-  
 » teaux & des Armées toutes entieres.  
 L'opinion la plus commune, c'est que  
 la poudre à canon n'a été découverte  
 qu'en 1380. par un nommé Berthold  
 Schwartz ou le Noir, Allemand de na-  
 tion & Chymiste. Il en apprit l'usage  
 aux Vénitiens, qui s'en servirent les  
 premiers dans la Guerre qu'ils faisoient  
 aux Génois, plus surpris encore que  
 vaincus. Il paroît cependant que Ro-  
 ger Bacon, qui étoit mort environ un  
 siècle auparavant, avoit eu quelque  
 connoissance de ce secret meurtrier, &  
 dont le genre-gumain, diminué par  
 tant de morts fréquentes & cruelles,  
 s'est si fort ressenti.

### III.

De Rai-  
mond Lulle

Raimond Lulle descendoit d'une an-  
 cienne & noble Famille de Catalogne,  
 mais il naquit dans l'isle de Mayorque.  
 Sa vie errante & vagabonde donna lieu  
 à ses ennemis de le décrier comme un  
 Athée, comme un homme qui n'obser-  
 voit que le Droit de la Nature. Lui-mê-  
 me paroissoit charmé qu'on le crût tel ;  
 car il y a des vanitez bien ridicules &  
 bien coupables. On assure pourtant que  
 Raimond

Raimond Lulle , frappé d'une Grace extraordinaire , changea entierement sur la fin de sa vie : si cependant c'est changer , que de passer dans l'extrémité contraire à l'Athéisme , dans la Superstition : Ecueil , dit Juste-Lipse , aussi terrible & aussi dangereux que l'Impiété , & l'on doit également les éviter tous deux , parceque la Religion y vient également faire naufrage. *O utraque magna pestis ! sed illa crebrior , hac deterior , atque illa pietatis ipsâ imagine se commendat : sed imagine. Neque aliud est , quam humanarum mentium ludibrium , superstitio.*

V. ejus  
Monita &  
Exempla  
Polit. c. 3.

Comme Raimond Lulle avoit eu beaucoup de commerce avec les Arabes , il en emprunta les premiers principes , & toute la pratique de la Chymie. Lui , & Arnaud de Villeneuve la répandirent ensuite dans la France , dans l'Italie , & surtout dans l'Allemagne où elle est encore si bien cultivée. On peut dire que dès ce moment la Physique & la Médecine commencerent à changer de face , & à devenir , de simplement spéculatives qu'elles étoient , laborieuses & mécaniques. Elles eurent pour but de tout voir , de tout éprouver , de ramener tout à un examen sévère. Raimond Lulle a composé quelques Ouvrages de Chymie , mais d'une obscurité que rien n'égale. Il y parle sans cesse d'une ame métallique ,

V. lib de  
Medicinis  
secretissimis.

d'une

d'une substance moyenne, d'un mercure plus vif & plus pur que le mercure ordinaire; mais en même tems plus pesant & plus fixe. Mais qu'est-ce que cette ame; cette substance, ce mercure? Raimond Lulle ne l'explique en aucun endroit, ou du moins il l'explique d'une manière à n'être point compris. Il n'est pas moins inintelligible dans le nouveau système de Logique qu'il vouloit introduire dans les Ecoles, & qui, comme une espece de calcul, ou d'Art général, devoit renfermer les principes de toutes les Sciences. Mais quelle folie de s'imaginer qu'en disposant certains termes sous des classes arbitraires, & des titres faits à plaisir, on arrivera à des règles sûres pour entrer dans le sanctuaire de la Philosophie & de la Théologie! Entendez discourir un sectateur de Raimond Lulle, disoit un Critique judicieux: qu'il vous parle de son Alphabet, de ses quatre figures, de ses définitions générales, de ses principes, de ses tables de combinaisons, de l'échancrure de sa troisième figure: vous le quittez l'esprit aussi vuide qu'auparavant, vous n'êtes pas plus instruit que vous l'étiez. Ce n'est pas qu'un bon esprit ne pût enfin tirer quelque utilité des différens Ouvrages de Lulle: mais s'il est bon esprit, il sera assez sage & assez ménager de son tems

pour

pour ne point s'embarrasser d'un travail si laborieux; de même qu'un Artiste habile ne va pas se charger d'un monceau de boue ou de sable, dans l'espérance d'en tirer par des lotions fréquentes, quelques petites paillettes d'or.

Un Docteur Anglois de l'Ordre de S. Augustin, ayant dit qu'il n'y avoit que l'Antechrist qui dût bien entendre la doctrine d'Aristote, & qu'il s'en serviroit pour terrasser ceux qui oseroient disputer avec lui, les Docteurs Espagnols crurent beaucoup renchérir, en disant que Raimond Lulle avoit exprès composé sa Logique; afin qu'on pût se défendre de l'Antechrist dans les derniers jours, & rétorquer contre lui-même ses argument. Tout cela est bien du génie & dans le goût des Scholastiques.

La Mothe  
le Voyer,  
de la vert.  
des Payens  
2. part.

## I V.

Arnaud de Villeneuve voulut embrasser trop de matieres à la fois, & il s'égarra. Les Théologiens censurèrent une de ses propositions, où il réduisoit tous les péchez à celui du mauvais exemple, & où il assuroit qu'il n'y a point d'opinion, quelque condamnable & quelque erronée qu'elle soit, qui nuise autant à la Religion que la mauvaise vie & l'habitude dans le crime. Les Médecins,

D'Arnaud  
de Ville-  
neuve.

ceux



Ceux mêmes qui sans théorie n'ont que des remèdes éprouvez , condamnerent hautement sa pratique , & je conviens qu'elle étoit hardie , & quelquefois périlleuse. Mais la hardiesse d'un Médecin n'est-elle pas justifiée , autant qu'elle peut l'être , quand il guérit ? Arnaud de Villeneuve fut appelé par tous les Princes qui régnoient de son tems , & il eut le bonheur de les contenter , phénomène assez rare pour devoir être remarqué. On ajoute enfin qu'il se noya sur les côtes de Genes , en allant trouver Clément V. qui étoit à l'extrémité , & qui le demandoit avec empressement.

Tout le monde sçait que l'accusation de Magie fut très commune dans le XIII. & le XIV. siècle ; ce qui provenoit particulièrement de la grande ignorance des gens d'Eglise , & de la jalousie qu'ils portoient à tous ceux qui les surpassoient en doctrine. Roger Bacon , qui avoit beaucoup souffert de cette accusation , s'en moquoit en ces termes. » Qu'est-il besoin de recourir à la Magie, puisque la Physique nous enseigne tant de secrets qui ont le double avantage , & de satisfaire notre curiosité & de surprendre le Vulgaire ignorant ? Sans avoir jamais eu recours aux Démons , ajoutoit-il , je sçai l'art de rassembler & de réunir les rayons du Soleil à tel » le

De secretis  
Operibus  
&c. s.  
V. etiam  
Paracels.  
de Magiæ  
initio.

» le distance que je veux , & de bruler  
 » toute sorte de corps , soit par ré flé  
 » xion , soit par réfraction. On acca-  
 bla du même reproche Arnaud de Ville-  
 neuve , & c'étoit pour avoir publique-  
 ment transmué à Rome une certaine  
 quantité de mercure en or. Chacun  
 juge aisément quel bruit une pareille  
 opération devoit faire. Jean d'André ,  
 célèbre Jurisconsulte, assure qu'il y étoit  
 présent avec des Prélats d'un rare mé-  
 rite. Je n'appuyeraï point sur cette his-  
 toire , ni sur plusieurs autres sembla-  
 bles , où je soupçonne beaucoup de  
 fraude , de mensonge , & où je croi  
 que le plus souvent encore, ni l'Artiste  
 ni les Spectateurs ne sçavoient de quoi  
 il s'agit. Je renvoyeraï seulement les Cu-  
 rieux aux Ouvrages mêmes d'Arnaud de  
 Villeneuve , & surtout à son Rosaire  
 des Philosophes. Ils y apprendront ce  
 qui peut-être leur importe davantage  
 de sçavoir , c'est que pour parvenir au  
 secret admirable du Grand-œuvre , il  
 faut avoir lu tous les Auteurs qui ont  
 écrit sur cette matiere , les avoir con-  
 frontez , & pour ainsi dire , essayez l'un  
 sur l'autre. Mais quel est l'homme sen-  
 sé qui ne recule à la vue d'une pareil-  
 le entreprise ? Comment lire un tas d'E-  
 crivains qui n'ont aucune idée claire de  
 ce qu'ils traitent , & qui cependant ,  
 pour

### §§4 HISTOIRE CRITIQUE

pour se donner une apparence de génie , s'enveloppent de je ne sçai quelle obscurité mystérieuse? Comment se plaire avec des Ecrivains , qui non contents d'exiger un travail opiniâtre , & comme ils s'en expliquent eux-mêmes, un travail d'Hercule , exigent encore de certaines qualitez incompatibles les unes avec les autres? Comme si le moral influoit sur le physique , & que la Chymie fût une suite de vertus , elle , qui n'est d'un bout à l'autre qu'une suite d'opérations manuelles !

#### V.

De plusieurs  
Livres  
de Chry-  
mie.

De Minet,  
l. 3.

Ainsi, de tous les Ouvrages qui annoncent la transmutation des métaux , ceux d'Arnaud de Villeneuve sont les meilleurs , par cela même qu'ils dégoûtent de son art favori. Il en parut quelques autres de son tems qui portoient des noms distinguez , tels que ceux d'Albert le Grand , de Basile Valentin Moine de Saint Benoît , de Jean de Rochebrisée , de Saint Thomas. Mais il y a apparence que tous ces Ouvrages étoient supposez , & je puis le dire en particulier de celui qu'on attribuoit à Albert le Grand , puisqu'il fondeoit toute la Théorie de la Physique sur l'axiôme suivant : *Impossibile est arti primas dare formas*. D'ailleurs , ces Ouvrages n'ont rien que de très-ordinaire & de très-médiocre.

médiocre, Ils établissent le vitriol comme la base du travail Hermétique, & en même tems comme la matiere premiere des métaux : ce qui est absurde au dernier point. En effet, le vitriol n'est qu'un sel acide qui en se figeant, s'impregne de parties métalliques ; & l'on sçait que tant le Romain, que celui qui porte le nom de Chypre ou de Hongrie, ne se tirent point ainsi crystallisez des mines. Il faut les passer par plusieurs lessives, & les séparer des marcaffites qui y sont jointes, après quoi on leur donne la forme & la couleur qu'on veut.

## V I.

Pierre d'Apono, homme de beaucoup De Pierre  
d'esprit & Médecin de profession, se dé- d'Apono.  
grada en quelque maniere par son attachement aux Sciences occultes & Cabalistiques ; par le commerce qu'il feignoit d'avoir avec les prétendus Génies aériens, & même avec les Démons. Il se fit de plus beaucoup d'ennemis par la liberté indiscrette de sa plume, qui s'attaquoit à tout, & principalement aux Ecclesiastiques. L'Inquisition s'en ressentit, elle qui est si terrible dans toutes ses vengeances ; & le malheureux Pierre d'Apono fut traîné dans les redoutables prisons du Saint Office. Pendant qu'on instruisoit son procès, la mort  
vint

### 336 HISTOIRE CRITIQUE

vint le délivrer du supplice auquel il étoit destiné; & l'Inquisition, fâchée d'avoir perdu sa proie, ne put servir que contre son cadavre. J'oubliois de dire que Pierre d'Apono avoit pris naissance dans un village, à quatre milles de Padoue. Heureux si après avoir fait à Bologne ses Etudes de Philosophie & de Médecine, il fût retourné dans sa Patrie, ou dans quelque autre ville de la domination de la République de Venise. Là il auroit pu vieillir tranquillement & sans crainte des fureurs de l'Inquisition, que cette sage République a sçu ramener à de justes bornes.

Le meilleur Ouvrage que nous ayions de ce Philosophe, est intitulé : *Le Conciliateur*. Il y fait le personnage d'Arbitre : il tâche en homme d'intéressé d'accorder ensemblé les différentes opinions des Philosophes. Mais le succès n'a point répondu à ses vœux, & il est ridicule de vouloir accorder les hommes les uns avec les autres, quand soi-même on n'est pas sur les bonnes voyes, & qu'on donne dans des idées chimériques. Le caractère d'un Nestor suppose une érudition immense & approuvée, & encore est-il bien périlleux à soutenir jusqu'au bout. Je remarquerai comme une bizarrerie du tempérament de Pierre d'Apono, cette grande aversion qu'il

Mart.  
Schoockius  
de averfa-

avoit

avoit pour le lait & le fromage. Il n'en pouvoit flairer ni même voir sans tomber en défaillance. J'avouë que personne n'a encore pu expliquer ces sortes d'aversions qu'on apporte en naissant, & dont il est si difficile de se défaire dans la suite. Il me semble même que ce soit un fixième sens que la Nature ait acordé à certains hommes ; mais un sens incommode, & qui ne prépare que des contretens fâcheux.

## V I I.

Jérôme Cardan paroît n'avoir composé l'Histoire de sa vie, que pour instruire le Public qu'on peut être fou & avoir beaucoup de Génie. Il avouë également ses bonnes & ses mauvaises qualitez. Il sacrifie tous les autres égards à celui d'être sincere, & cette sincérité déplacée va toujours à ternir sa réputation. Quoiqu'un Auteur ne se trompe guères, quand il parle de ses mœurs & de ses sentimens, de lui-même ; on est cependant assez disposé à contredire Cardan, & à lui refuser toute créance, tant il semble difficile que la Nature ait pu former un caractère aussi capricieux & aussi inégal que le sien. Il se félicitoit de n'avoir aucun Ami sur la terre ; mais en revanche d'avoir un

tione casei.

De Jérôme Cardan.

V. Nau-  
dum in  
Judicio  
Card.



338 HISTOIRE CRITIQUE

Esprit aérien, mi-parti de Saturne & de Mercure, qui le conduisoit sans relâche, & l'avertissoit de tous ses devoirs.

Card. de re-  
rum va-  
riet. pra-  
fert. l. 8.

On peut juger sur cet échantillon, combien la Philosophie de Cardan étoit obscure & superstitieuse. Elle suppo-  
soit toutes les rêveries du Paganisme, & qu'il y a des Démonz ou des Génies répandus dans les diverses parties de l'Univers, & que les gens de bien voyent en songe tout ce qui leur doit arriver, & que les météores sont des présages certains & infaillibles de l'avenir. Cardan ajoutoit en forme de commentaire, qu'il sçavoit toutes ces choses par sa propre expérience, par des témoignages indubitables; mais qu'il avoit long-tems balancé s'il les révéleroit au Public. Sans doute qu'il craignoit de rencontrer sur son passage de ces esprits opiniâtres, qui se rendent difficilement, & qui veulent des raisons. Car déjà le siècle où vivoit Cardan commençoit à révenir de beaucoup d'erreurs. Au reste, ce personnage si superstitieux nioit presque l'immortalité de l'ame, ou plutôt, n'admettoit qu'une ame commune & universelle qui se distribue à tous les Etres, qui les fait tous agir & mouvoir. Rien n'est plus ordinaire que de voir le même homme incrédule sur un point, & crédule sur tous les autres. Le contraire arrive aussi : ce  
qui

qui marque assez bien le peu de fond qu'on doit faire sur l'Esprit-Humain. Thomas Hobbes combattoit dans ses Ecrits l'existence de Dieu; & la nuit, il ne pouvoit rester seul par la crainte des spectres & des Fantômes infernaux que son imagination lui présentoit. Tycho-Brabé, célèbre & judicieux Astronome, se moquoit des frayeurs que les Eclipses, les Comètes, les météores inspirent aux ames vulgaires, & lui-même, si en sortant le matin il rencontroit une vieille femme à son passage, ou quelque convoi funébre, il n'osoit passer outre & retournoit dans sa maison. Isaac Vossius se railloit des Saintes Ecritures, énervoit leur autorité, & au même tems il avoit une crédulité imbécille pour tout ce qu'on lui rapportoit de la Chine & du Japon. Mr. Nicole donnoit des règles admirables pour conduire l'esprit dans la recherche de la vérité, & lui-même il étoit chaque jour la dupe de ses amis & de ses ennemis, qui lui faisoient accroire tout ce qu'ils vouloient. *Nemo mortalium omnibus horis sapit.*

## V I I I.

Théophraste Paracelse, quoique plus De Théophraste Moderne que tous les Auteurs dont je phrasste Pavien de parler, leur ressemble trop pour racelle.

l'obmettre ici. C'étoit un caractère faux & inégal, qui passoit brusquement de l'étude à la débauche, & qui ne gardoit aucune mesure ni dans la débauche ni dans l'étude. Il se donnoit tantôt pour un Théologien inspiré, il appelloit ses propres Ouvrages l'Evangile de la Nature : tantôt il se nommoit le Réformateur de la Médecine, & se mettoit hardiment au-dessus d'Hippocrate, de Galien, d'Avicenne, de Mesué, de Rhafsis. Aucune maladie ne paroissoit ni l'inquiéter, ni le surprendre. Il se vantoit d'avoir des remèdes pour toutes, même pour celles qu'on juge incurables : & comme si ces remèdes en devenoient meilleurs, s'ils acquéroient un nouveau degré de force & de vertu, il leur donnoit des noms barbares & qu'il inventoit exprès. Jean Bulinger, qui l'avoit connu familièrement, se plaint de n'avoir trouvé en lui qu'une impiété grossière & étourdie, sans aucunes difficultés sérieuses. C'est le défaut ordinaire de ceux que le libertinage des mœurs conduit à l'incrédulité. Jean Oporin, qui avoit été quelque tems au service de Paracelse, en fait une peinture grotesque, & lui-même dans ses différens Ouvrages ne s'est pas représenté d'une manière plus avantageuse, ni plus honorable. Il y avouë de sang-froid qu'il a reçu des Let-

Paracels. de  
Magiâ.

tres

tres de Galien , & qu'il s'est entretenu dans l'autre monde avec Avicenne ; que Dieu lui a révelé plusieurs secrets, & particulièrement le fin & l'interieur de la Chymie; qu'il sçait une maniere de produire des hommes, sans que les deux sexes y concourent, &c. A peine toutes ces rêveries seroient-elles pardonnables dans la bouche, ou sous la plume d'un homme qui les donneroit pour telles, & qui en plaisanteroit le premier

Idem. de  
Humana  
Gener.

Paracelse avoit adopté l'ancien Systême des Démonz & des Génies. Il en peuploit tout l'Univers, même les arbres, les pierres, les métaux. Chaque Génie (les uns sont mâles, les autres femelles) est obligé de demeurer dans son élément. S'il en sort, il ne manque point de souffrir quelque violence, & une espece de répercussion, de la part des Génies Etrangers. » Personne, ajoute Paracelse, n'a pu sçavoir, ni quand ils ont pris naissance, ni quand ils mourront, ni quel est leur nombre. Outre ces Génies particuliers, il y en a un qui préside souverainement à tout notre Systême solaire, sous le nom de *Nymphidica Natura*. Il a pour supports & pour témoins de son gouvernement ceux qui sont appelez *Enochdiani Immortales*, & qui séjournent tantôt dans une Planète & tantôt dans une autre. Toutes choses,

V. Leo.  
Suavium  
in Com-  
pendio  
Phil. &  
Medic.  
Theophr.  
Paracelsi.

continuë

continuë Paracelse, ont été créées en même-tems; mais elles existoient dans le Principe incréé, comme dans leur centre, dans leur point de ralliement. Et c'est ce qu'il explique en ces termes; *Les Mystères successifs se dévelopent les uns des autres; mais ils se trouvoient renfermez dans le grand ou le premier Mystere.* Ainsi rien n'arrive, comme rien ne peut arriver, ni de nouveau, ni d'imprévu, ni d'arbitraire dans le monde.

L'homme y occupe un rang considérable, & sert comme de nœud à tout ce qui s'y passe. Il est composé de deux parties, du corps visible & du corps invisible. L'un renferme & défend l'autre, lui tient lieu d'enveloppe & de demeure, n'existe que par son secours & sous ses ordres. C'est ce corps invisible que Paracelse nomme l'Esprit corporel, l'Archéel, l'Oeconome du corps, quelquefois l'Ame; & il y a apparence qu'il n'admet aucune autre ame, rien de spirituel dans l'homme. Tous les Etres dépendans de la matiere ont aussi une pareille forme intérieure & assujettissante, à qui Paracelse donne le nom général d'Esprit Olympique, ou d'Astre. Et c'est cette forme qui constituë l'essence de chaque corps, & qui fait par son harmonie universelle & universellement répandue, qu'ils se ressentent tous  
de

de quelque chose d'analogue, & de sympathique l'un pour l'autre. En effet, observe Paracelse, quoique tous les Etres ayent un caractère propre & distinctif, qu'ils vivent chacun à leur manière; ils ont pourtant une correspondance mutuelle & réciproque, une liaison intime qu'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu. Et ce qui augmente le mérite & le prix de cette liaison, de cette correspondance, c'est d'avoir fait naître la Physique & la Médecine : la Physique, dont le but est d'examiner le rapport que les choses terrestres peuvent avoir avec le Soleil, la Lune & les autres Planètes, dont elles reçoivent & leur force & leur nourriture; la Médecine, dont le but est d'examiner le rapport que toutes les productions de la Terre ont avec l'homme, pour qui elles semblent avoir été faites, du moins à les prendre dans un certain détail. Sur cela, Paracelse tâche de montrer par un grand nombre de traits qu'il emprunte de l'Histoire Naturelle, que dans les plantes & les minéraux se retrouvent toutes les parties du corps humain, à-peu-près dans la même figure & dans les mêmes proportions de vertu. Par conséquent tel remède pris d'entre les végétaux est céphalique, guérit les ophthalmies; tel au-

tre



tre pris d'entre les minéraux , est excellent contre les obstructions du foye & de la ratte , contre les rhumatismes : ce qui ne provient , conclut Paracelse , que du rapport que la Nature attentive a mis entre le remède & la partie affligée.

Paracels.  
de vitâlon-  
gâ t. l. 1.  
Id. l. ulti-  
mo de Gra-  
dibus &  
Composit.

Voilà tout ce qu'on peut dire de la Philosophie de ce fameux Visionnaire , répandue en 230. Traitez : je n'exagere point pour le nombre. A l'égard de sa pratique de Médecine & de ses principes de Chymie , il les a couverts de ténèbres si épaisses qu'on n'en parle que par conjecture , ou par vanité. Rien de clair , rien de méthodique ne s'y présente à l'esprit. Paracelse croit s'excuser assez , en avouant que les Sages ne doivent jamais , par un excès de prudence , ouvrir le fond de leurs pensées. Il ajoute que le malheureux sort de Jason l'intimide , l'effraye , & selon lui , Jason étoit un Médecin & un Chymiste , qui travaillant avec trop peu de précaution à ce qui doit être soigneusement caché au Vulgaire que tout étonne , donna lieu à sa femme de le faire périr , avec ses enfans , ses Livres & son Palais.

*Fin du Troisième & dernier Tome.*

# THE FINEST